

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

MARTIN BRETT

Cinémaléfices

*Traduit de l'américain par
Bruno Martin*



nrf

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

MARTIN BRETT

Cinémaléfices

*Traduit de l'américain par
Bruno Martin*



nrf

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Sous la direction de Marcel Duhamel

MARTIN BRETT

Cinémaléfices

(THE STUBBORN UNLAID)

Traduit de l'américain par Bruno Martin

Nrf

GALLIMARD

CHAPITRE PREMIER

Je rangeai ma voiture dans un parking, puis traversai Vine Street dans la direction de Western, en m'efforçant de retrouver mes impressions d'autrefois. Il faisait chaud. C'était l'heure du déjeuner et les rues étaient presque désertes ; le soleil printanier luttait contre le brouillard chargé de fumée... ce même brouillard qui, d'après certains, a tué l'industrie cinématographique. Cette explication en vaut bien une autre, mais ce n'est jamais qu'une fausse excuse. Ce sont la télévision et les mauvais films qui ont tué le cinéma.

Je ne rencontrai personne de connaissance. Je passai devant un bar plein d'ombre d'où s'échappait une fraîche odeur de bière, mais je n'y entrai pas. Il y avait longtemps déjà que je n'avais bu un coup, et la tentation n'était plus aussi torturante, du moins dans la journée. Je jetai un coup d'œil dans une vitrine et me trouvai meilleure figure, bien que mes vêtements ne fussent guère à mon goût. J'avais mis, pour la circonstance, un complet bleu de roi et des souliers de daim à semelles épaisses, à grosses piqûres. Je ressemblais à la favorite du sultan, mais, à Hollywood, c'est sur l'apparence qu'on juge les gens. Et j'avais l'apparence qui convenait.

Je pris à gauche, levai la tête. Bertha était accoudée à la fenêtre, au second étage, regardant dans le vide. J'étais trop loin pour distinguer le mouvement de ses mâchoires, mais j'avais l'impression qu'elle était en train de manger. Elle déjeunait toujours au bureau à cette heure-là, et j'étais venu précisément pour la trouver seule. Nous n'avions jamais été très amis, mais je respectais ses capacités de femme d'affaires ; elle avait été une grande amie de ma femme, et peut-être me donnerait-elle quelques renseignements en souvenir du passé, ou, du moins, moyennant dix pour cent de commission.

J'entrai dans le bâtiment, passai devant le kiosque aux cigarettes et pris l'ascenseur.

L'unique porte de chêne portait, en lettres d'or très classiques, le nom : *Tiveedy*. Bertha était l'un des meilleurs imprésarios de Hollywood, et des plus anciens ; et son seul nom constituait une publicité suffisante. Je repris mon souffle, un instant intimidé, puis j'ouvris la porte et pénétrai dans l'antichambre.

Vingt paires d'yeux se posèrent sur moi.

C'était la foule habituelle : surtout des filles, des petites ; venues de tous les coins du pays. Je connaissais bien le genre. Ma femme avait été pareille. La gloire facile des salles obscures faisait naître en elles des rêves faciles. Elles étaient toutes convaincues qu'il leur suffisait d'un petit coup de pouce, d'une occasion heureuse, pour acquérir, à leur tour, gloire, fortune, amour des foules et rang de vedette. Elles hantaient donc cette jungle climatisée, faisant la queue pour s'allonger sur le divan, au studio d'essai, prêtes à sacrifier l'amour, l'honneur et leur dernier idéal, si tant est qu'elles en avaient un, pour une petite chance de monter sur un plateau de tournage.

Triste.

Ils m'évaluaient du regard... Qui sait ? Je pouvais être une personnalité. Un jeune homme, portant blue-jeans, maillot et sandales de fantaisie, plissa ses yeux myopes, puis m'adressa, par-dessus son épaule gauche, un long regard incandescent. A la manière de Marlon Brando. Je parcourus la pièce dans sa longueur, et la standardiste, de l'autre côté de la cloison basse, leva les yeux, haussa les sourcils.

— Ououi ?

Celle-là sortait de l'ordinaire : grande, bien faite, extraordinairement belle, même pour Hollywood. Elle avait les cheveux roux, les ongles verts, une peau qui ressemblait à de la cire teintée, mais son visage dur et intelligent était sans émotion. L'homme, à sa gauche, leva à son tour la tête de sa machine à écrire et me considéra avec une douce patience. Il avait de jolis yeux, le front bas, pas de lèvres. Je voulus parler.

— Fermé jusqu'à trois heures, coupa la fille. Vous reviendrez dans l'après-midi.

— Annoncez M. Dufferin à Miss Tweedy.

— Ou alors, asseyez-vous là, poursuivit la fille, mais vous en aurez pour un bon moment.

— Allons. Faites un effort. Annoncez M. Dufferin.

Le bonhomme pivota dans son fauteuil. Tout le monde se taisait. La fille contempla ses ongles verts, bâilla, abaissa ses cils démesurés sur ses joues lisses, puis ouvrit soudain les yeux tout grands et porta la main à la rondeur qui gonflait son sweater, à gauche.

— Quoi ? Le fameux M. Dufferin ?... Celui dont je n'ai jamais entendu parler.

Je poussai un grognement. Ces gosses, surtout celles qui n'ont pas réussi, apprennent le truc en quelques mois à peine. Elles adoptent un langage qui, selon elles, est celui du cinéma, et le sentiment de leur défaite s'en trouve adouci. Je compris qu'elle ne demandait qu'> à continuer dans cette veine pendant des heures. Je dis : « Oui, le fameux M. Dufferin », et franchis le petit portillon.

Le bonhomme se leva, mais ne fut pas assez rapide. J'avais déjà poussé la porte et pénétré dans le bureau.

CHAPITRE II

Bertha pivota sur ses talons, s'éloigna vivement de la fenêtre, pour s'arrêter de l'autre côté de son bureau, couvert de victuailles.

_ Tiens ? Al ! fit-elle. Bonjour ! Je ne savais même pas que vous étiez dans nos murs.

_ Bonjour, Bertha, dis-je. Vous ne voulez pas décrocher ce type de mes basques ?

— C'est bon, Hymie, dit-elle, retournez à votre guérite... C'est un ami.

Nous attendîmes que la porte fût refermée. Le regard de Bertha était indéchiffrable.

— Asseyez-vous, Al, dit-elle. Mangez quelque chose ? Ou alors buvez.

Elle prit une bouteille de whisky sur le bureau et versa deux rasades dans des tasses en carton. Je hochai la tête.

— Je ne bois plus.

— Non ?

La matrone s'assit pour mieux m'examiner. Je l'étudiai à mon tour. Elle n'avait pas changé. Ses cheveux mal teints et ébouriffés évoquaient un chrysanthème mauve, et ses vêtements semblaient avoir traîné dans les ronces. Comme autrefois, elle faisait plus penser à un docker qu'à une femme. Et il y avait toujours quelque chose d'honnête dans ses yeux.

— Vous vous êtes donc amendé, dit-elle, ce qui explique la disparition des rides, poches et couperose sur votre figure. J'ai cru comprendre qu'à un moment donné vous étiez occupé à expérimenter les camisoles de force, à l'hôpital de Bellevue. La source d'alcool était donc tarie, à New York ?

— D'alcool, il y en avait trop. Alors, je me suis fait une raison, en me disant que je n'arriverais jamais à boire tout le stock.

— Voilà une bonne nouvelle, dit-elle. Les flics savent que vous êtes de

retour au pays ?

— Vous croyez que ça les intéresse ?

Elle haussa les épaules.

— Vous savez ce qu'on pense de vous dans le coin. Vous auriez sans doute été plus avisé de rester dans l'Est. J'ai entendu dire que vous vous débrouilliez très bien dans la télévision, en produisant des émissions sous un nom d'emprunt. Si c'est du travail que vous cherchez, vous pouvez compter sur ma bonne volonté, mais vous connaissez votre réputation à Hollywood. Elle est toujours la même, alors que tout le reste, à Hollywood, n'a cessé de changer. En pire. Shakespeare, Dante et Hemingway ne pourraient plus trouver du boulot, à présent, à moins d'avoir un piston dans les studios. Ça va drôlement mal.

Te connaissais la chanson. Les studios fermaient. Les indépendants tournaient dans des pays au change faible, comme l'Espagne. Les cinémas périclitaient, les spectateurs se faisaient moins nombreux ; et Hollywood, fleur fabuleuse, fanait rapidement sous la morsure du gel financier. Je poussai quelques grognements de sympathie.

— Il y a eu révolution, poursuivit-elle. Il fut un temps où il suffisait de remplir l'écran panoramique avec un nichon truqué pour faire salle comble et satisfaire le client. Mais le nichon ne se vend plus, à moins qu'on ne le fasse ronger par un monstre et qu'on ne foute un titre dans le genre de *Les Mamelles du Loup-garou*. On fabrique ces navets-là pour moins d'un demi-million. Le scénariste touche des haricots, et les meilleurs acteurs, deux cents dollars par semaine. Vous voyez un peu ma position ! La plupart de mes clients sont des rescapés de l'âge d'or qui a suivi la guerre, et ils ne conçoivent pas qu'ils puissent jouer ailleurs que dans des grands films. Et ils s'en prennent à moi, quand ils n'y arrivent pas. C'est pour ça que j'ai engagé Hymie. Des fois, j'ai besoin d'un garde du corps. Le boulot est devenu une vraie vacherie.

— Il l'a toujours été.

Je jetai un coup d'œil aux photos brillantes des vedettes et « presque-vedettes » qui souriaient sur les murs avec une confiance exaltée par d'habiles retouches et évocatrice de la belle époque.

Je dis :

— Hymie a une gueule de truand.

— Hymie est bel et bien un ex-truand, répondit-elle. Mais cessez de rouler vos yeux comme un caméléon, Al. J'ai enlevé la photo de Claire.

— C'est ce que je constate.

— Pourquoi pas ? Elle est morte. C'était votre femme, et vous semblez en avoir pris votre parti ; et, pour moi, ce n'était qu'une cliente. Elle n'était pas assez connue pour devenir l'objet d'un culte, à l'instar de James Dean.

— Vous voulez dire qu'on l'a oubliée ?

— Oubliée, elle le sera, mais pas encore tout de suite. L'affaire a fait trop de bruit. On avait mis toute l'artillerie en action pour la bombarder vedette. Elle devait représenter, pour l'Américain moyen, la « jeune-épouse-jeune-mère » idéale. Une Mary Pickford mise au goût du jour. Une Shirley Temple devenue femme. Elle devait ramener au cinéma toutes les bonnes petites filles qui se prélassaient devant la télévision. C'était une garce – nous deux, nous le savons – mais les autres marchaient comme un seul homme, y compris les auteurs de sa campagne publicitaire. Les gens n'ont pas oublié. Vous non plus, vous n'avez pas oublié.

— Non.

On m'avait présenté, moi, comme l'époux américain idéal de l'idéale jeune épouse américaine. J'étais scénariste, bien sûr, mais les agents de publicité avaient tourné la difficulté : selon eux, je faisais un boulot plein de sincérité, j'étais le brave type bien équilibré, sans affectation d'intellectualisme. J'aimais les saucisses chaudes, le base-ball et, à l'occasion, un bon demi de bière. C'était vrai, dans un sens, mais pas dans celui où ils l'exprimaient. Et ce fut le demi de bière qui causa ma perte.

Le public s'indigna en apprenant que je buvais comme un trou. Je l'avais doublement trahi, puisque en apparence j'avais trahi Claire. La nuit où elle tua un homme, j'avais été invité à une soirée et on m'avait ramené chez moi complètement ivre. J'étais encore saoul lors du procès. Elle en est sortie avec un regain de popularité et un non-lieu, triomphalement réhabilitée. Et moi, j'aurais pu bénéficier de l'indulgence du public, profiter de la vague de sympathie qui avait déferlé vers elle. Mais un matin, à six heures, quand la police se mit à ma recherche pour m'annoncer ! Que Claire avait été carbonisée dans un accident d'auto, elle me trouva, encore une fois, ivre-mort dans un

bar.

Bien entendu, on m'accusa d'être cause de sa mort. Sa mort était celle d'une martyre. On voyait en elle la victime d'un mari ivrogne. J'étais le salaud qui l'avait trompée, elle, et du même coup, tout le public américain.

Bertha reprit :

— Pourquoi êtes-vous revenu, Al ?

— Il se trouve que je suis un enfant du pays. Je suis né ici.

— Et vous crèverez peut-être ici, dit-elle, de faim ! Vous vous êtes déjà trouvé en contact avec des gens du coin ?

— Non. Je suis arrivé il y a juste une semaine. J'habite à Los Olmos avec ma sœur. C'est elle qui s'occupe de mon gosse.

— En somme, cette visite est une visite de politesse ?

— Non. Je voudrais que vous me parliez de Barry Kevin.

— C'est facile : je ne sais rien de lui. Son imprésario, c'est Salinger, pas moi.

— C'est pour cela que je veux connaître votre opinion. Au moins, vous me direz la vérité.

— Très bien, si vous y tenez. (Elle alluma une cigarette et concentra son regard.) Barry Kevin a tourné son dernier film il y a trois ans. L'échec a été tellement fracassant que les sismographes chinois en ont enregistré les secousses. Et son avant-dernier film, tourné un an plus tôt, était un navet géant, patiemment dénigré par les critiques et dédaigné par des millions de spectateurs. A l'heure qu'il est, Barry Kevin a disparu du paysage et des mémoires. Ceux qui se souviennent encore de lui sont persuadés qu'il donnait la réplique à Peart White ou à Pola Negri.

— Il va tourner un nouveau film, annonçai-je.

— Non. (Elle secoua la tête.) Il ne tournera pas. Vous avez peut-être pris la cuite tous les deux, entre poivrots, mais, de film, il n'y en aura pas, ni maintenant ni jamais. Il n'est bon ni dans la comédie dramatique, ni dans la comédie musicale, ni dans le spectacle édifiant, et il se juge trop grand acteur pour jouer dans les films d'épouvante.

Or, c'est la seule chose qui se vende, en ce moment.

Et il ne peut pas tourner une production indépendante parce que, pour ça, il faut avoir soit un nom, soit du fric. Et il n'a ni l'un ni l'autre. Le bruit court que sa nouvelle femme est immensément riche, mais personne, à ce jour, n'a pu le constater. Alors, en un mot comme en cent, la carrière cinématographique de Barry Kevin est foutue.

— Il m'a téléphoné hier, dis-je. Je dois le voir cet après-midi pour discuter d'un scénario.

— Vous êtes cinglé ! Combien vous offre-t-il ?

— On n'a pas soulevé la question.

— Un bon conseil : écoutez vos vacances, rentrez à New York et gagnez beaucoup d'argent à la télévision.

— Pourquoi ?

— Pour la même raison, dit-elle. Kevin est cuit. Personne ne le toucherait avec des pincettes, et vous non plus, on ne vous toucherait pas, même si les pincettes avaient dix mètres de long. Alors, qu'est-ce qui se passe ? Les deux brebis galeuses s'associent !... Il va vous demander une adaptation, ou même un scénario original, il va chercher à faire affaire au pourcentage, ou, à défaut, il vous offrira mille dollars d'acompte. Quand vous aurez fait le boulot pour lui tailler un beau rôle sur mesure et que vous serez engagé jusqu'au cou, il vous proposera une option de cinq cents dollars pour six mois, puis il se mettra à la recherche de bailleurs de fonds. Il n'en trouvera pas. Vous resterez en carafe avec un rôle de vedette qui ne conviendra à personne. Et tout cela pour quinze cents malheureux dollars.

— Ridicule ! Il connaît mes anciens tarifs.

— Moi aussi. Mais il n'en est plus question, à Hollywood, sauf dans les laïus publicitaires. N'oubliez pas que vous êtes scénariste, autrement dit un individu auquel même les starlettes n'adressent pas la parole sur le plateau, un type sans droits, sans publicité... A Hollywood, vous n'êtes qu'un canard boiteux, et, dans le milieu des scénaristes, vous n'êtes encore qu'un canard boiteux après ce qui est arrivé à Claire. Oubliez donc Kevin. Retournez à New York, à la télévision, et enrichissez-vous !

— Je vais quand même lui rendre visite.

— Comme vous voudrez.

Bertha se hissa hors de son fauteuil et contourna le bureau. Son œil avisé brillait d'un éclat dur. Elle me dit :

— Voici ce que je vous propose. Vous me prenez comme imprésario, et tous les contrats passeront par mes mains. Kevin va rouspéter, mais tenez bon. S'il y a vraiment de l'argent dans la combine, je m'arrangerai, peut-être, à en distraire un peu pour vous.

— Ou alors Kevin se trouvera un autre scénariste.

— C'est possible aussi. (Elle me regarda droit dans les yeux, le visage soudain grave.) J'ai mis de côté la photo de Claire pour le cas où vous la voudriez. Elle est dédiée : « En toute adoration. Claire. »

— Oui, elle mettait toujours la même chose. Mais je ne veux pas la photo. C'est fini.

— Ça a été dur ?

— Au début, oui. Je suis resté dans le noir un bon moment. Je caressais des cordes et des couteaux, je regardais les robinets à gaz.

— Vraiment ? fit Bertha en souriant. Mieux vaut le pistolet, fiston. Ou un bon poison foudroyant. Mais n'oubliez pas la formule que vous venez d'employer à propos de la corde et du couteau. Vous la mettez dans le film. Elle plaira beaucoup à ce crabe de Barry Kevin. (Bertha me tapota le bras. Un sourire éclaira sa figure rude, sans attrait, semblable à une borne en ciment.) Allons, du cran, Al, et téléphonez-moi dès qu'il y aura du nouveau.

— Au revoir, Bertha.

Je refermai la porte. Hymie me regarda, le visage impassible. La rouquine joua de nouveau des cils, mais d'une façon subtilement différente. Son visage était résigné, beau, mais nullement adouci, et sa voix basse venait du fond de la gorge.

— Je m'appelle Lona Forman, monsieur Dufferin. Je vous prie de m'excuser. Je ne savais pas que vous étiez un ami de Miss Tweedy.

— Vous êtes tout excusée, dis-je.

Elle avait les yeux, tristes. C'était d'ailleurs triste de ne pas avoir le physique « cinéma », en admettant que le cinéma eût encore existé. Je

parcourus la pièce du regard. Les paroles étaient inutiles.

J'avais franchi la porte du saint des Saints, ce qui prouvait que j'étais quelqu'un. A mon bénéfice, les filles remontaient leur jupe bien au-dessus du genou ou prenaient la pose « petite mère émerveillée ». Le gars à la Brando se dévissait le cou à se rompre les vertèbres.

J'eus dans la bouche le goût amer des illusions perdues, et songeai à Claire. J'aurais voulu leur dire à tous de rentrer chez eux, de se marier et de mener une vie simple et honnête. J'aurais voulu leur crier casse-cou.

Mais c'était peine perdue.

CHAPITRE III

J'étais presque arrivé à la grille, quand la Jaguar grise décapotable bondit dans un rugissement. Elle vira presque à angle droit, me manqua de peu, et fila vers Hollywood, me laissant arc-bouté sur ma pédale de frein. J'aperçus des cheveux blonds, je l'entendis crier : « Idiot ! » J'attendis un moment que mon poulx reprenne sa cadence normale, puis franchis la grille à mon tour et m'engageai dans l'allée.

Il y avait deux autres voitures, sur le chemin semé de gravier – une Buick et une Thunderbird ; ni l'une ni l'autre n'étaient de modèle récent. Je sonnai à la porte d'entrée grande ouverte, jetai un coup d'œil aux alentours et songeai que le décor était bien conçu : des grilles en fer forgé et une haute façade crépie de blanc, de beaux grands arbres, de larges pelouses. Mais les parterres de fleurs étaient négligés et le gazon monté. De la porte, il m'était impossible de me rendre compte si la piscine était en bon état. Je sonnai de nouveau.

Des nuages s'amoncelaient dans le ciel, annonçant la pluie. Il était quatre heures quarante à ma montre ; c'était bien l'heure de mon rendez-vous. J'écoutai un instant le silence, puis entrai dans le hall. Aussitôt, je me sentis perdu comme un écolier égaré dans un musée.

Une mince couche de poussière recouvrait les choses. Le hall avait la hauteur de la façade et semblait assez vaste pour y organiser une chasse au tigre. Des lustres se reflétaient vaguement dans le parquet, un large escalier montait en tournant vers une galerie, les murs étaient couverts de boiseries et ornés de peintures dans le style Winterhalter, qui ne s'harmonisaient guère avec l'architecture espagnole. La maison me rappelait les films tournés autrefois par son propriétaire : beaucoup de brio, aucun sens artistique, aucun goût.

Je revins sur mes pas et sonnai une fois de plus.

Un panneau s'ouvrit de l'autre côté du vestibule. C'était une porte. Une femme d'un certain âge apparut, les mains humides, passant hâtivement un tablier blanc, après avoir terminé quelque corvée domestique. Elle haussa les sourcils comme il convient et me souhaita le bonjour. Je lui expliquai que j'avais rendez-vous avec M. Kevin. Elle me pria d'attendre, le temps qu'elle s'assure que M. Kevin était réveillé.

Elle parcourut le hall dans toute sa longueur et disparut par un autre panneau, qu'elle laissa entrouvert. Je m'efforçai de deviner d'autres portes parmi les panneaux, en me rappelant une vieille comédie burlesque de Harold Lloyd, où il y avait des tas d'entrées et de sorties dérobées. Tout est possible, en Californie, et je me demandai s'il n'y avait pas des oubliettes dans les sous-sols de la maison. Je me mis à examiner un tableau représentant des vaches dans un champ.

— Bonjour, fit une voix. Pas fameux, n'est-ce pas ?

Je la vis descendre le vaste escalier ; une femme à la figure froide, dure, portant un pantalon et un sweater, comme si elle venait de jouer au golf ou de scier du bois. Mais elle était trop élégante d'allure pour se livrer à des passe-temps aussi violents. Sa silhouette n'était pas faite pour les sports masculins. Elle avait des cheveux d'un blond sombre, des yeux topaze, et la volupté qui émanait d'elle aurait fait perdre la tête à un saint anachorète. Mais ce n'était que la première impression. De près, ses yeux étaient froids et sans illusion, sa bouche insatisfaite, à la moue pincée.

— J'ai quand même une tendresse pour la vache qui louche, dit-elle. Je m'appelle Karen Kevin.

— Et moi, Alan Dufferin.

Nous échangeâmes une poignée de main. Elle retira la sienne trop vite.

— Dufferin ?

— Oui, Alan Dufferin.

— Oh !... J'ai vu votre femme dans un film, autrefois. Elle était belle. Elle avait une personnalité très attachante.

— Moi, j'ai connu quelques anciennes épouses de votre mari. Elles étaient également très attachantes.

J'aurais voulu me mordre la langue. Mais la blonde m'avait eu à la surprise. Nous nous regardâmes un instant, puis je dis :

— Excusez-moi. J'ai eu tort...

— Mais non. Moi non plus, je n'aurais pas dû parler d'elle, sans doute.

La bonne annonça :

— M. Kevin va vous recevoir, maintenant.

Je traversai le hall, pas fier de moi, gêné de m'être montré grossier sans nécessité, gêné aussi de constater que je me hérissais toujours quand j'entendais parler de Claire. Je lançai un coup d'œil par-dessus mon épaule. M^{me} Kevin remontait lentement l'escalier. Elle s'arrêta.

— Simmons ! cria-t-elle. Ecoutez, Simmons, si Miss Mason rentre ou si elle téléphone, dites-lui que je passerai au *Top Hat* ce soir.

Elle jeta un coup d'œil vers l'endroit où je m'étais trouvé un instant auparavant, mais je ne crois pas qu'elle me vit, car j'étais en train de franchir le panneau. A l'intérieur, une voix hurla : « Fils de pute, fils de pute ! »

Un perroquet gris d'Afrique, à queue rouge, était enchaîné par une patte à un perchoir portatif, dans un coin de la pièce. Comme un vieillard dément, il marmonna deux fois : « Jacquot veut un gâteau, Jacquot veut un gâteau », et, les pattes écartées, se mit à hocher la tête, l'air irrité. « Fils de pute ! » s'écria-t-il de nouveau, puis se tut tout aussi brusquement et ne bougea plus. Il m'observait d'un œil plein d'hostilité, un œil qui avait l'éclat terne d'une perle morte.

Kevin ne se trouvait pas dans la pièce.

Les meubles étaient du style « salle d'attente de première classe » : divan, fauteuils profonds, tendus de cuir brun, avec des cendriers fixés aux accoudoirs par des bandes de drap. Des baies vitrées et des portes fenêtres occupaient tout un mur, et, dans un coin, il y avait un bar en bois sombre, voisinant avec un meuble à rayonnage, où l'on ne voyait pas un livre, mais des piles de vieux scénarios. Par une porte ouverte, je distinguai la pièce attenante, éclairée, elle aussi, par des baies vitrées.

Je piétinais, tout en regardant par les fenêtres les massifs mal taillés. Une petite pluie s'était mise à tomber. Je me sentais comme un parent pauvre, venu taper le cousin prospère.

— C'est vous, Dufferin ? Installez-vous ! Buvez un coup ! Venez par ici !

J'optai pour la troisième proposition et le rejoignis.

C'était une chambre à coucher, en imitation Louis XV, tendue d'un tapis vert. Barry Kevin se tenait devant une penderie haute et vaste, un pied sur le tabouret, le menton au creux de la main. Je reconnus la

pose : Napoléon à l'île d'Elbe. Allons, ce serait un film historique !

— Salut, me dit-il.

Il portait un pantalon rosâtre, un foulard de soie noué autour du cou, une chemise bleu pâle et un corset. Il me montra d'un geste dramatique les rangées serrées de portemanteaux et demanda :

— Quelle veste ?

Rien ne pouvait me surprendre – j'étais habitué aux acteurs. Je dis :

— La verte.

— Vous avez raison. (Il la prit, l'enfila d'un seul mouvement et contourna le lit d'un pas léger.) Votre costume est très bien, dit-il, mais je n'aime pas les chaussures.

— Tiens ? (Il y avait de la poussière dans le hall, les massifs n'étaient pas taillés, la pelouse pas tondue et Bertha m'avait parlé de quinze cents dollars. J'avais drôlement besoin de ce fric.) Désolé, dis-je. La prochaine fois, je viendrai pieds nus.

— Oh ! Seigneur, je vous ai vexé !

Il me prit le bras et me guida dans l'autre pièce, en me regardant dans les yeux avec une gravité ardente.

— Ecoutez, reprit-il, j'espère que vous et moi, on va collaborer très étroitement. Alors, si on ne peut pas se dire, dès le départ, tout ce qui nous passe par la tête, si on ne se laisse pas aller à nos impulsions, quitte à en discuter ensuite, on n'aboutira à rien. Moi, je vois une coopération intime, la fusion de deux pensées, genre Reed et Graham Green. Ça demande de l'entraînement. Donc, je n'aime pas vos chaussures. (Il était arrivé au bar.) Je vous offre un verre ?

— Reed est metteur en scène, dis-je. Non, je ne bois pas.

Il se tourna vers le perroquet d'un air aimable :

— Fils de pute toi-même, vieux salopard !

Puis il se mit à jouer avec les bouteilles. Je l'observai.

Il avait été l'idole du cinéma au temps où on fabriquait les idoles en faisant valoir telle ou telle particularité d'un comédien, susceptible d'accrocher le public. Pour le lancement de Kevin, on exalta sa

sincérité, à l'exclusion de tout autre trait. Et je le voyais déverser cette fameuse sincérité, aussi généreusement que le whisky. Kevin était de petite taille. Il avait dû, en son temps, se hisser sur plus d'une caisse pour échanger des répliques amoureuses avec des actrices plus grandes que lui. Il avait affirmé, paraît-il, que tous les grands acteurs étaient de petite taille, depuis Garrick et Edmund Kean, jusqu'à Olivier et Brando. Mais on ne l'avait pas entendu préciser que ces derniers savaient jouer et lui pas.

— Asseyez-vous.

Je me laissai tomber dans un fauteuil rembourré, dont le cuir grinça sous mon poids. Le perroquet tourna la tête pour m'observer méchamment de son coin. Barry Kevin pivota sur les talons pour s'éloigner du bar avec une grâce qui eût paru équivoque chez tout autre qu'un acteur. En fait, il répétait son rôle. De toute évidence, il songeait à un film historique. Il se voyait un héros de cape et d'épée. Mais, à son âge, l'épée cédait le pas à la cape. Pour tout dire, ce qui n'allait pas chez lui, c'était la figure. On ne peut pas la redresser dans un corset.

En fait, il n'était pas si ravagé que ça. Il était de la même cuvée que Frédéric March et Gary Cooper, mieux conservé que ces deux-là, mais moins bien que Gary Grant. Il supportait le gros plan, sans avoir besoin de sparadrap pour lui remonter les bajoues, et le corset lui allait bien ; sauf qu'il l'obligeait à bomber la poitrine quand il s'asseyait. Mais, lifté ou non, il ne pouvait plus prétendre à un rôle de jeune premier. Il trahissait son âge quand il souriait, comme maintenant, de ce sourire viril, franc et sincère. J'étais prêt à parier qu'il se réservait un rôle de jeune homme.

— On vous a interdit l'alcool ? me demanda-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Il faut qu'on soit franc l'un envers l'autre, Dufferin, comme je l'ai dit. Des échos me sont parvenus au sujet de la section neuropsychiatrique de Bellevue.

— De la section des poivrots, oui ! J'ai donc renoncé à boire pendant un bon bout de temps. Et, à la longue, je me suis rendu compte que je pouvais boire ou ne pas boire, à mon choix. J'ai décidé de ne pas boire. J'étais ivrogne, mais pas alcoolique. Du point de vue médical, on fait le distinguo.

— Merci de me l'avoir dit, fit-il. Nous partons du bon pied. Et

maintenant, liquidons sans plus tarder un autre point, afin que tout soit clair dès le départ. Je n'ai jamais travaillé dans un film avec votre femme. Je ne l'ai même jamais rencontrée. Pour autant que je sache, elle n'a tourné que dans quelques productions de deuxième série. Elle était peut-être la créature la plus adorable qu'on ait vue depuis Minnie la Souris, et, peut-être, à force de picoler, vous l'avez poussée à la mort. Mais, pour moi, tout cela ne présente aucun intérêt. Ce qui m'intéresse, c'est que vous me fassiez un bon scénario. Vous êtes à peu près le seul scénariste qui ait été distingué par l'Académie, pour un film historique.

Je restai silencieux. Son regard était direct et franc, c'était une conversation d'homme à homme.

— Que pensez-vous de ma voix ? fit-il brusquement.

J'avais pigé le jeu, à présent. J'aboyai à mon tour :

— Rauque.

— Je fume trop. Je me fais trop de soucis pour mon prochain rôle.

— C'est quoi, ce rôle ?

Il exécuta toute une pantomime : dans un même mouvement, il se leva, se haussa sur la pointe des pieds, mit le poing sur la hanche, leva un bras en l'air, rejeta la tête et m'adressa un sourire démoniaque.

— Benvenuto Cellini ! cria-t-il.

Crabe jusqu'au bout des ongles.

— Alors, vieux ? Votre réaction ? Vous avez lu le bouquin ?

— Oui. Cela peut faire un film.

— Il y en a eu un, très mauvais, dans le temps, dit-il. Autour des années trente, avec March et Bennet. Cette fois, ce sera tout autre chose, Dufferin. Cette fois, ce sera une épopée.

— Possible. Quels épisodes pensez-vous utiliser ?

— Episodes ? Pas question d'épisodes. Tout le bouquin va y passer. En cinémascope, en technicolor, comme *Autant en emporta le vent*, *Les Dix Commandements*. Benvenuto Cellini ! Une épopée. C'est ce qui se vend le mieux, à l'heure qu'il est. Vous avez des objections ?

— Comment présenterons-nous tous ces adolescents – les apprentis du maître ?

— Quels apprentis ?

— A mon tour de parler franc, dis-je. Quand avez-vous lu le livre ?

Il reprit une position normale.

— Vous ne vous imaginez pas, tout de même, que j'ai le temps de lire les gros bouquins ? J'ai parcouru un article quelque part... dans *Sélection*. Mais j'ai assez d'expérience pour reconnaître un bon sujet. Cellini, c'est le sujet par excellence.

Il s'assit lourdement. Il mit les mains entre ses genoux, les épaules voûtées, l'œil intense.

— Voici l'idée en gros, dit-il. On va trouver un même pour le prologue sur l'enfance de Cellini. L'histoire du scorpion qui ne pique pas. C'est moi qui jouerai le père.

— Cela se prononce *Tchellini*.

Il parut ne pas m'entendre. Il se pencha encore, jouant le vieux – le père du petit Cellini. Puis son visage s'éclaira, il se redressa et sourit avec toute l'ingénuité gamine de la jeunesse.

— De là, reprit-il, nous passons à la mort du père. Cellini a vingt ou vingt et un ans. C'est moi qui fais le rôle. Vous me suivez ? En somme, il y a deux parties. Et deux rôles de composition.

Jeune premier ! J'avais envie de gémir.

Il avait de nouveau renversé la tête, et ses yeux étincelaient.

— L'art... dit-il. L'homme de génie... Des statues, des fontaines, de la vaisselle admirable, d'or et d'argent, le tout façonné de mes propres mains. De beaux gobelets à caresser. On mettra l'accent sur mes mains. J'aurai une barbe courte et noire, le cheveu frisé et des boucles d'oreilles... Un seul anneau, peut-être... Je cours les filles... Amour, duels, action. Et puis... et puis, c'est la rencontre avec Lucrèce Borgia, la fille du Pape.

J'avais étudié la Renaissance. Je lui dis :

— Pas question. Cellini avait dix-neuf ans quand elle est morte.

— Et vous vous prétendez scénariste ! s'écria-t-il d'un ton irrité. Et la licence poétique, qu'est-ce que vous en faites ? Je rencontre donc Lucrèce Borgia. J'ai besoin du Vatican – à tout prix – la pompe, les parades, le grand spectacle, l'Eglise... Cellini se met à la tête d'une armée, au cours d'une guerre où la civilisation chrétienne sera sauvée. On va tâcher d'introduire là-dedans une leçon de morale à la De Mille, sur l'humanité, Dieu, la démocratie...

Lucrèce Borgia est belle. Du haut d'une tour, elle agite la main en signe d'adieu.

— Et vous, vous agitez la main pour dire adieu aux spectateurs catholiques.

— Pourquoi me mettez-vous des bâtons dans les roues ? Gronda-t-il. Bon. Borgia n'a qu'à pas être pape, mais un quelconque haut fonctionnaire du Vatican. La Métro Goldwin a bien présenté le cardinal de Richelieu comme un spadassin, et les gens n'y ont vu que du feu.

— Très bien, dis-je. On va amener le pape tout à la fin. Vous endossez la bure, vous allez trouver refuge dans un humble monastère et abandonner à jamais le faux brillant du siècle. Une vaste foule de frimants s'est assemblée pour vous dire adieu. Dans le silence vide et lugubre, une voix s'élève soudain : « C'est un homme qui nous » quitte ! » Mais le pape, levant les mains en un geste lent et bénissant, murmure pour lui-même... et pour la salle : « Non. C'est un saint ! » Fanfare, chœur céleste, gros plan de votre visage extasié... fondu.

— Oui, dit-il, vous y êtes.

Pour quinze cents dollars, je ne marchais pas. Je lui dis :

— C'est l'agence Tweedy qui s'occupe de mes contrats.

— Tweedy ? Bertha Tweedy, cette vieille nymphomane sinistre ? (Il cligna des yeux.) Pas question d'imprésarios entre nous. C'est une production indépendante. Nous travaillons tous les deux sans immixtions extérieures.

— Quel genre de contrat me proposez-vous ?

— Quinze mille comptant, et quinze mille au premier tour de manivelle. Plus un pourcentage. D'accord ?

— D'accord.

Il tira une feuille de papier de la poche, où ses cigarettes traînaient en vrac, et une fine pluie de tabac tomba sur le plancher.

— Voici la distribution, dit-il. Examinez-la. Prévoyez des rôles pour ces gens-là. Votre réaction ?

J'étais encore assez « dans le bain », en ce qui concerne Hollywood, pour ouvrir des yeux ronds. La plupart des noms étaient aussi connus que l'avait été, jadis, celui de Kevin, et plus connus qu'il ne l'était à présent.

— Réaction ? Aboya-t-il au-dessus de ma tête. Qu'en pensez-vous ? Rien ? Et l'écriture ?

Je restai bouche bée. Il reprit :

— On va s'entendre pour le pourcentage, alors ne vous butez pas comme un mulet. Qu'est-ce que vous pensez de cette écriture ?

Je levai les yeux. Le jeu reprenait.

— Elle est moche, votre écriture, dis-je.

Mais il en attendait davantage. J'ajoutai :

— Vous avez une écriture de femme.

— Tiens ? C'est possible. Bon, alors... On fait affaire ?

— Et comment ! (Il soupira, soulagé.) Qui va mettre en scène ? Demandai-je.

— Moi. Oui, et les gens n'ont pas fini de s'étonner. Mais j'ai des idées. Je suis capable de jeter sur le marché le film le plus révolutionnaire depuis *Citizen. Kane*. Pas aussi aride, mais révolutionnaire. Ils seront à genoux pour me supplier de mettre leurs films en scène, après cela. Je prendrai ma retraite en tant qu'acteur.

Je voyais, à présent, pourquoi il avait cité le nom de Carol Reed. Je lui demandai :

— Et qui sera le producteur ?

— Il y aura un coproducteur. Avec moi. Léo Holst.

J'assimilai lentement.

— Holst est metteur en scène, répondis-je enfin. Je dirai même qu'il est *le* metteur en scène. Mais il est sous contrat avec la Super.

— Vous n'êtes plus dans la course, Dufferin. La Super a fermé.

Brusquement, il s'en alla vers la fenêtre et regarda dehors. La pluie tombait dru. Le ciel, assombri et menaçant, avait la couleur des raisins noirs.

— Eh bien, dit-il, je vous ai donné les éléments. Alors, pendant que tout ça est encore chaud, courez vite acheter le bouquin. Vous le lirez cette nuit. Vous choisirez des thèmes, vous ferez une continuité... Et demain, vous reviendrez me voir avec des idées, on en discutera, on rédigera le contrat et peut-être que je serai en mesure de faire le premier versement. D'accord comme ça ?

— Bien sûr. (Je me levai, sous l'œil du perroquet.) C'est d'accord.

Je me sentais soudain gauche et mal à l'aise, comme si je participais à un jeu sans en connaître les règles. Je pris congé de Kevin, franchis le hall lambrissé, plein de pénombre, et foulai enfin le gravier.

La Thunderbird et la Buick étaient encore là. J'examinai de nouveau le jardin, la pelouse négligée, les massifs mal taillés, les parterres à l'abandon. Barry Kevin aurait pu avoir un scénariste pour dix mille dollars. Il le savait. Il aurait pu distraire une partie de la différence pour se payer un jardinier, des domestiques, pour faire balayer son entrée.

Peut-être était-il fou. Peut-être tout cela n'était-il qu'une blague.

Je roulai vers Hollywood, mon pare-brise inondé de pluie, sur la route glissante. Il n'y avait que peu de circulation, mais j'étais prudent. Ma tête brassait mille idées, mille souvenirs sur l'époque de la Renaissance, sur les Borgia, sur Cellini. Je m'efforçais de mettre de l'ordre dans tout cela, de trouver un fil directeur.

Une sirène gémit derrière moi.

Je me rangeai lentement et baissai la vitre.

La voiture de police arriva à ma hauteur, la portière s'ouvrit, le flic mit pied à terre sans se presser et passa la tête par ma fenêtre.

— Vous connaissez le maximum de vitesse autorisée, monsieur ? me demanda-t-il.

— J'étais en dessous.

— Restez-y. (Il renifla.) Vous avez bu ?

— Le médecin le plus proche vous répondra.

— Vous n'avez pas changé, n'est-ce pas ? (C'était un homme jeune, de bonne apparence. Il me regardait avec une hostilité implacable.) On a su que vous étiez de retour, Dufferin, dit-il. Alors, on a pensé vous souhaiter la bienvenue. Tenez-vous à carreau pendant votre séjour et ne le prolongez pas trop. On vous a à l'œil. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Il remonta dans sa voiture.

Je restai immobile jusqu'à ce qu'ils aient disparu. Le souvenir de Claire revint me hanter, comme toujours. Je songeai que la police et les gens ne pouvaient pas tous se tromper, que j'étais sans doute vraiment responsable de sa mort. Cette pensée ne m'avait guère quitté depuis son enterrement. J'aurais voulu pleurer, mais il y avait longtemps que je n'en étais plus capable.

CHAPITRE IV

La jambe balancé par-dessus le bras du fauteuil, je tenais entre les doigts une cigarette éteinte. Mon beau-frère, Chester, que le silence énervait, tripotait les boutons de la télévision. Nous ne trouvions jamais rien à nous dire, quand nous étions seuls, et souhaitions, tous les deux, que Fay redescende. Nous ne nous aimions guère.

Je repris la biographie de Cellini. Le livre était illustré, c'était une édition de luxe qui coûtait vingt dollars. Je l'avais trouvé dans une boutique spécialisée dans le livre rare, où on me l'avait vendu comme ouvrage érotique. Le vendeur m'avait même proposé des photos artistiques. Il devait être nouveau dans la partie, car mon refus l'avait fait rougir.

J'avais l'estomac noué à la pensée du boulot qui m'attendait. Cinq cents pages de texte serré, et je ne savais pas par quel bout commencer. Je songeai un instant à appeler Bertha, mais elle ne devait plus être au bureau et son numéro personnel ne figurait pas dans l'annuaire. Je feuilletai le bouquin.

Chester déclara d'une voix agitée :

— C'est pas encore commencé.

— Quoi donc ?

— L'émission que j'ai envie de voir. Ma montre doit avancer.

Il consulta la montre à son poignet, releva la tête, rencontra mon regard et détourna vivement les yeux, gêné. Un film publicitaire pour de la bière apparut sur l'écran. Des bouteilles animées remplissaient de mousse de grands verres et une voix séduisante évoquait la joie de boire. Dans les intervalles, nous entendions la pluie contre la fenêtre.

Chester avala sa salive.

— Sale nuit. (Il remua la tête. Son crâne rose brillait sous ses cheveux clairsemés et son cou faisait des plis.) J'ai idée que personne n'aurait envie de sortir par une nuit pareille.

— Non.

— Il est bien, ton bouquin ?

— Pas mal.

— Il m'a l'air épais. (Il toussota) J'aimerais avoir plus de temps pour lire, mais je suis toujours vanné quand je rentre, le soir.

— Je te crois.

Et, de nouveau, le silence pesant. Puis de la musique, à la télé. Chester se tourna vers l'écran, visiblement soulagé.

Je me levai, le livre à la main, remarquai son coup d'œil inquiet, et sortis pour monter dans ma chambre. La porte de la pièce voisine s'ouvrit sans bruit. Ma sœur apparut.

Elle était encore jolie et ses yeux brillaient. Elle paraissait plus jeune que ses trente-trois ans, mais c'était peut-être parce que je l'aimais beaucoup et que je ne voyais pas les marques du temps. Elle porta un doigt à ses lèvres.

— Pas trop de bruit, Al. Johnny s'est endormi.

Puis elle écarquilla les yeux.

— Tu sors par une nuit pareille ?

Je posai mon livre.

— Fay, lui dis-je, j'en ai marre, et je t'en prie, ne fais pas de scène ! Chester est en bas à s'agiter comme une vieille poule qui a trouvé un couteau. Tâche de lui fourrer dans le crâne que, si je sors pour me saouler, c'est pas lui que ça déshonorerait.

— Ecoute, Al, c'est à toi et à Johnny qu'il pense, et pas à lui. Il est tout à fait sincère.

— Comme un réveille-matin. Ma présence ici lui est pénible, Fay. Je vais déménager.

— On en a déjà discuté. Ça ne vaut pas la peine de déménager pour si peu de temps.

— C'était prévu pour peu de temps, mais il se peut maintenant que je sois obligé de rester plus longtemps. Il est question d'un boulot. On m'a demandé un scénario pour Barry Kevin.

— Quoi ? (Elle fit une pause, puis jeta les bras autour de mon cou.) Al ! C'est formidable ! Barry Kevin ! C'était un de mes préférés. Eh bien, tu seras bien forcé de rester ici. On sera très heureux de t'avoir avec nous.

— Vraiment ?

Nous ne nous étions jamais raconté de bobards.

— Ou alors, près de nous, si tu préfères, fit-elle en souriant. C'est vrai que tu mets Chester mal à son aise. Ses nerfs ne sont pas très solides.

— Je vais louer un appartement.

— Ce serait, sans doute, la meilleure solution. (Elle hocha la tête. Une lueur alarmée passa dans ses yeux.) Tu prendrais Johnny avec toi ?

— Je ne sais pas. (Nous nous regardâmes avec la sympathie et la compréhension que nous avions toujours éprouvées l'un pour l'autre.) Tu as consulté des médecins, ces derniers temps ?

— Je les ai tous vus, alors, en fin de compte, Chester a demandé une consultation. Eh bien, on n'a aucune chance d'avoir jamais un gosse à nous. Ne lui dis pas que je te l'ai dit, surtout.

— Compte sur moi. Mais il faudra bien que je reprenne Johnny un jour ou l'autre.

— Pourquoi ? Je vous ai observés. Tu n'arrives pas à trouver de contact avec lui. Tu ne l'aimes pas vraiment.

Nous, on l'a depuis deux ans maintenant, et c'est comme s'il était à nous. Chester en est fou.

— Je sais. C'est bien pour ça qu'il y a cette gêne entre nous.

Elle détourna les yeux. Je la connaissais assez pour deviner qu'elle allait changer de sujet. Elle me dit :

— A l'école, on m'a dit que le petit est extrêmement intelligent. Peut-être qu'il deviendra écrivain comme son père.

— Ou acteur, comme sa mère.

— Peut-être. (Il y eut un silence, rempli du bruit de la pluie. Elle me posa la main sur le bras.) Au nom du Ciel, Al, cesse de te tourmenter. Tu n'étais pour rien dans cette histoire. Ne l'oublie pas. Rappelle-toi

les vers de Milton au sujet du fantôme errant et obstiné qui n'a pas de pouvoir sur...

— Tais-toi.

Je dégageai mon bras.

— Non ! Responsable ou non, tu méritais d'être décoré. Paix à ses cendres... et tout ce qui s'ensuit, n'empêche que c'était une garce de la plus belle eau, avec toi et avec tout le monde. Je ne te l'ai jamais dit, mais, une fois, elle a essayé de se mettre entre Chester et moi. Elle...

— Elle est morte, dis-je. Alors, plus un mot ! Descends. Chester est en train de regarder des belles pépées à la télé. Il doit avoir besoin de ta présence apaisante.

— Comme tu veux. Tu n'es pas fâché ?

— Non.

— Bon. Tu veux que je te monte un verre ?

— Ne fais pas ta mère poule, Fay. Allez, file !

Elle me sourit et s'en alla.

Je savais que c'était inutile, mais je m'assis à ma table. Je sortis des crayons et du papier, tout en écoutant la pluie. Puis j'ouvris le livre. Je sautais les pages, cochant les événements clés, prenant des notes, mais sans m'intéresser vraiment à mon travail. Il y avait longtemps que je ne m'étais attelé à un boulot important, c'était difficile et creux, tout à la fois. Réussir à condenser la vie de Cellini en quatre heures de spectacle, c'était comme raconter la Bible en dessins animés.

Et je voulais réussir. Pas pour l'amour du cinéma, divinité insatiable et cruelle, ni pour des raisons professionnelles, mais parce que, après un seul succès, les censeurs de Hollywood me pardonneraient tous les crimes qu'ils m'imputaient. Et tout le monde suivrait le mouvement. C'était principalement pour cette raison que j'avais accepté le travail.

Mais tous mes efforts étaient vains, car, tous les soirs, à cette heure-là, Claire venait me hanter. Je renonçai, fermai mon livre et me mis à penser à elle. En un certain sens, à présent, j'arrivais à l'évoquer la tête parfaitement froide.

Elle avait été starlette. Et, même au temps de mes folles amours, je

m'étais rendu compte qu'elle était totalement dépourvue de talent. Je croyais qu'elle le savait également. Mais il y eut cette fameuse soirée où, pour se défendre, elle avait tué Phil Greco, après quoi, la publicité s'était emparée de son nom.

C'était inévitable, dans le décor de Hollywood, et avec un scénario bien au point : la petite fille aux blonds cheveux, abandonnée par son ivrogne de mari et qui se débat pour défendre son honneur, dans une chambre obscure. Phil Greco, gangster bien connu, la vermine de la côte ouest, comme l'avaient qualifié les journaux. Une statuette en bronze s'abat, l'homme pousse une plainte, le cadavre au crâne défoncé gît sur le plancher.

Les lectrices s'identifiaient totalement à Claire.

Toute épouse américaine aurait agi de même et, au cours du procès, fait preuve de la même dignité. Les femmes américaines, l'Amérique tout entière, avaient fait une ovation à Claire, lors de l'acquittement. Et les studios Super, comprenant qu'ils avaient sous contrat une héroïne nationale, avaient investi des capitaux pour exploiter le Chopin. Claire a eu droit à la campagne publicitaire numéro un.

Son visage rayonnait sur un million de magazines à couverture glacée. Elle prenait des leçons de danse, des cours de diction, pour se préparer au rôle de vedette. Elle avait toujours été un peu coriace, comme toutes les starlettes, mais, du coup, elle était devenue féroce, elle me méprisait, parce que je ne fréquentais pas les mêmes milieux. Je me mis à boire davantage et, un soir, je la frappai. Quelques heures plus tard, elle avait dévalé un précipice et trouvé la mort dans sa voiture en flammes.

Le public n'a pas cherché plus loin : si je n'avais pas bu à la première soirée, elle n'aurait pas tué Phil Greco. Si, dans mon ivresse, je ne l'avais pas frappée...

L'opinion publique, que je ne pouvais combattre...

Sur une impulsion, je me levai et passai dans la chambre voisine pour voir le gosse. Je ne ressentis aucune émotion. C'était le portrait de Claire, que je voyais là, sur l'oreiller. Je restai à le regarder, et, soudain, le poids de ma culpabilité me devint insupportable. Je rentrai rapidement dans ma chambre, ramassai mes notes, feuilletai le livre, consultai la liste des rôles. Mais Claire était avec moi, changeante et toujours la même.

Jeune mariée amoureuse, mère peu affectueuse, petite actrice

arriviste, de jour en jour plus coriace, bientôt furie méprisante et, enfin, parfaite hypocrite, La publicité, le courrier des admirateurs, les demandes de photos – toutes dédicacées de sa main : « En toute adoration : Claire »

— Les heures consacrées à perfectionner sa signature, car elle avait une très vilaine écriture.

Debout au milieu de la chambre, j'examinai la liste des acteurs que m'avait communiquée Barry Kevin.

Claire ne m'avait jamais écrit de lettre. Elle avait parfois gribouillé un mot qu'elle me laissait sur la table. Un mot que je jetais après l'avoir parcouru. L'écriture était hérissée à peine lisible, descendante, en pattes de mouche.

— Comme celle que j'avais devant les yeux. Exactement pareille.

La sueur perla à mon front. Je la sentis couler le long de mes sourcils. La liste des rôles était bel et bien écrite de la main de ma femme.

Je pliai soigneusement le papier, le mis dans ma poche, descendis et décrochai mon imperméable au portemanteau du hall. Fay apparut sur le seuil du living-room, et derrière elle Chester, qui marmonna qu'il fallait être cinglé pour sortir par un temps pareil. Je ne l'entendis qu'à moitié. Je ne répondis rien. Je me retrouvai au volant de ma voiture, roulant à travers la pluie battante, vers Beverley Hills.

Je pensai soudain à la police. Le seul fait de rouler vite me faisait penser à la police avec terreur. Les pneus chantaient, des lumières clignotaient, les reflets du néon serpentaient sur la route mouillée. La voiture gravissait la côte, se conduisant d'elle-même, les arbres défilaient, les maisons se faisaient plus rares. Enfin, je franchis les grilles de fer forgé, grandes ouvertes, et les pneus grincèrent sur l'allée de gravier.

Il n'y avait là que la Thunderbird, qui semblait n'avoir pas bougé. Je m'arrêtai près d'elle, descendis vivement et fonçai vers la porte. Sur le côté de la maison, une fenêtre projetait de la lumière sur la pelouse mouillée, à travers le rideau de pluie qui bruissait dans les feuillages, et gargouillait dans les rigoles. Je sonnai en frissonnant. J'appuyai longuement sur le bouton.

Personne ne vint m'ouvrir.

Je quittai l'entrée principale et courus le long de la maison. La terre

cédait sous mes pas, et l'herbe me léchait les chevilles. Derrière les portes fenêtres, la pièce était vide et évoquait, avec son mobilier brunâtre, un mauvais décor de film. Je tâtonnai pour trouver la poignée, entrai et m'arrêtai, laissant l'eau dégouliner sur le tapis.

« Fils de pute ! » hurla le perroquet. Les pattes raides, il s'écarta de moi le long de son perchoir, en marmonnant. J'attendis un instant, puis j'appelai : « Monsieur Kevin ! » Seul le bruissement de la pluie me répondit. « Monsieur Kevin ! » répétais-je, en refermant la porte-fenêtre. Le silence parut soudain m'assaillir. « Monsieur Kevin ! » Je franchis la porte intérieure et cherchai le commutateur à tâtons.

Le lustre s'illumina.

La pièce était déserte.

J'écoutai pendant un moment le grondement de mes oreilles. J'inspectai la pièce et vis un pan de la veste verte, pincé dans la porte fermée de la penderie, au ras du plancher. Je songeai vaguement : « Non, ce n'est pas un homme à négliger ses vêtements. » Je m'approchai, fis coulisser la porte de la penderie, et le vis.

Il me parut plus petit que d'habitude. Il gisait en tas, sur le dos, les genoux relevés, et son cou avait un angle bizarre. On l'avait tabassé à mort.

CHAPITRE V

J'ignore combien de temps je restai planté là. Je glissai la main dans sa veste encore tiède pour lui tâter le cœur et je sentis sous mes doigts les plis de son corset de caoutchouc. Je cherchai le pouls à son poignet, à son cou, et compris enfin pourquoi il gisait dans une position si étrange. Il avait les vertèbres brisées. Il n'y avait pas longtemps qu'il était mort.

Son visage écrasé, à la bouche grande ouverte, me donnait la nausée. Te voulus me détourner. J'aperçus alors la poussière de tabac sur le parquet brillant de la penderie, ce qui me parut étrange – et quelques brins de tabac accrochés à la veste. Je refoulai ma nausée pour le fouiller.

Les deux poches de veste ne contenaient que des cigarettes en vrac. La poche de poitrine et la poche intérieure étaient vides. Je n'eus pas la force de plonger la main dans les poches de son pantalon. Je les palpai. Rien. Je tâtai tout le long de son corps. Sans succès. Il n'avait peut-être rien sur lui, ou alors celui qui était passé là avant moi avait fait son travail consciencieusement. Je me levai et m'appliquai pendant une bonne minute à apaiser les spasmes de mon estomac, la main sur la bouche.

— Fils de pute ! Hurla le perroquet dans la pièce voisine.

Il y eut un faible cliquetis. Une porte se ferma.

— Fils de pute !

Je bondis vers la fenêtre. Mais il était trop tard. Le nouvel arrivant allait me repérer avant que j'aie le temps de me sauver. J'étais déjà en assez mauvaise posture. La fuite ne pouvait qu'aggraver mon apparente culpabilité. Je songeai à la police, à ce qui m'attendait, et mon estomac se noua. Je passai dans la pièce voisine.

— Fils de pute !

Je ne trouvai personne.

J'eus un regard pour la porte-fenêtre. La liste de distribution était dans ma poche. De l'écriture de Claire... Me ravisant, je retraversai la pièce

en courant et ouvris la porte donnant sur l'entrée.

Les ténèbres du grand escalier s'appesantirent sur moi. « Quelqu'un ? » criai-je. J'avancai. « Il y a quelqu'un ? » Je m'arrêtai au milieu de la salle et l'inspectai.

La lumière de la pièce voisine filtrait au coin du panneau. J'avais la bouche sèche ; le col mouillé de l'imperméable collait à mon cou. « Y a-t-il quelqu'un ? » criai-je une dernière fois, et j'eus alors l'impression qu'un des panneaux bougeait. La panique me saisit. Mais je la dominaï par un effort de volonté. Je me remis en marche, ouvris la porte d'entrée, la refermai derrière moi et m'éloignai lentement, sous la pluie battante, vers ma voiture.

Je démarrai.

Arrivé en haut de la côte, je me mis à trembler. La sueur me coulait derrière les oreilles. Je songeai de nouveau à la police, aux empreintes digitales. Elles ne devaient pas manquer, puisque j'avais rendu visite à Kevin dans l'après-midi. Sa femme pourrait en témoigner, et Bertha également, au cas où on relèverait les empreintes et où on les reconnaîtrait comme miennes. En attendant, je n'avais nulle intention d'aller trouver la police de mon propre gré. J'en avais assez, de la police, pour le restant de mes jours.

Et je ne voulais pas penser à Claire avant d'avoir bu un verre.

Je me rangeai devant le premier bar qui se présenta. C'était une salle tout en longueur, triste, mal éclairée, avec de petits boxes le long du mur et des tables tout au fond. Je m'assis au bar et avalai un whisky. Je ne pensais à rien. Je me concentrais sur ce que je faisais. Dans un des boxes, derrière moi, il y avait un groupe de jeunes intellectuels chevelus qui parlaient fort, vêtus de tricot trop grands et pleins de fatuité. Je prêtai l'oreille à leurs propos.

Ils ressemblaient à de vieux bonzes revenus de tout, discutant sans émotion de leurs expériences nocturnes avec telle ou telle greluche, dans un plumard prêté par tel ou tel copain. Des êtres à demi conscients qui se fabriquaient un monde à la mesure de leur prétention. Il y en avait un qui appelait un autre « chou » et « ma douce ». Un troisième qui qualifiait son copain de « mon petit os à moelle ». Sans émotion. Je les enviais.

Les émotions, c'était fait pour les gens comme moi.

Je pris un autre whisky.

Elle était morte. Elle était *morte*. Cette écriture ressemblait à la sienne, c'est tout. Elle était morte dans un accident de voiture. Je l'avais reconnue. Il n'y avait pas à se tromper, malgré les ravages du feu. C'était sa voiture, son anneau de mariage, ses chaussures, avec les boucles que je connaissais si bien. Je l'avais tuée, comme elle avait tué Phil Greco.

Mais pourquoi revenir sur tout cela ? Mieux valait rester en dehors du circuit. Barry Kevin ne m'était rien. Je n'étais venu là qu'en visite d'affaire. Le boulot m'était passé sous le nez, mais je ne l'avais pas sollicité. Je ne comptais pas dessus. Donc, rien à regretter, mais tout à oublier, et surtout ma visite de ce soir et le fait que Barry Kevin, pour des raisons de lui seul connues, m'avait amené à dire qu'il avait une écriture de femme.

La ressemblance de cette écriture avec celle de Claire n'était qu'accidentelle. Claire était morte...

La porte s'ouvrit devant Ted Wilson.

— Al ! cria-t-il en ouvrant les bras. Al, mon gars ! (Il appliqua une claque sur mes épaules.) Bon sang, bougre d'âne, ça fait une paie qu'on ne s'est vus. (Puis, il tapa sur le bar.) A boire, barman, à boire ! Le tandem des terreurs est reconstitué et les beaux jours sont revenus !

Il semblait saoul. Je ne l'avais d'ailleurs jamais vu autrement. Jadis, nous étions camarades de cuite et travaillions pour le même studio. Lui, dans la section publicité, avait été un des artisans de la popularité de Claire. Il l'aimait bien. Dans quelques minutes, il allait me parler d'elle.

Le whisky me remonta dans la gorge.

— Vieille crapule, reprit-il, qu'est-ce que tu fous ici ? On m'a dit que tu étais dans l'Est. (Cette exubérance n'était plus du tout de son âge, mais il avait le complexe du poivrot et exagérait sa cordialité, histoire de se rassurer...) Mon petit gars, faut fêter ça ! (Il me tapa de nouveau sur le bras.) T'es de nouveau engagé dans le coin ?

— Je suis de passage. (Ma voix me parut bizarre, il fallait enchaîner rapidement.) Tu t'occupes toujours de publicité, à la Super ?

— La Super ? (Il vida son verre d'un trait, et, toujours souriant, tapa sur le bar pour commander un deuxième whisky.) T'as perdu le fil, à New York, petit gars... T'es plus dans la course. (Il avala le whisky, fit claquer ses lèvres.) Deux autres, barman, dit-il. Ça n'existe plus, la

Super. Ils ont bouclé. Encore un coup de cette télé de malheur. On m'a dit que t'as travaillé là-dedans. Ça a marché ?

Je répondis d'un signe de tête.

— Moi aussi, j'y ai tenté ma chance. Mais ça n'a rien donné. Alors, j'ai tout laissé tomber et me suis mis reporter à la *Gazette*. Et ne va pas me dire que je suis trop vieux pour le métier.

Il se mit soudain à m'examiner de près. Il fallait que je dise quelque chose.

— Elle va peut-être rouvrir, la Super...

— En fait, elle n'a jamais fermé, dit-il d'un ton triomphant. Les choses ne sont jamais ce qu'elles paraissent, dans ce coin. Si tu veux tout savoir, la Super a fusionné avec la Splendid. La Super coiffe la télévision, et la Splendid, le cinéma. C'est devenu plus puissant que jamais. Le règne des salopards.

Il se remit à boire. Je ne m'étais jamais rendu compte à quelle vitesse boit un ivrogne. Il reprit d'une voix sentencieuse :

_ Ils ont profité du remue-ménage pour éliminer les gars d'âge mûr, les gros gagners. Comme moi. On est les gars d'âge mûr, les gros gagners. Comme moi. On est les boucs émissaires. Des coups de poignard dans le noir, comme s'il en pleuvait ! Et tu sais qui s'est retrouvé à la tête de l'affaire ? Je vais te le dire, moi – Léo Holst ! Ce mauvais coucheur de Léo Holst que j'ai pris sous mon aile quand il a débuté dans le cinéma, frais débarqué de Chicago, en 1940, par là... Je ne peux même plus l'approcher, tellement il a pris de l'importance. D'ailleurs, je ne veux pas l'approcher. Alors, buvons un coup, bon sang !

— Non, dis-je.

S'il n'était pas saoul en arrivant, il l'était à présent. Une expression de surprise passa sur son visage, puis de reproche. Enfin, une sympathie épaisse. Je savais ce qui allait venir.

— Je sais, dit-il. C'est dur de se retrouver dans le secteur, hein ? Les premiers temps, c'est inévitable... Mais t'auras beau ruminer tout ça, tu ne feras pas revenir Claire, dors je ne vais pas te laisser ruminer ! Barman ! Deux autres !

— Un instant, dis-je.

Je me laissai glisser de mon tabouret et sortis dans la pluie.

Je m'arrêtai un moment et, la main sur l'aile de la voiture, vomis mon whisky dans le ruisseau torrentiel. Puis je m'essuyai la bouche avec mon mouchoir. Un des petits intellectuels, appuyé au mur, me regardait avec une tristesse détachée.

— Mon pote, lui dis-je, pourriez-vous me dire où se trouve le *Top Hat* ?

— C'est dans les choses possibles.

— Une nouvelle boîte, n'est-ce pas ?

— J'en ai l'impression... Prenez la seconde rue à gauche, la cinquième à droite, encore la seconde à gauche et c'est tout au bout, après Laurel. Vous devriez dégomber encore un coup, mec. Ça, c'est la vie. »

Je me sentais tout à fait bien, à présent. Tout à fait dessaoulé. Je montai en voiture et filai.

CHAPITRE VI

Le *Top Hat*, c'était presque la campagne. Un grand bâtiment entouré d'arbres, à une certaine distance de la route. Un préposé au parking se chargeait de garer les voitures, l'entrée était tapissée de soie plissée, le portier était immense, et la dame du vestiaire, jolie. Le portier ne me parut pas commode.

Je m'assis sur un tabouret du bar, aménagé dans un renforcement, et gardai à la main le « cuba libre », sans le boire, car sa seule odeur m'écœurerait. J'étais le seul client du bar. Au bout d'une demi-heure, j'étreignais toujours mon verre plein et le barman semblait m'en vouloir. Dans la salle aux lumières tamisées, un orchestre discret jouait le *Largo* d'Haendel en cha-cha-cha et quelques couples dansaient sur la piste élastique, spécialement traitée. Quand la musique cessait, on pouvait entendre, dominant le brouhaha, la voix stridente d'une star de la télé, saoule, qui voulait se faire remarquer.

Il a fallu que je m'arrête de boire pour me rendre compte combien les gens buvaient.

Le mauvais temps avait sans doute découragé pas mal de clients. Mais ceux qu'on voyait là étaient tous célèbres, bien reconnaissables et pleins de fric. Ils passaient devant moi, mais je ne les connaissais pas personnellement et eux n'avaient nulle envie de me connaître. Pour faire plaisir au barman, je portai le verre à mes lèvres comme si je buvais. Au même instant, un homme pénétra dans le hall. Il remit son manteau noir mouillé et son foulard blanc à la fille du vestiaire, qui était sortie de sa niche pour les recevoir. Il lui sourit, lui tapota la joue, descendit les deux marches qui menaient à la salle et gagna une porte toute simple qui s'ouvrait à droite. Le barman le rappela : « Monsieur Frascatti ! » L'homme rebroussa chemin d'un pas nonchalant.

Il était jeune. Il était beau, même sans tenir compte de l'attrait sensuel qui ne lui faisait pas défaut. Admirablement beau. De taille moyenne, bien bâti, la démarche souple. Mais on devinait aussi en lui une certaine faiblesse.

— Salut, Mike, dit-il. C'est tout ce qu'on a comme monde, ce soir ?

— Oui, monsieur. C'est ce temps, faut croire.

— Donnez-moi un Bourbon.

Il avait la voix profonde et caressante, douce, calme. Mais artificielle. Il s'efforçait d'adapter sa voix à son apparence. Tout en lui était un peu outré : les épaules de son smoking, magnifiquement coupé, un peu trop larges ; la taille un peu trop fine, les dents un peu trop éclatantes dans un visage un peu trop bronzé.

Les traits d'Adonis, sous le casque de cheveux bouclés, avaient quelque chose de suffisant. Il donnait l'impression d'être plein d'assurance, jusqu'au moment où on voyait ses yeux. Dans ses yeux, on retrouvait le voyou tout juste sorti de quelque quartier mal famé, ni tout à fait adulte ni tout à fait rassuré, malgré son apparence avantageuse. C'était là que résidait sa faiblesse.

Avec le barman, il gagna l'extrémité du bar. J'entendis le barman murmurer : « Une dame qui vous attend au bureau, monsieur Frascatti. » Leurs têtes se rapprochèrent. Je les observais dans la glace, derrière le comptoir. Frascatti fronçait les sourcils.

— Oui, je m'en occupe. (Il se redressa.) Que personne ne me dérange...

Il laissa son verre sur le bar, sans y avoir touché, fit un clin d'œil au barman et franchit la petite porte.

La musique reprit. La star de la télévision éclata d'un rire grinçant et tous les regards convergèrent sur elle, ce qui dut la satisfaire. Le barman me lança un coup d'œil.

— Ah ! Le beau gars ! Dis-je. C'est un acteur ?

— C'est M. Frascatti, le propriétaire. Voulez-vous un peu de glace dans votre verre, monsieur ? Il va bouillir, bientôt, votre cocktail.

— Je l'aime bouillant.

Il m'adressa un sourire peu convaincu. Puis sa tête se releva brusquement, et il cria : « Hé, mademoiselle ! Un instant, mademoiselle ! Mademoiselle ! »

La jeune fille s'écarta de la petite porte et revint vers le bar. C'était une blonde enfant, âgée de dix-sept ans tout au plus, imprégnée encore du frais parfum de l'innocence et merveilleusement belle. Elle

portait des vêtements de ville et un imperméable mouillé. Ses grands yeux couleur de topaze brillaient d'un éclat candide. J'avais déjà vu ces yeux-là, j'avais déjà vu cette fille-là. C'était celle qui conduisait sa Jaguar à tombeau ouvert.

— Je voudrais voir M. Frascatti, dit-elle.

— Ah ! Bon ? Il n'est pas encore là. Désolé. Je vous sers quelque chose ?

— Rhum et Coca-Cola. (Elle me lança un coup d'œil indifférent puis tourna la tête et, de nouveau, fit face au barman.) Vous êtes vache, vous m'avez menti.

Elle pivota encore sur elle-même. Frascatti sortait du bureau.

Son visage était sans expression. M^{me} Kevin venait sur ses talons, les yeux flamboyants, le visage empourpré. En se retournant pour lui parler, Frascatti aperçut la gosse qui s'avavançait vers lui. Je regardai ailleurs. Je ne pouvais me permettre de les observer davantage.

Ayant tiré de la monnaie de ma poche, je jouai un moment avec les pièces, puis posai cinq dollars sur le bar en songeant qu'un jour, peut-être, j'aurais besoin du barman. Je quittai mon tabouret. Frascatti et les deux femmes étaient retournés au bureau, derrière la porte fermée. Je gagnai lentement le hall, pris mon manteau des mains de la préposée au vestiaire, remarquai que" le temps était affreux et plaisantai sur le printemps californien. J'essayai les mêmes plaisanteries avec le portier, mais il n'y fut guère sensible. Je lui dis alors que ma voiture était la Ford jaune et l'homme partit en courant vers le parc pour la ramener. Je l'attendis sur le seuil en regardant la pluie.

Soudain, je sentis sa présence derrière moi et me retournai.

— Bonsoir, madame Kevin, dis-je. Quelle sale nuit !

_ Pardon ? fit-elle. (Elle me reconnut alors et fit effort pour se dominer.) Bonsoir, monsieur Dufferin. Comme on se retrouve !

— Votre voiture, monsieur... dit le portier.

— La mienne est-elle prête ? demanda M^{me} Kevin.

— Encore un quart d'heure, madame.

— Alors, appelez-moi un taxi.

— Puis-je vous déposer quelque part, madame Kevin ? Dis-je.

Elle hésita :

— Pourriez-vous me ramener chez moi ?

Mon estomac se contracta :

— Avec plaisir, répondis-je en lui ouvrant la portière.

Nous roulions en silence. La pluie nous assaillait par rafales et les gouttes couraient le long des vitres, comme des bestioles transparentes qui joueraient à faire la course. Je regardai du coin de l'œil le profil racé et dur de ma voisine. Elle était adossée à son siège et tirait sur sa cigarette à longues bouffées. Je ne savais pas comment entamer la conversation, ni par quoi.

— Pas mal, le *Top Hat*, dis-je.

— C'est un trou sordide.

De nouveau le silence, qui dura pendant toute la traversée de la ville. Nous commençâmes à gravir la côte. Une voiture nous croisa et, dans la lumière des phares, je vis M^{me} Kevin serrer ses lèvres minces sur sa cigarette.

— J'ai été grossier cet après-midi, madame Kevin, lui dis-je. Excusez-moi.

— Comment ?... Ah ! Oui... C'est moi qui ai eu tort... Nous devenons tous très susceptibles quand il s'agit de ceux qu'on aime.

Elle tira une profonde bouffée de sa cigarette, baissa la glace et jeta le mégot dans la pluie.

— Vous discutiez affaires avec mon mari, cet après-midi ? reprit-elle.

— Oui. Il s'agit d'un film. Il veut jouer Cellini.

— Ça, c'est nouveau. Qui vous a branché sur lui ?

— C'est lui qui a eu l'idée. Il m'a téléphoné. Je ne sais même pas comment il a su que j'étais à Hollywood.

— Demandez-lui... Vous a-t-il parlé d'appuis financiers ?

— Non.

La pluie tambourinait sur le toit. Nous franchîmes la grille, remontâmes l'allée jusqu'au parking semé de gravier.

La Thunderbird n'y était pas.

— Eh bien, je vous remercie, monsieur Dufferin, dit-elle. Je peux vous offrir un verre, si vous voulez...

— Ne vous donnez pas cette peine.

— J'aimerais mieux que vous veniez... Et mon mari aussi. Il vaut mieux qu'il sache qui me raccompagne...

— Très bien, fis-je en coupant le contact.

Nous courûmes jusqu'à la porte.

— La bonne prend sa soirée aujourd'hui...

Elle tira une clé de son sac, ouvrit la porte et je la refermai derrière nous. Elle fit de la lumière et appela :

— Barry ? Barry ?

Au milieu du bruit de la pluie, la maison était muette comme une tombe.

— Barry ?

Une lumière filtrait par la porte ouverte du salon. Je suivis M^{me} Kevin, qui traversa le hall, pénétra dans la pièce et s'approcha du bar.

— Que boirez-vous ? demanda-t-elle. (Puis elle se tourna vers le perroquet :) Tais-toi, sale bête ! C'est, paraît-il, amusant, un perroquet qui jure !... Qu'est-ce que vous prenez ? Ne m'en veuillez pas de ne pas me joindre à vous, mais je n'aime pas l'alcool.

— Du scotch, s'il vous plaît.

La porte de communication était ouverte, mais la chambre, obscure.

M^{me} Kevin me prépara un verre et vint me l'apporter.

— Barry ? cria-t-elle encore d'une voix brève. Barry ?

Puis elle passa devant moi, elle entra dans la chambre et alluma.

Je regardais mon verre. Ma main tremblait. J'avalai le whisky d'un trait. M^{me} Kevin sortit de la chambre et dit :

— On dirait que vous en aviez besoin ! Un autre ? (Elle me prit le verre vide des mains et retourna au bar.) La même chose ?

— Un peu plus de glace, je vous prie, fis-je d'une voix rauque.

Elle me lança un regard étrange. Je détournai les yeux, m'approchai de la porte-fenêtre et me mis à contempler la nuit orageuse. Je remarquai les taches de boue que j'avais laissées sur le tapis. Puis, sans m'en rendre compte, je me mis à marcher lentement autour de la pièce et finis par me retrouver devant la porte de la chambre éclairée. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur.

La porte de la penderie était grande ouverte et tous les vêtements en place. Rien ne semblait avoir été dérangé, sauf le cadavre de Barry Kevin.

Il avait disparu.

CHAPITRE VII

Elle me dit :

— Mon mari n'a pas l'air d'être là, monsieur Dufferin. Il vaut mieux, je crois, que vous partiez, quand vous aurez fini votre verre...

Je m'approchai d'elle. Elle s'appuyait au bar et ses cheveux mouillés prenaient une teinte de miel dans la lumière. Elle braqua sur moi ses yeux topaze, avec le même air étrange :

— Seriez-vous malade, monsieur Dufferin ?

— Non, ne vous inquiétez pas. Mais je boirai ce verre plus lentement.

— Prenez tout votre temps dans les limites raisonnables. Mais je vous préviens : ne cherchez pas à me faire la cour – j'en mourrais d'ennui. Et quand je m'ennuie, je deviens méchante. Si vous acceptez ces conditions, nous pourrions continuer à bavarder. Vous disiez... Benvenuto Cellini... ?

— Oui... la Renaissance. L'art florentin.

— Je vous remercie, je me le rappelais vaguement. J'ai lu cette biographie fantaisiste deux fois. C'est exactement ce qui doit plaire à mon mari. Vous allez lui faire un rôle sur mesure ?

— Je l'espère. Il faudrait que je tienne compte de ce qu'il a déjà imaginé lui-même.

Je posai mon verre pour prendre un des vieux scripts dans la bibliothèque. Une écriture hardie couvrait les pages. « Souffler la fumée de la cigarette... » « Mouvement lent découvrant le profil gauche, paupières mi-closes... » « Les yeux au sol, la bouche tragique... » « Gros plan indispensable pour traduire angoisse... » Cela ne ressemblait nullement à l'écriture de la liste de distribution.

— C'est votre mari, qui a annoté ça, madame Kevin ? Demandai-je.

— Oui. (Sa lèvre se retroussa légèrement.) Il y a des années de ça, bien sûr, puisqu'il n'a rien fait ces derniers temps. (Elle se redressa. Une voiture roulait dans l'allée.) Ce doit être lui, dit-elle. Maintenant,

si vous voulez, je vous offre un autre verre... (Elle passa dans le hall.)

Il y eut quelques instants de silence. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma.

— Pourquoi, mais pourquoi, pourquoi as-tu voulu t'en mêler ? criait la fille d'une voix aiguë.

— Calme-toi, Gloria. Assez de comédie. Nous ne sommes pas seules.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? Je m'en fiche. Pourquoi as-tu été fourrer ton nez dans mes affaires ? Il m'a renvoyée ici !

— Vraiment ? C'est étonnant ! Voilà bien la première fois qu'il fait quelque chose de correct.

— Cesse de te moquer de moi. Il m'aime. C'est le type le plus formidable de la terre !

— C'est un voyou de troisième zone, même pas dégrossi. Et les femmes qu'il aime sont légion. C'est son métier qui veut cela. A moins qu'on ne le considère comme un pauvre désaxé, affligé de toutes les perversions...

— Tu n'y comprends rien et tu ne comprendras jamais rien, répondit la fille d'une voix soudain calme et digne. Il m'aime profondément. Il me l'a prouvé. Et tu ne peux pas m'empêcher de le voir.

— Je suis ta tutrice légale et tu es mineure. Je ferai appel aux autorités.

— Essaie seulement !

— Va te coucher, Gloria.

— Non ! Je vais noyer ça dans l'alcool.

Ses talons cliquetèrent sur le parquet du hall. Elle entra dans le salon et se figea, le regard hostile :

— Je vous ai déjà vu, fit-elle d'un ton accusateur. Vous étiez au *Top Hat*, tout à l'heure. Vous ne seriez pas dans le coup avec Karen ?

M^{me} Kevin surgit derrière elle :

— Je vous présente ma sœur, Gloria Mason, expliqua-t-elle d'un ton sec. Voici M. Alan Dufferin, le scénariste.

— Alan Dufferin ? (Elle écarquilla les yeux. Puis elle sourit, soudain et s'avança, la main tendue, avec la voix de Hepburn à ses débuts.) Je suis follement contente de vous connaître, monsieur Dufferin. Navrée de vous avoir fait assister à cette explication familiale. Vous avez tout entendu, je pense ?

— Bien malgré moi.

— Kafen croit agir pour le mieux – cette chère âme – mais elle ne sait pas ce qu'elle dit. Elle s'imagine qu'il me faut une tutelle.

— Et elle estime qu'il n'est pas nécessaire d'ennuyer M. Dufferin avec ces détails, intervint M^{me} Kevin.

— Pourquoi pas ? C'est un homme de lettres. Cela l'intéressera. Je n'ai pas à en rougir. Voyez-vous, Alan, il se trouve que je suis amie avec Frankie Frascatti. C'est un ancien truand, mais, pour l'amour de moi, il mène maintenant une vie exemplaire ! Seulement, ma sœur ne veut pas lui faire confiance. Elle s'imagine qu'il guigne mon argent. Mais, bon sang ! Frankie en gagne tellement au *Top Ha* qu'il pourrait prendre sa retraite dès aujourd'hui, s'il le voulait.

Elle se tourna vers sa sœur :

— Ce n'est pas la première fois que tu es allée le voir !

— C'est lui qui te l'a dit ?

— Je l'ai deviné. C'est pour ça qu'il prend tant de précautions quand on se retrouve.

— Petite idiote ! Il prend des précautions parce qu'il ne veut pas que ses clientes connaissent ton existence.

— Je te défends de dire ça !

— Ça suffit ! Cela n'intéresse pas M. Dufferin et je suis très fatiguée. Monsieur Dufferin, avez-vous l'intention d'attendre mon mari ?

— Je ne crois pas. Il est déjà tard.

— Ne partez pas, Alan. (La jeune fille se mélangeait un whisky bien tassé, en l'agitant vigoureusement avec un Moser.) Restez ! Vous me parlerez de cinéma. De vos films. Vous savez, vous êtes, à mon avis, l'un des meilleurs scénaristes qu'on ait connu sur la place. J'ai vu *l'Amour caché* et *Sombre Nuit*, c'était merveilleux. Absolument

sensationnel. Vous ne voulez vraiment plus faire de films ?

— Mais si, dis-je.

— Bien sûr que si. Tout le monde veut faire des films.

Ses yeux étincelaient. Elle rejeta soudain la tête, les bras le long du corps, paumes ouvertes, prenant la pose artificielle qu'ont toutes les petites filles, obsédées par quelque lointain succès, à la fête de l'école. Elle déclara :

— Je donnerais ma vie pour tourner dans un film. Un seul suffira à me faire connaître. Et je garderai mon vrai nom, Alan, parce que Gloria Mason, cela sonne bien, vous ne trouvez pas ?

— C'est très joli, dis-je.

Elle ressemblait à toutes les gosses qui patientaient dans l'antichambre de Bertha. Elle ressemblait à toutes les gosses prise de la fièvre du cinéma. Elle ressemblait à ma femme.

Elle me dit :

— Si seulement je pouvais persuader quelqu'un d'écrire un rôle pour moi...

— Gloria, M. Dufferin a entendu cette chanson des milliers de fois. Nous l'avons tous entendue, et elle nous ennuie. Disons-nous bonsoir et allons au lit.

— Tu n'attends pas Barry ?

— Non. Monsieur Dufferin, la pluie paraît s'apaiser.

— Oui, je m'en vais.

Je me dirigeai machinalement vers la porte-fenêtre.

— Vous allez salir vos chaussures par-là, dit Gloria Mason, en regardant mes pieds. Mais je vois que vous avez déjà ramassé de la boue, alors cela n'a pas d'importance. Quand vous revoit-on, Alan ?

— Bientôt, je pense, dit sa sœur. Ce monsieur et Barry discutent d'un projet de film, paraît-il.

— Comment ? Comment ? (La jeune fille porta les deux mains à sa poitrine.) Oh ! Alan, cher Alan ! Il y aura un rôle pour moi ?

— C'est M. Kevin qui en décidera...

— Tu n'as qu'à le convaincre, Gloria. Cela te fera, peut-être, rester un peu à la maison. Bonne nuit, monsieur Dufferin.

La jeune fille m'accompagna jusqu'au bout du hall.

— Bonne nuit, Alan.

— Bonne nuit.

La pluie ralentissait. Quand je parvins à Hollywood, elle avait tout à fait cessé. Il était plus de minuit et je filai tout droit à Los Olmos. Je laissai la voiture dans la rue, car le garage de mon beau-frère n'avait qu'une place, et pénétrai ans la maison.

Assis dans un fauteuil, Chester tenait dans ses bras Johnny qui dormait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Demandai-je. Il est malade ?

— Chut ! (Il fit une moue rassurante.) Un petit mal de ventre, ou quelque chose comme ça, murmura-t-il. Il s'est mis à pleurer, là-haut, alors je n'ai pas voulu qu'il réveille Fay.

— Je vais le prendre, dis-je.

— Il pourrait se réveiller et recommencer. Je vais le tarder encore un moment et, ensuite, je le remettrai au lit.

Je remarquai qu'il resserrait son étreinte. Nous nous regardâmes par-dessus la tête de mon fils endormi, sans aucune sympathie. Je lui dis :

— Comme vous voudrez. Je monte. Et je les quittai.

CHAPITRE VIII

C'était un matin éclatant, plein de chaud soleil et du parfum de la terre fraîchement lavée. La rue où habitait ma sœur se trouvait dans une banlieue éloignée et ne comportait de maisons que d'un seul côté. De l'autre côté, il y avait un petit bois épais, dont les arbres, ce matin, étaient chargés de bonnes odeurs et d'oiseaux. Le printemps s'avavançait. Bientôt, les jacarandas seraient en fleurs.

Je passai dans la salle de bains.

Par la fenêtre ouverte, je voyais Chester sortir sa voiture du garage pour déposer Johnny à l'école, sur le chemin du bureau, comme tous les jours. Sa voix montait vers moi, gaie, éclatante et comiquement féroce :

— Monte, petit voyou, ou je t'écrase !

Le gamin éclata d'un rire heureux – le rire des très jeunes enfants qu'on fait semblant de menacer :

— Pas vrai.

— Je te tire dessus avec ma mitraillette... Tac-tac-tac-tac-tac... Tu es mort !

— Pas vrai ! Essaie de m'attraper, oncle Chet. Attrape-moi !

Il y eut un bruit de lutte, des rires et un petit cri excité quand l'enfant fut enlevé et balancé à bout de bras :

— Sale gosse ! Qu'est-ce que je t'aime !...

Je compris pourquoi mon beau-frère ne tenait pas à m'avoir chez lui.

Des portes claquèrent, les vitesses furent passées, la voiture partit dans un vrombissement. Une odeur de café et de bacon me parvint de la cuisine, et la voix de Fay qui fredonnait du Bach, dont elle était, depuis toujours, passionnée.

J'achevai de me raser.

La table de la cuisine était mise pour deux ; à travers le treillis de la porte, on voyait la véranda de derrière, inondée d'une lumière gaie, jaune citron.

— Tu veux combien d'œufs ? demanda Fay. Mon vieux, t'as l'air un peu vaseux, ce matin. C'est l'idée de ce travail avec Kevin qui t'embête ?

— Non, c'est plutôt que je ne me suis pas saoulé la nuit dernière. Chester prétend le contraire ?

— Ah ! Voyons ! (Elle posa les assiettes sur la table, alla prendre le journal du matin sur la véranda et s'assit en face de moi.) Il fait un temps délicieux. Sens-moi ce café ! C'est le seul moment de la journée où je puisse avoir l'illusion d'être une femme oisive. Les corvées n'ont pas encore commencé et les deux autres sont partis...

— Je les ai entendus partir.

Elle me lança un vif coup d'œil et reprit sa tasse de café.

— Je me demande si la pluie d'hier a fait des dégâts, dit-elle en posant sa tasse et en ouvrant le journal.

Elle aspira l'air convulsivement et la pause qui suivit fut lourde d'angoisse.

— Oh ! Mon Dieu !

— Fais voir.

— Non, Al. (Elle serra le journal contre sa poitrine.) Ça va te faire un coup...

Je lui pris le journal.

Un gros titre : *Barry Kevin s'est tué*. La page bordée de noir. Une photographie de Kevin, vieille de quinze ans, à l'apogée de sa splendeur.

En sous-titre : *Deuxième vedette victime du virage de la mort, dans les montagnes*.

Une photo de Claire illustrait la « tourne ».

Je repliai le journal et bus mon café, un peu ahuri. Fay emporta les deux assiettes intactes et passa dans la pièce voisine. Je lui en fus

reconnaissant. Je repris le journal.

Morts tous deux de la même manière. Le journal commentait la chose abondamment. Tous deux avaient pris le même virage, plongé dans le même précipice, presque au même endroit, pour mourir dans les flammes.

Une photo de Karen Kevin, entourée de reporters devant la porte de la maison. Des photos de Kevin, dans divers rôles. « Ainsi un de nos plus grands acteurs dramatiques fait sa dernière sortie, ne nous laissant que le précieux souvenir... »

D'autres articles sur d'autres étoiles éclatantes, dramatiquement disparues. Dorothy Dell, Lupe Velez, Carole Lan-dis, Robert Walker, James Dean, le plus grand de tous. Et la courageuse et adorable Claire Dufferin. Un article spécial consacré à Claire Dufferin. Les journalistes n'avaient pu résister à la tentation.

C'était un quotidien de Hollywood. Jamais il n'y était fait mention du déclin de Barry Kevin ni de celui du cinéma. Kevin avait été aimé par tous les spectateurs des salles obscures, dans le monde entier. Les messages d'admirateurs affluaient de toutes parts. Ses anciennes épouses avaient tenté d'exprimer leur inexprimable chagrin. La veuve actuelle cachait ses larmes dans la grande et belle maison qui avait été son foyer.

L'enquête était prévue pour l'après-midi. Qu'il repose en paix... Mais, moi, je ne trouvais là aucun renseignement nouveau.

Je passai dans le hall et formai un numéro sur le cadran du téléphone.

— M^{me} Kevin, s'il vous plaît.

La voix qui me répondit était lugubre, tragique, celle d'une mauvaise comédienne :

— Je regrette, mais vous comprendrez qu'elle ne veut parler à personne. Je peux prendre un message ?

— Dites-lui qu'Alan Dufferin a téléphoné.

— Alan ! (La voix changea.) Quelle affreuse histoire ! Ma pauvre sœur !... Pourquoi ne venez-vous pas ?

— Peut-être plus tard, dis-je. Au revoir.

Je raccrochai.

Derrière moi, Fay me demanda :

— Un autre café ?

— Non, merci.

— Al, t'as l'air décomposé.

— Je te crois volontiers, dis-je.

Je pris ma voiture pour aller en ville. De temps en temps, je levais les yeux vers les montagnes. Le jour s'était assombri. Les rues étaient encombrées, pleines de fumées, de vapeurs d'essence, d'autobus touristiques faisant la tournée des studios de télévision. J'attendis le signal vert au coin de Vine, montai vers Western et tournai à gauche. Je m'arrêtai au-delà d'un poteau d'interdiction de stationner et pénétrai dans l'immeuble. La cabine de l'ascenseur était en bas. Je demandai :

— Miss Tweedy est là ? Troisième étage ?

Le liftier noir hocha la tête :

— Elle ne vient jamais le mercredi, monsieur. Le bureau est fermé toute la journée.

— Merci. (Je m'attardai.) Excusez-moi, mais pourriez-vous me dire si elle habite encore Wallace Street ?

— Non, monsieur. Elle a déménagé depuis plus d'un an, monsieur. (Il prit un petit carnet à couverture rouge dans la poche intérieure de son uniforme et en feuilleta les pages.) Elle habite maintenant à la résidence Penon, monsieur, dans Mortimer Street. L'appartement-terrasse.

— Merci. (Je lui offris un dollar.)

— Mais non, monsieur. C'est mon travail de renseigner les visiteurs. Je ne vous ai pas donné l'information dans l'espoir de gagner quelque chose. Je n'y ai pas droit. Mais je vous remercie quand même.

— C'est moi qui vous remercie.

Je retournai à ma voiture. Mortimer Street desservait un groupe d'immeubles de construction récente au-delà d'Edgewood, une longue

suite de maisons de quinze étages, séparées du trottoir par des pelouses d'un vert émeraude, tondues si ras qu'elles évoquaient des tables de billard. Les immeubles avaient été construits à l'intention des stars de la télévision qui se déplaçaient sans cesse et avaient besoin d'un pied-à-terre. Il y avait des garages souterrains à rampes inclinées, des façades ornées de grandes baies vitrées. Apparence luxueuse et prix à l'avenant.

Je franchis des portes vitrées et dorées, surveillées par un amiral arménien, traversai un hall de vrai marbre et montai dans un ascenseur dont je pressai un des boutons. Un petit homme en jaquette sortit d'on ne sait où et agita les mains à mon adresse à travers la vitre. Mais la cabine montait et il disparut de ma vue. L'ascenseur ne faisait pas plus de bruit qu'un chat qui ronronne.

J'en sortis. Les murs du couloir privé étaient tendus de cuir dessinant des triangles rouges et noirs, ce qui me rappela les capitonnages de l'hôpital de Bellevue. J'appuyai sur la sonnette. Au fond de l'appartement, un carillon joua les premières mesures de *Clochettes d'Ecosse*. Puis j'entendis la sonnerie du téléphone. Je fis jouer l'air une fois, deux fois, trois fois. Le téléphone sonnait toujours. Mais, soudain, la porte s'ouvrit.

Sous la tignasse bleuâtre et ébouriffée, les yeux de Bertha me considéraient, grands comme des œufs sur le plat.

Vêtue d'une robe d'intérieur, pieds nus.

— Qu'est-ce que vous voulez ? (Puis, avec une grimace, elle s'exclama :) « Oh ma tête ! » et rentra dans la pièce.

Le téléphone était sur une petite table. Elle le décrocha brutalement et fit :

— Oh ! C'est vous, monsieur Tribblestitch. (Du moins, cela ressemblait à Tribblestitch.) Non, non, c'est un ami, il ne me fera pas de mal. Oui, eh bien, renvoyez le portier ! Et ne laissez plus monter les gens sans les annoncer, sinon je déménage.

Elle reposa le récepteur d'un geste violent et se tourna vers moi :

— Je comptais vous appeler, de toute façon, mais vous m'avez devancée, dit-elle. Attendez que je me chausse.

Elle monta le petit escalier desservant une galerie, sur laquelle ouvraient deux portes une chambre et une salle de bains, sans doute.

Elle poussa l'une des portes et la referma sur elle.

J'examinai les lieux.

C'était une vaste pièce, dont une moitié était surélevée : tout au fond, sous la galerie, la porte donnant sur la cuisine, et une grande baie vitrée avec vue panoramique sur les montagnes. Une partie de la pièce était recouverte d'une moquette gris fumée, avec des filets rouges, et l'autre d'un tapis noir. Les chaises compensées, aux minces pieds métalliques, étaient recouvertes de fourrure blanc et noir. On eût dit que personne ne s'y était jamais assis. Sur les murs, il y avait un Braque, un Rouault et un Dufy.

Je pris la liste de distribution dans ma poche intérieure, la regardai, la remis en place. Puis je m'assis dans l'un des fauteuils et eus l'impression de tomber dans la cuvette des cabinets. Sur la table au-dessus noir, il y avait des cercles poisseux, deux verres sales et un cendrier rempli de mégots, les uns tachés de rouge à lèvres, les autres aux bouts brunis par la salive. J'étais en train d'allumer une de mes propres cigarettes, quand Bertha sortit de la chambre et referma la porte.

Malgré le coup de peigne et les pantoufles qu'elle avait aux pieds, elle gardait un petit côté débraillé. Tout en descendant l'escalier, elle buvait un bromo-seltzer, ce qui me permit de conclure qu'il y avait une porte de communication entre la chambre et la salle de bains.

— Ça va mieux, dit-elle en claquant des lèvres. J'en avais besoin. Alors, c'est la panique ? Me tirer du lit à une heure pareille ! Comment avez-vous su mon adresse ? Je ne suis pas dans l'annuaire.

— C'est le garçon d'ascenseur, au bureau, dis-je.

— William ? Il a eu tort. Je parie que vous avez été extrêmement poli. On le possède toujours avec la politesse.

— Il m'a fait l'effet d'un brave garçon.

— Il est très bien. (Elle posa son verre et se transforma soudain. Son regard se fit dur et brillant. Les vapeurs de l'alcool s'étaient dissipées.) Alors, Barry Kevin ? Qu'est-ce que ça donne ? Vous vous êtes entendus ?

— Il m'a demandé une adaptation de la vie de Cellini.

— Peu importe ce qu'il vous a demandé. Qu'est-ce qu'il vous a offert ?

— De l'argent.

— De l'argent ? Ce qui s'appelle de l'argent ? (Elle rayonnait.) Bon... C'est nous qui allons le voir ou c'est lui qui vient au bureau ?

— Ni l'un ni l'autre, dis-je. Il s'est tué la nuit dernière.

— Quoi ?

Elle me regardait, incrédule.

— C'est en première page. Accident de voiture. L'enquête aura lieu à trois heures, cet après-midi.

Elle s'humecta les lèvres, pressa son doigt recourbé contre l'arête de son nez, baissa la tête.

— Pauvre gars ! Pauvre ex-jeune premier ! dit-elle à voix basse. Il y a des jours où je déteste ce misérable métier.

Elle se redressa :

— Une enquête ? Ils vont peut-être vous convoquer comme témoin. Vous êtes l'un des derniers à l'avoir vu vivant, vous avez pu remarquer dans quel état d'esprit il se trouvait et tout ce qui s'ensuit... Ça ne vous ennuie pas ?

— Si.

— Vous avez sans doute raison, étant donné l'opinion des flics en ce qui vous concerne.

— Et celle du public, dis-je.

— Oui. Vous avez bien fait de venir me voir. Ecoutez... J'ai un bungalow sur la plage de La Playa, isolé de tout. Planquez-vous là-bas et faites comme si vous ignoriez sa mort. Vous êtes soi-disant parti travailler sur le scénario, tout de suite après votre conversation avec Kevin. Une fois l'enquête terminée, vous ne risquez plus rien.

— Merci, dis-je, mais je reste à Hollywood. Je vais circuler toute la journée pour qu'on ne puisse me mettre la main dessus.

Elle me lança un coup d'œil aigu.

— Il y a quelque chose d'autre qui vous tracasse ?

— Oui.

J'hésitai. Je regardai le Braque, le Dufy et la galerie au-dessus. J'examinai de nouveau les mégots dans le cendrier débordant. Là-haut, quelqu'un avait entrouvert la porte de la salle de bains de quelques centimètres.

Je dis à voix basse :

— Vous êtes seule, Bertha ?

Elle continua à me regarder. Son visage s'empourpra lentement. Le rouge de son front jurait avec ses cheveux mauves.

— Nous sommes amis, Al, mais n'abusez pas.

Je me levai.

— Je suis navré de vous avoir dérangée. Je me sauve.

— J'aime mieux ça.

Elle m'accompagna à la porte. Elle m'ouvrit même celle de l'ascenseur. J'y entrai et restai immobile un instant, hésitant à la quitter sans lui poser la question.

— Bertha, avez-vous entendu parler de Claire ces temps derniers ?

— Comment ça ?

— J'ai vu son écriture hier.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je n'en sais trop rien.

— Eh bien, si c'est important, revenez plus tard dans la journée, quand je serai seule, dit-elle.

Elle rentra chez elle et ferma la porte.

Je restai un moment indécis, puis appuyai sur le bouton pour descendre.

M. Tribblestitch attendait dans le hall, les mains sous la queue de sa redingote, un petit sourire sur son visage rose.

— Bonjour, monsieur. Je vous prie de me pardonner le coup de téléphone au sujet de votre visite, mais vous comprenez, bien sûr, qu'avec des...

— Bien sûr, dis-je. Miss Tweedy vous demande de lui monter les journaux du matin.

— Certainement, dit-il. Bonjour, monsieur.

Je m'assis dans la voiture pour réfléchir à Bertha. Barry Kevin l'avait qualifiée de vieille nymphomane, elle avait cette réputation, et cela pouvait expliquer qu'elle eût engagé un gars comme Hymie qui, de toute évidence, ne lui servait à rien à l'agence. Tout cela d'ailleurs ne me regardait pas. Je partis pour les collines.

Je ne suis pas très fort pour estimer l'importance d'une foule, mais il y avait là des milliers de personnes. Ils étaient tous venus en voiture et le convoi s'étirait sur deux bons kilomètres. Je ne pus approcher du lieu de l'accident. Les gens se poussaient, se bouscullaient, des'enfants à demi écrasés hurlaient. Les dames toutes de noir vêtues avaient fait une sortie en force. L'une d'elles, gagnant de vitesse sur ses rivales, s'était hissée sur un monticule, d'où ses sanglots et ses lamentations pouvaient être perçus par le public. Le vendeur de cartes postales représentant Barry Kevin prétendait que c'était sa veuve. Je partis.

Passé les limites de la ville, je m'arrêtai à une cabine téléphonique et réussis à joindre la *Gazette*. Une voix me répondit que Ted Wilson n'était pas venu de toute la matinée, qu'il était d'ailleurs inutile qu'il revienne, qu'il était licencié. Quand je remontai en voiture, j'aperçus une fille qui ressemblait vaguement à Claire. Ce n'était pas Claire et je le sus immédiatement, mais mon cœur avait fait un bond.

Je partis à la recherche de Ted Wilson. Cela me prit des heures.

CHAPITRE IX

Je le trouvai finalement dans l'une des larges rues secondaires, derrière Sycomore Street, affalé sur une table, dans un petit bistrot sordide appelé *Chez Paco*. Il était le seul client. Dans ce bar, à cette heure-là, la chose n'avait rien de surprenant. Le barman mexicain, qui était peut-être Paco lui-même, me déclara que Ted était dans le cirage depuis cinq bonnes heures.

Je soulevai sa figure, hérissée de poils grisâtres, de la table poisseuse et appelai : « Ted ! » Pas de réponse. Je le saisis sous ses aisselles moites et le secouai jusqu'à ce que sa mâchoire molle se mette à claquer. Il poussa un grognement, ouvrit brièvement des yeux injectés de sang et les referma :

— Va-t'en, gémit-il, puis il se mit à ronfler.

Je le pris solidement par les épaules et le traînai tant bien que mal dans des toilettes douteuses, au fond de la salle. Les deux robinets étaient détraqués et l'eau s'écoulait de partout, sauf dans les cabinets qui étaient bouchés. J'appuyai Ted contre le mur, ouvris en grand les robinets, emplis d'eau mes deux mains et lui aspergeai la figure.

— Ted ! Criai-je, réveille-toi ! Je t'offre un verre !

Ses yeux vagues et roses s'ouvrirent. Il se redressa. Il se passa la main dans les cheveux et me dit d'un ton de reproche :

— Mince, t'es resté parti un bon moment. (Puis il jeta un coup d'œil circulaire.) Ça fait longtemps qu'on est dans ces chiottes ? C'est quoi, ici ?

— Un bar nommé *Chez Paco*. Comment tu te sens ?

— Atrocement mal. Tu t'en doutes un peu...

La porte s'ouvrit brusquement.

— Ça va, monsieur Wilson ? demanda le barman.

— Il n'est pas en train de barboter mon flouze, si c'est ça qui te turlupine. D'abord, je n'en ai pas. Deux whiskys, *amigo*. Des grands.

Viens, Al, on va fêter ça.

Il retourna dans le bar, vit la lumière du jour :

— Seigneur ! Quelle heure est-il donc ? Il faut que je passe un coup de fil.

— C'est déjà fait. T'es licencié, dis-je.

Malgré l'odeur des toilettes, il s'assit à une table proche.

— Ça fait deux fois, ce mois-ci, fit-il. Autrement dit, je peux disposer de ma journée. Demain, ils me rembaucheront. Il n'y a personne, au canard, qui connaisse Hollywood comme moi. *Amigo*, mon whisky !

— Vous avez bu du vin, tout à l'heure, dit le barman.

— C'était ma tisane du soir. Maintenant, le jour s'est levé. Il me faut du whisky, comme à d'autres des pilules pour le foie. Une drôle de nuit qu'on a eue, Al.

— Toi, oui. Moi, je viens de te retrouver. (Je reniflai le whisky et fut pris de frissons.) S'ils sont furieux contre toi, au canard, c'est qu'il y a eu un coup fumant. Barxy Kevin est mort la nuit dernière.

— *Amigo !* Un autre ! Plus grand ! (Ted avait avalé son premier verre. Ses yeux roulaient comme des boules de loto.) Barry Kevin ? Jamais je n'aurais cru que ce mecqueton aurait le cran de se supprimer. La plupart des vieilles vedettes qui ne sont pas arrivées à se faire embaucher à la télé sombrent dans l'alcool. Si ça se trouve, il n'avait pas assez de fric. Voilà cinq ans qu'il est à la côte.

— Non, dis-je. Il avait du répondant. Il était copain avec Léo Holst.

— Où tu vas chercher ça ? (Il vida son second verre d'un trait et fit signe qu'on lui en serve un troisième.) Copain, mon œil ! Ils n'ont jamais travaillé ensemble et ils ne dépendaient pas du même studio. De plus, Léo Holst est trop haut placé pour subir des influences et il n'a jamais eu de copains. Viens, on va se mettre au bar, Al, on attend trop longtemps les consommations, ici.

— Mais c'est plus intime.

Je criai au barman de nous apporter la bouteille et repris, quand il eut regagné son comptoir :

— Tu connais bien Kevin, Ted ?

— Je connais bien tout le monde. C'est pour ça que le journal me rembauchera. (Il avala une rasade qui me fit chavirer l'estomac par sympathie.) Je vois ça comme si j'y étais, poursuivit-il avec une jovialité croissante. Ce qu'ils veulent, c'est une série de papiers sur Kevin, de petits détails bien personnels que je suis seul à pouvoir leur fournir, grâce à mes vastes connaissances et à ma plume ailée. Naturellement, on passera sous silence les voyages qu'il faisait d'un bout à l'autre du pays à la recherche d'un pigeon qui financerait pour lui une nouvelle production. Une telle information ferait tort à l'industrie cinématographique. Les firmes qui font de la publicité dans le canard protesteraient. Mais je vais actualiser l'affaire, moi – je vais persuader une de ses anciennes femmes de se jeter dans un lac. Et je ferai des comptes rendus bouleversants de l'enquête.

_Ça m'étonnerait, dis-je. L'enquête est en cours, à l'heure qu'il est.

— Tu m'en diras tant !

Ted éclata soudain de rire. Sa voix s'épaississait rapidement et ses yeux devenaient fixes et opaques comme du tapioca bouilli.

— Eh bien, si tu veux savoir, dit-il, je flaire du louche-Il y a bien l'odeur des toilettes, à côté, mais ça ne m'empêche pas de flairer du louche. Y a quelqu'un, dans l'affaire, qui voudrait la faire classer au plus vite.

— Voilà peut-être un thème à exploiter !

— Allons, allons, fit-il. Tu respirez l'innocence, mais encore !... Si le bougre a tant de poids, ça ne peut être qu'une huile. Et je parie que l'affaire'est déjà réglée de A jusqu'à Z. Je pourrai rien en tirer, pas plus que toi, pas plus que le président des Etats-Unis.

— Ce qui voudrait dire que le gros bonnet en question aurait soudoyé toute la police... Tu vas fort !

— T'es pourtant pas tombé de la dernière pluie ! s'indigna Ted. Il n'a soudoyé personne. Il s'est contenté de téléphoner à un autre gros bonnet : « Alors, mon vieux » Sam, comment va ta femme ? Et toi, qu'est-ce que tu » deviens ? Que penses-tu de l'affaire Kevin ? C'est embêtant, cette histoire-là... Si le gros public était mis au » courant, toute l'industrie du cinéma s'en ressentirait... » Maintenant, pour le golf... tu viens cette semaine, Sam ? » Et ensuite, on donne une petite fête pour le petit, qui a » été opéré des végétations... Il serait fou furieux, Sammy, » si tu ne venais pas !... »

Le visage de Ted se transforma. Il prit tout à coup l'apparence d'un pochard amer et méchant.

— J'ai été à la tête du service des Relations publiques, dit-il, je connais Hollywood. La ville du grand silence. Un jour, j'écirai un bouquin sur les effets de cette peur du scandale, sur ce qui se passe sous la croûte dorée du pâté. Des comédiennes qui fricotent avec les gangsters, qui se saoulent, qui se droguent, qui se font avorter tous les deux ans. Des acteurs qui en font autant, sauf pour ce qui est de l'avortement, qui se compromettent dans le trafic des femmes, qui importent des mineures à leur usage personnel et font des partouzes avec des copains. " Je sais bien que le journal de Mary Astor a été publié dans les journaux et aussi celui du petit ami de Lana Turner, mais c'était par erreur. Le reste a été étouffé. Le couvercle est bien fermé et il y a des gens qui disparaissent, qui se font dérouiller et assassiner dans le seul but de le tenir fermé. Il est soudé plus hermétiquement encore, de nos jours, parce que l'industrie bat de l'aile. Ils redoutent tous le coup de grâce.

Il se tut pour remplir son verre.

— Tu ne bois pas, me reprocha-t-il.

— Tu bois pour deux.

— C'est parce que tu me déprimes. On pourrait assassiner ma pauvre vieille mère, dans ce patelin, que je serais incapable de bouger le petit doigt, si cela devait nuire au bizness. Je me suis vendu, Al, comme tout le monde ici. Je suis une putain. (Il s'interrompt.) Une putain. Merde ! Et je parle en plus comme un âne bâté.

Il appuya la tête contre la boiserie, gelé en quelques secondes, comme il arrive aux alcooliques invétérés. Je ne tentai pas de le persuader de lâcher la boisson. J'avais été un ivrogne, moi-même, et la persuasion est inutile.

— Qu'est-ce que tu as à perdre, Ted ? Lui demandai-je. Commence par Barry Kevin. Ecris ton papier.

— Pour perdre ma place et me faire dérouiller comme tant d'autres ? Il existe une longue liste qui circule, mon pote, avec les adresses des hommes de main qui font le boulot à la demande. Ils ne figurent pas officiellement sur la liste du personnel des studios, mais ils sont toujours disponibles. Alors, pourquoi m'exposerais-je ? Pour le bien public ? Le public veut garder l'image d'un Barry Kevin glorieux, tel que le présenteront les journaux. Il aura un bel enterrement, encore

plus beau que celui de Claire.

Il baissa la tête. Son regard s'était perdu et un filet de salive lui coulait au coin de la lèvre.

— Excuse-moi.

— N'en parlons plus. (Je soulevai mon verre, puis le reposai sans boire.) Quelqu'un me disait l'autre jour avoir rencontré dans la ville une fille qui ressemblait à Claire.

_Ouais ? Faut dire qu'elle était assez quelconque. Jolie, mignonne, mais quelconque. Je suis heureux que t'aies surmonté ça, mon pote. Moi aussi, j'ai passé un mauvais moment, à la mort de ma femme. Mais, au moins, toi, tu as le gosse. Moi, je n'ai que la bouteille.

Il la prit.

— Qu'est-ce qui te fait croire que Kevin s'est suicidé ? Demandai-je.

— Quoi ?

Il se pencha pour m'examiner intensément. Puis ses yeux roulèrent dans les orbites. La bouteille lui glissa des doigts, gargouilla un instant sur ses genoux, tomba avec un bruit sourd sur le plancher et roula sous le bar. Il posa la tête sur la table. Blindé.

Je le secouai. Sans succès. Je me levai. Le barman quitta le comptoir avec un air excédé.

— Vous partez, monsieur ? Vous ne voulez pas emmener M. Wilson ?

— Je ne sais pas où il habite.

— On pourrait presque dire qu'il vit ici.

Je payai et sortis.

Dehors, je tentai de téléphoner à Léo Holst. Son numéro privé n'était pas dans l'annuaire, aussi appelai-je successivement la Super et la Splendid. On me dit aux deux endroits qu'il était occupé. L'une des secrétaires sembla choquée que je pusse rêver de joindre par téléphone un homme si important, l'autre simplement amusée.

Je roulai jusqu'aux Penon Apartments, où habitait Bertha, mais changeai d'avis. Je poursuivis mon chemin, achetai de l'essence, tournai en rond pendant une heure, sans m'approcher des lieux où

s'était ouverte l'enquête, puis je rentrai à Los Olmos.

Ni la police ni les reporters n'avaient tenté de me joindre et il n'y avait eu aucun appel téléphonique.

CHAPITRE X

Chester n'était pas rentré pour le dîner. Le mercredi soir, il restait tard au bureau. Quand il arrivait, il faisait toujours la même plaisanterie, prétendant qu'il falsifiait les livres de comptes, et Fay riait régulièrement, en lui demandant s'il ne pouvait pas les falsifier suffisamment pour lui offrir un vison. Elle n'avait pas vraiment envie d'un vison. C'était d'un bébé qu'elle avait envie.

La nuit était tombée. L'air était calme, les étoiles brillaient et, par la fenêtre ouverte, un faible parfum parvenait du bosquet qui bordait la route, en face. Fay tenait l'enfant sur ses genoux et lui jouait le *Concerto brandebourgeois n° 3* sur le tourne-disque. Moi, je relisais les éditions spéciales.

L'atmosphère de l'enquête. Un public nombreux. Des rapports médicaux, selon lesquels Barry Kevin souffrait d'insomnie et prenait des somnifères. Peut-être cela avait-il ralenti ses réflexes au volant, surtout s'il avait bu. Il fallait mettre le public en garde... Tout cela me parut tellement cynique que c'en était presque drôle.

Mort accidentelle.

A la colonne suivante, les félicitations à de nombreux acteurs et actrices, amis du défunt, qui étaient venus assister à l'enquête dans un sentiment de devoir respectueux. De la sympathie pour la jolie belle-sœur, encore presque une enfant, qui ne cessait de pleurer. Sympathie plus chaleureuse encore pour l'épouse, également belle et qui, par un effort de volonté, n'avait pas pleuré. Un murmure attendri montant de la foule, lorsque les deux sœurs quittèrent la salle, côte à côte. Des bons sentiments à la pelle !

Un article spécialement destiné aux femmes : que porter en cas de deuil ? La jeune belle-sœur avait choisi une robe d'un noir profond, bouleversante dans sa simplicité, avec, pour seul ornement, un clip d'argent sur le sein gauche, représentant un ange. L'épouse inconsolable était vêtue de bleu très foncé – couleur non seulement admise, mais qui, par sa discrétion même, témoignait d'un goût parfait. Il était peu probable que les deux jeunes femmes portent des voiles de deuil pour l'enterrement. Les voiles avaient connu récemment une vogue éphémère, mais on n'en voyait plus guère.

L'enterrement, fixé pour le surlendemain, allait avoir lieu à la Chapelle du Repos de l'Heureux Voyageur, de l'entreprise Tranquil Leas.

— Ce n'est pas une guitare, chéri, disait Fay, mais un clavecin... Un instrument qui ressemble un peu à un piano. M. Bach a écrit cette musique rien que pour des cordes. Les cordes, ce sont des instruments comme les violons, les violoncelles et les contrebasses.

— Est-ce qu'il ne devrait pas être au lit ? Demandai-je.

— Mais si ! (Elle posa vivement l'enfant sur le plancher.) Monte vite, Johnny, et n'oublie pas de te laver les dents. Et tu montes tout droit, Johnny, sans faire de détour par la boîte à biscuits de la cuisine.

Johnny lui sourit, puis il sortit de la pièce en courant, sans un regard pour moi. Fay poussa le bouton d'arrêt du tourne-disque ; la machine eut un hoquet, un cliquetis et s'arrêta. Fay me regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Demandai-je.

— Tu es un drôle de père. Tu ne lui as pas dit un mot de toute la soirée. Il a six ans. Si tu ne gagnes pas son affection cette année-ci, après il sera trop tard.

— Qu'est-ce que tu veux ? Que je l'étouffé de baisers ?

— Oui, pourquoi pas ? Je croyais que tu étais venu de New York pour le voir.

— C'est exact. Mais les choses ont tourné autrement que je ne l'imaginais. Je croyais pouvoir reprendre une vie normale, une fois que j'aurais cessé de boire. Mais j'ai l'impression que ce n'est pas possible... Parlons d'autre chose...

— Non. Tu te fais du mauvais sang au sujet de cette histoire Barry Kevin. C'est désolant, mais pas tragique, du moins pour toi. Tu as assez d'argent pour durer plusieurs années, si tu fais attention. Alors, pourquoi n'emmènes-tu pas Johnny quelque part en vacances ? Rien que vous deux ?

— Une tentative de rapprochement ? Ça, c'est nouveau !. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'idée ?

— J'ai réfléchi, aujourd'hui. Tu n'as que Johnny au monde, alors on n'a pas le droit de te l'enlever. Au moins, Chester et moi, nous sommes

deux. Mais ne va pas t'imaginer des choses... Je ne veux pas que tu l'emmènes sans avoir pris les dispositions nécessaires, il n'est pas question qu'il vive dans un appartement de célibataire, avec une bonne à tout faire acariâtre. Tu n'as jamais songé à te remarier ?

— Non, mais j'y songerai. Que dira Chester en découvrant que tu es passée à l'ennemi ?

— Ne le cherche pas ! (Elle leva la tête en entendant une voiture qui s'approchait. Elle ne s'en rendit pas compte, mais son visage s'illumina.) Le voilà ! On va changer de sujet... Inutile de lui annoncer la nouvelle trop brusquement.

La voiture ralentit, s'arrêta, mais ne pénétra pas dans le garage. Des portières claquèrent bruyamment dans la nuit tranquille, des pas foulèrent l'allée au jardin, la sonnette retentir.

— Ce n'est pas lui, dit Fay. Va voir, tu veux ? Et ne te laisse pas coller une encyclopédie ! Il faut que je m'occupe de ton gosse.

Je sortis dans le couloir où je fis de la lumière. Un remue-ménage, à l'autre bout de la salle à manger, m'indiqua que Johnny était passé par la cuisine, en dépit des instructions reçues. J'ouvris la porte.

Le plus petit des deux hommes était devant. La lumière lui tombait sur le visage. Il était jeune, il avait les yeux sombres, portait des vêtements sombres et ne semblait petit que par comparaison avec son compagnon. Dans l'ombre, l'autre ressemblait à une porte cochère.

_ M. Alan Dufferin, c'est bien ici ?

C'était une voix douce, assurée, irlandaise.

— C'est moi, dis-je.

_ Pourrions-nous avoir un petit entretien avec vous ?

— A quel sujet ?

Il fouilla dans sa poche et me montra un écusson de police. Je m'y attendais.

— Au sujet de Barry Kevin, dit-il. Au sujet d'un document qu'il vous a confié. Vous l'avez toujours ?

— Dans ma poche.

Il fit un signe de tête, recula de deux pas et commença à se retourner. Il jeta par-dessus son épaule :

— Maintenant, si vous voulez, on peut causer à l'intérieur...

— Non. (Je les suivis dans le jardin, presque soulagé.) Vous êtes de la police de Los Olmos ?

— Non, de Hollywood. On va passer au commissariat pour recueillir votre déclaration.

— Je vous suis dans ma voiture.

Nous étions au milieu du jardin ; une main puissante m'empoigna par le bras. Le plus grand des deux hommes se dressa près de moi comme une pyramide. Il avait la tête trop petite, disproportionnée, et ressemblait à un bonhomme de neige mal façonné. Et puis, ce type se parfumait. L'Irlandais dit :

— Non. Vous pourriez vous sauver, petit gars, et nous, on ne veut pas de ça. Et le trajet n'est pas long, au cas où on ne pourrait pas vous ramener.

— Je vais prévenir à la maison et leur dire où je vais, proposai-je.

La main massive me poussait vers la rue.

— Inutile, ce ne sera pas long, dit-il en me prenant l'autre bras.

Il y avait une grande Buick noire parquée sous les arbres, de l'autre côté de la route. Nous nous arrê tâmes devant. Personne n'ouvrit la portière. La rue était silencieuse. Le plus petit me dit :

— Parlons peu, mais parlons bien, petit gars. On vous propose une affaire. Vous nous donnez le papier, vous nous dites ce que vous avez à dire et, si ça se trouve, on n'aura pas besoin d'aller au commissariat.

Le parfum du mastodonte dominait l'odeur des arbres. Je regardai les lumières, de l'autre côté de la chaussée.

— Je veux faire une déclaration officielle, dis-je.

— Demain. On sait ce que vous avez l'intention de dire. Que vous avez vu hier Barry Kevin, que vous avez conclu un accord pas très réglo et qu'il vous a confié un document.

Je ne répondis pas.

— Et maintenant, faut nous le donner, ce document.

— Il est déposé dans une banque.

— Vilain menteur ! (Il sourit, fit un geste et un pistolet se colla contre mes côtes.) Le document, gars ! Et plus vite que ça !

— Il est à la maison, dis-je. Je vais le chercher.

— On veut jouer au petit malin ? On cherche à monter le job à de braves gens ?

Il fit un signe de tête au géant et mon bras fut remonté dans mon dos. Je voulus me débattre et faillis m'arracher le bras. Je me pliai en deux. Aussitôt, je fus propulsé à travers le trottoir, vers les arbres.

L'autre main de gorille me prit à la gorge. Je me dressai sur la pointe des pieds et donnai un coup de pied en arrière. Des brindilles s'accrochaient à moi. J'étais entraîné plus loin, dans les ténèbres. Mon bras fut libéré, mon cou aussi et je fus plaqué contre un arbre. Le visage minuscule, et qui n'exprimait rien, se pencha sur moi. Le plus petit des deux hommes, qui se tenait à quelque distance, dit :

— Fais-lui entendre raison.

Un poing s'enfonça dans mon estomac. Je cessai de respirer. Le grand changea de position, fit remonter sa main de la gorge à mon menton, le serra un instant entre ses doigts, presque délicatement, puis me frappa violemment au cou de son autre main ouverte. C'était une technique très aboutie. Je tombai sur le sol comme une masse de plomb.

L'Irlandais se pencha sur moi :

_ Dufferin, mon gars, où il est, ce document joli ?

murmura-t-il. Allons, vous n'êtes pas tellement sonné. Mon pote, il n'a fait que s'amuser un peu.

Et moi, je mourais tout doucement. Je m'efforçai de mettre la main à ma poche, mais le géant se laissa tomber sur moi de tout son énorme poids et s'agenouilla sur mon bras.

— Oh ! Le petit méchant, dit l'Irlandais. Il a cru que vous cherchiez un pistolet ! (Il fouilla ma poche et trouva la liste de distribution.) C'est cela ?

Je poussai un grognement.

— Parce que, si c'est pas le bon, on reviendra vous voir. Et, entre-temps, vous allez la boucler, parce que, voyez-vous, on est de la police *secrète*. (Il rit de sa plaisanterie.) Vous savez ce qui vous arrivera, si vous parlez ? On va vous montrer.

Il fit un signe de tête. Le géant s'avança de nouveau et m'appuya le genou sur la poitrine. J'avais l'impression d'être écrasé par un tank. L'autre s'étira nonchalamment, puis me ferma la bouche du plat de la main. Le grand avait tiré un casse-tête de sa poche. Il cracha dessus, puis, avec une précision de machine, il se mit à me frapper sur les cuisses.

— Vous vous rendez compte, si c'était votre figure ? murmura l'Irlandais.

Je perdais rapidement connaissance. Dans le jardin, de l'autre côté de la route, Fay appelait :

— Johnny, où es-tu ? Johnny ! Es-tu sorti ?

Le casse-tête s'immobilisa.

Le plus petit des deux terreurs se redressa à moitié, le pistolet déjà au poing. Il dit à voix basse :

— Bougez pas !

Il se déplaçait comme un chat. Puis je l'entendis dire :

— Tiens, bonsoir, mon petit garçon. Qu'est-ce que tu fabriques dehors à une heure pareille, alors que ta maman t'appelle ? Allez, file maintenant. Sauve-toi ! (Il jeta un coup d'œil en arrière, puis souffla :) On se tire.

Ma poitrine fut soudain libérée du poids qui l'oppressait. Je tentai de retrouver mon souffle. Une voiture démarra sur la route. Je rassemblai toutes mes forces, soulevai ma tête et vis mon fils à quelques pas de moi, qui me regardait, les yeux brillants dans la pénombre.

L'instant d'après, il disparut.

La voix de Fay s'éleva :

— Te voilà, petit bandit ! Qu'est-ce que c'est que ce nouveau genre ? Allez, rentre !

Ses pas s'éloignèrent. Le silence retomba.

Il y eut, de nouveau, le bruit d'une voiture sur la route.

Elle entra dans le garage. Chester cria : « Me voilà, Fay ! » En m'agrippant à un tronc d'arbre, je parvins à me lever. Je souffrais comme un damné. Je respirai l'odeur des feuilles et le parfum bon marché qui traînait encore, tout en attendant que la nuit cessât de tourner autour de moi. Enfin, en chancelant, je repris le chemin de la maison.

Ils étaient dans la cuisine. Fay retirait de la cuisinière le dîner réchauffé, et Chester s'amusait à lancer l'enfant vers le plafond et à le rattraper. Ils riaient tous les trois. Fay posa l'assiette sur la table, leva les yeux et pâlit. Chester reposa Johnny sur le sol. Fay s'écria :

— Nom d'une pipe, Al, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Johnny, dis-je, Johnny, pourquoi tu ne leur as pas dit où j'étais ?

Il regarda Fay, puis Chester, puis le sol. Il se passa la langue sur la lèvre, leva la tête, jeta un coup d'œil circulaire, espérant un mot d'encouragement, puis bredouilla :

— Oncle Chet, y a des hommes qui le tapaient.

— Ils tapaient qui, fiston ?

— Lui.

— Qui ?

— Lui.

Sa lèvre frémit et il fondit en larmes.

— Fay, emmène-le, dis-je.

— Oui.

Elle entraîna Johnny hors de la pièce. Leurs pas résonnèrent bientôt au-dessus de nos têtes. Chester me regardait fixement.

_Qu'est-ce qui se passe, Al ? demanda-t-il. (Il semblait effrayé.) C'est vrai qu'on vous a frappé ?

_ Vous avez entendu ce qu'a dit le petit. Où allez-vous ?

— Téléphoner à la police.

— Restez où vous êtes. |

— Al, il le faut. Tout se passera très bien... J'y ai un tas d'amis, là-bas.

— Ça ne m'étonne pas, dis-je, en contemplant la nuit. Vous avez un pistolet ?

— Oui. Je fais partie de...

— Donnez-le-moi.

— Al, je ne peux pas faire cela. Il est enregistré à mon nom.

— Prêtez-le-moi.

— Al, je regrette, mais...

Je quittai la pièce.

Dans ma chambre, je jetai des affaires dans une petite valise, puis me rendis à la salle de bains. Fay était en train de savonner le dos du gosse.

— Fay, mon petit, je m'en vais, dis-je.

— Où cela ?

— Je te le ferai savoir.

— Attends ! (Elle se leva pour me suivie.) Il vient de me raconter. Mais tu dois comprendre qu'il ne peut pas avoir un comportement d'adulte. Il a tout juste six ans.

— Va le retrouver avant qu'il ne se noie, dis-je, et arrange-toi pour que ton mari tienne sa langue.

Là-dessus, je la quittai.

CHAPITRE XI

Je ne m'inscrivis pas dans un hôtel. On m'aurait trop facilement retrouvé. Dans une rue secondaire, je trouvai une maison meublée, portant le nom très distingué de « Résidence Ellesmere » et qui, à part le nom, ne pouvait guère prétendre à l'élégance.

Couloir poussiéreux, pas de bureau de réception. Au mur, une carte jaunie, maculée de chiures de mouches et écrite à la main invitait les visiteurs à frapper à la porte de l'appartement n° 1 et à demander M. Rowton. M. Rowton lui-même était en harmonie avec la demeure. Il vint à la porte en maillot de corps et bretelles. C'était un homme courtaud, gras, à l'œil humide, à l'air bonasse et négligé, qui sentait la bière.

Il semblait ennuyé d'être dérangé. Je lui dis que je m'appelais Kingston et lui versai un mois d'avance. Après cela, il ne m'en voulut plus de l'avoir dérangé et ne se serait pas formalisé si je m'étais inscrit sous le nom de Khrouchtchev.

Il n'y avait pas d'ascenseur. L'appartement était au deuxième, en façade, et comprenait deux chambres, une cuisine, une salle de bains et un téléphone mural, qui remontait au temps de Clara Bow. Le réchaud de la cuisine était graisseux et, en voyant le lit, je crus plus sage de ne pas inspecter le matelas. Le mobilier du salon comprenait un fauteuil délabré, deux chaises et une table portant deux cendriers publicitaires pour des lampes de radio. De l'autre côté de la rue, l'enseigne au néon d'un bar envoyait des lueurs alternativement rouges et vertes dans l'appartement, même quand les lampes étaient allumées. Le logement était imprégné d'une odeur écœurante de graisse rance et de lit mal aéré.

M. Rowton avait l'air de me trouver bien convenable. Il fit claquer ses bretelles et m'invita chez lui à boire une bière. Je lui expliquai qu'il fallait que je ressorte, ayant beaucoup à faire. Dès qu'il fut parti, je m'assis dans le vieux fauteuil, en me demandant ce que je pourrais bien entreprendre. Il est futile de chercher à placer un direct, quand on a les yeux bandés.

Mes jambes me faisaient mal, après le matraquage. J'étais déjà assez déprimé, aussi évitai-je de les regarder. Je m'assis en contemplant mes

mains, qui changeaient de couleur à chaque clignotement de l'enseigne, de l'autre côté de la rue. Je me levai pour ouvrir une fenêtre. En face, le bar était plein. Un appareil à disques déversait de la musique, j'avais envie de boire. Je passai dans la salle de bains, m'aspergeai le visage et me regardai dans la glace fêlée.

Il y avait une marque de chaque côté de ma gorge, mais autrement les coups ne se voyaient pas trop. Je bus une gorgée d'eau et sortis consulter l'annuaire téléphonique. Il datait de deux ans mais, même à cette époque, le nom de Léo Holst n'y figurait pas.

Je téléphonai à Los Olmos. Fay me répondit.

— Oui, tout va bien, dis-je. Fay, je n'ai pas été très gentil, ce soir. Comment va Johnny ?

— Il est encore éveillé. Il sanglote à fendre lame. Chester est auprès de lui.

— Ah ! Bon... Fay, si on téléphone, tu diras que tu ne sais pas où je suis, que j'ai quitté Hollywood.

— C'est ce que j'ai déjà fait. Un homme a téléphoné il y a une demi-heure.

— Il a donné son nom ?

— Non, mais il avait un accent irlandais. Je pense qu'il ne m'a pas crue quand je lui ai dit que tu étais parti, alors il m'a laissé un message. Tu écoutes ? Voilà le message : « Tu ne peux pas te défiler. Il va revenir chercher » le truc que tu ne lui as pas donné. » Al, j'ai si peur ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien d'important. Rien qui te concerne.

— Ça a un rapport avec Batry Kevin ?

— Ecoute, cherche pas à deviner. Tiens-toi en dehors de ça. Dis à Chester qu'en aucune circonstance il ne doit alerter ses amis de la police. Je te rappelle demain matin.

Je raccrochai, bus encore une gorgée d'eau et sortis.

Dans le bar, le tourne-disque s'était tu, mais les ivrognes chantaient. Je sortis de Hollywood par des rues détournées et pris la direction de Beverley Hills. La nuit était belle. Onze heures allaient sonner. Je

songeai au papier que l'Irlandais n'avait pas trouvé. Quel papier ? Il fallait bien que je prenne une initiative quelconque...

Je rangeai la voiture à l'ombre d'un arbre près du mur de stuc blanc qui clôturait le jardin, éteignis les phares et revins sur mes pas. Les grilles de fer forgé étaient fermées. Je jetai un coup d'œil circulaire. Rien ne bougeait. Je m'approchai de la grille, accrochai ma veste à un piton et sautai dans le jardin sur le sentier de gravier. J'éprouvai une douleur sourde dans les jambes, mais elle se dissipa quand je les eus frottées.

La grande maison était plongée dans les ténèbres. Je traversai la pelouse montée en graine, pour ne pas laisser d'empreintes de pas, mais dus traverser le rond-point semé de gravier, devant la porte d'entrée. Elle était fermée. Je ne sonnai pas. Sur la pointe des pieds, je contournai la maison à moitié.

La porte-fenêtre céda à la première poussée.

Je m'arrêtai à l'intérieur, guettant le cri du perroquet. J'attendis un bon moment, du moins c'était mon impression, regrettant de n'avoir pas emporté de lampe de poche. Je cherchai à tâtons mon briquet et décidai de commencer par la chambre à coucher.

Je fis un pas en avant et la lumière jaillit.

Karen Kevin était sur le divan de cuir brun, un verre à la main et l'autre main sur l'interrupteur de la lampe. Elle portait une robe simple, d'un bleu très foncé, qui répondait à la description du journal. La bouche molle et l'œil vague, elle avait dû prendre des somnifères et avoir bu ensuite. Elle était saoule.

— C'est vous, fit-elle lentement, puis vida son verre. Je croyais que c'était encore un journaliste. De quoi s'agit-il ?

On aurait dit qu'elle venait d'apprendre à parler et que le langage était encore pour elle une chose nouvelle et étrange.

_ Je suis venu vous présenter mes condoléances, dis-je.

_ Je vous en remercie, si ce n'est pas un mensonge.

(Elle se leva, chancelante, et s'approcha du bar.) De toute façon, ça n'a pas d'importance, puisque vous n'êtes ni journaliste ni amateur de souvenirs... Prenez un verre. J'ai découvert que c'est assez agréable de boire.

Elle pencha la bouteille et renversa la moitié de son contenu sur le bar, en s'esclaffant. Puis elle reposa soigneusement la bouteille et, d'un pied incertain, regagna le divan.

— Servez-nous, me dit-elle. Servez-nous bien. Je vais me saouler.

Saoule, elle l'était déjà. Je savais par expérience ce qu'elle éprouvait, et j'eus de la peine pour elle. Je mis le verre dans sa main inerte en lui disant :

— Vous ne devriez pas rester dans le noir, même pour déjouer les journalistes. Ils finiront bien par vous trouver.

— Me trouver, cela n'a pas d'importance, articula-t-elle. Le plus fatigant, c'est qu'ils veulent me voir dans la grande scène du trois, m'arrachant les cheveux et me frappant la poitrine. Je me demande bien pourquoi je ferais ça, puisque je ne souffre pas le moins du monde ?

Elle mordit sa lèvre inférieure et fondit en larmes. Je m'assis près d'elle.

— Oh ! Allez-vous-en, j'ai eu mon plein de bons sentiments, aujourd'hui. (Je me levai.) Mais avant, monsieur Dufferin, voudriez-vous me remplir mon verre encore une fois ? fit-elle avec une dignité d'ivrogne.

Je m'exécutai. Ce n'était pas très louable, mais je voulais la faire parler.

— On n'aurait pas dû vous laisser seule, madame Kevin, dis-je. Où est votre sœur ?

Pas de réponse.

— Elle n'aurait pas pu se passer de Frascatti, au moins pour une journée ?

— Frascatti ! (Sa lèvre se retroussa, elle montrait ses belles dents blanches comme un chien en colère.) Ce maquereau !

— Vraiment ?

— Il veut me faire croire qu'il est amoureux d'elle. Je connais la musique ! C'est à cause d'elle que j'ai épousé cet autre petit égocentrique. Et voilà qu'elle se trouve un type qui est encore pire. Je

vais vous dire une chose : j'en ai assez d'elle. D'ailleurs, j'ai fermé la grille. Elle ne rentrera pas, sauf à mes conditions. Et lui, il n'en voudra plus, quand il apprendra qu'il ne peut pas toucher le fric tant qu'elle n'est pas majeure. Elle reviendra.

— Mais bien sûr.

— Ce qui est bête, c'est que je l'aime tellement, cette gosse !

Des larmes apparurent dans les yeux de M^{me} Kevin. Je connaissais maintenant la cause de sa souffrance. Ce n'était pas la mort de Barry Kevin.

Je m'assis près d'elle, versai un peu d'alcool dans son verre.

— On m'a dit que votre mari était toujours en quête d'argent. Mais je ne savais pas qu'il était capable de vivre aux crochets d'une femme.

— De n'importe qui. Il était prêt à tout pour financer son retour à l'écran. Il était prêt à épouser Gloria, avec l'intention de trouver ensuite un moyen pour toucher l'argent avant sa majorité. Il en était parfaitement capable. Mais il s'est dit qu'avec moi ce serait encore plus facile. Seulement, je l'ai possédé. Elle était belle, notre vie conjugale !

Elle s'interrompit brusquement, me regarda, le sourcil froncé, puis s'écria d'un ton indigné :

— Mais cela ne vous regarde d'aucune façon, monsieur Dufferin ! Allez-vous-en ! Non, je n'ai plus soif. Qu'est-ce que vous faites ici, d'abord ?

— Je vous offre ma sympathie. J'ai déjà téléphoné dans la journée, mais vous aviez donné des instructions pour qu'on ne vous dérange pas.

Elle souleva les paupières, puis les abaissa avec un effort visible.

_ Je ne vous crois pas, dit-elle. Vous êtes un menteur. D'ailleurs, vous avez sûrement escaladé la grille pour arriver ici.

_ Je voudrais vous demander aussi si vous étiez au courant pour le film que votre mari se proposait de tourner.

— Encore un mensonge ! Quel film ? Il n'y en avait pas. Il s'en serait vanté dans tout le patelin, il l'aurait crié sur les toits... Mais il était

cuit. Il le savait, il n'avait ni argent ni amis.

— Il avait de l'oseille par Léo Holst.

— Moi, je ne sais même pas qui est ce Léo Holst.

Elle ouvrit et ferma de nouveau les paupières. Le verre lui glissa de la main et tomba sur le sol. Le tapis absorba le whisky.

— Qu'est-ce que vous cherchez à faire, monsieur Dufferin ? me demanda-t-elle.

— Votre mari n'avait pas certains papiers en sa possession ?... Il les gardait peut-être dans un coffre... ou dans un tiroir fermant à clé ?

— Je vais vous le dire, moi, ce qu'il gardait... (Elle se leva, prenant appui des deux mains sur l'accoudoir du canapé.) Un pistolet ! Et si vous ne sortez pas d'ici, je vais m'en servir ! Partez ! Et faites vite !

Je me levai à mon tour et je vis le perroquet. Il gisait dans un coin, le cou tordu. M^{me} Kevin courut en trébuchant vers la chambre à coucher et je gagnai la porte-fenêtre. Dans son état, elle était capable de tout.

Je suivis l'allée de gravier, sans m'inquiéter des empreintes de pas, et escaladai de nouveau la grille. Je dus rouler un moment, avant de trouver un endroit pour tourner. Je revins lentement. Karen Kevin était parvenue au bout de l'allée et était en train d'ouvrir la grille. Titubante, branlant de la tête, elle repoussait les deux battants.

Je ne pris pas le temps de voir comment elle s'en tirait. Je filai vers Hollywood. Il était presque minuit. Je garai la voiture dans une rue écartée et me rendis à pied au *Top Ha*.

Le portier ne me reconnut pas, la fille du vestiaire fit semblant de me reconnaître. Il y avait plus de monde, ce soir, plus d'ambiance aussi. La plupart des clients étaient en tenue de soirée. La vedette de la télé était encore là, et encore ivre. Elle avait tout de la pocharde, mais je n'avais pas le droit de la juger. Le barman me reconnut, mais ne me salua pas.

Une demi-heure s'écoula.

Je m'obligeai à boire deux whiskys pour sauver les apparences. Frascatti n'apparut pas, pas plus que Gloria Mason. Pendant que le barman s'occupait d'un couple éméché qui venait d'arriver, je gagnai rapidement la porte du bureau et frappai.

Pas de réponse. Je fis tourner la poignée. La porte était fermée à clé.

— M. Frascatti est absent, ce soir.

Derrière moi se tenait un serveur. Il avait le visage froid, mais pas méchant, et semblait simplement désireux de me renseigner. Il ajouta :

— C'est le soir où M. Frascatti sort, chaque semaine... Mais le sous-directeur sera là dans un instant, si vous voulez bien l'attendre.

Je hochai la tête et quittai le *Top Hat*.

Une fois dans le centre de la ville, je téléphonai au journal de Ted Wilson. On me dit qu'il serait là le lendemain matin, ce qui signifiait qu'il avait été réintégré. Je roulai encore un peu, arrêtai la voiture à une certaine distance de l'appartement de Bertha et fis le reste du trajet à pied.

Il y avait de la lumière dans le vestibule, mais la grande entrée était fermée à cause de l'heure tardive. Je ne trouvais pas l'habituelle rangée de boutons de sonnette extérieurs correspondant aux divers appartements. Il n'y avait qu'un bouton unique sur lequel j'appuyai.

Un homme en redingote sortit du bureau. Ce n'était pas M. Tribblestitch, mais il aurait pu être son frère jumeau. Il traversa le vestibule d'un pas glissant, mais n'ouvrit pas la porte. Il ouvrit un petit guichet, encastré dans le grand panneau vitré.

— Oui ? fit-il poliment.

— Miss Bertha Tweedy ?.

_ Elle n'est pas visible, monsieur.

_ Dites-lui que c'est Alan Dufferin.

_ Désolé, monsieur, mais elle a laissé des ordres précis.

_ Dans ce cas, donnez-moi son numéro de téléphone.

_ Je regrette, monsieur, mais c'est tout à fait défendu.

— Bonne nuit, dis-je.

Il me fit un signe de tête aimable, referma le guichet et regagna son bureau du même pas glissant.

Je traversai la rue, allumai une cigarette et levai les yeux vers la fenêtre éclairée de Bertha. J'aspirai la fumée en m'efforçant de réfléchir. Un grand type athlétique déboucha sur le trottoir d'en face, monta vivement les marches de l'entrée et appuya sur le bouton de sonnette.

C'était Hymie, le factotum de Bertha. Il parla à travers le guichet au frère jumeau de Tribblestitch. Je n'entendais pas ce qu'il disait, mais il semblait protester, à en juger par ses éclats de voix. Il finit pourtant par se résigner et partit. J'achevai ma cigarette et repris le chemin de la Résidence Ellesmere.

Je me demandais où je pourrais bien laisser ma voiture. Je ne voulais pas me faire repérer par ceux qui pouvaient me chercher. Je me décidai pour une petite rue discrète, montai à l'appartement et m'installai dans le noir, au fond d'un fauteuil usé, à suivre les jeux de lumière qui, alternativement, éclairaient la pièce en vert ou en rouge.

L'enseigne au néon s'éteignit à trois heures et demie du matin.

CHAPITRE XII

Je m'éveillai tard, me rasai, pris une douche et examinai les meurtrissures de mes cuisses. Elles étaient bien nettes, grandes, très sensibles, mais pas vraiment douloureuses. Je n'étais pas handicapé pour marcher. J'avais même l'impression que je pourrais courir si j'étais poursuivi. Tout en m'habillant, je me surpris à siffloter.

Je téléphonai à ma sœur.

— Tout va très bien, ici. (Son enjouement matinal me parut forcé.) Johnny est parti pour l'école, joyeux comme un pinson. Et toi ?

— Je me suis installé dans le centre.

— Alors, tu restes ? Tu ne repars pas dans l'Est ?

— Allons, dis-moi ce qui se passe ?

— Rien.

— Dis-le.

— Deux hommes sont venus te demander hier soir, je crois que l'un d'eux était l'Irlandais qui avait téléphoné avant. Ils n'ont pas voulu croire que tu étais parti. Ils ont cherché à entrer de force. Mais Chester a pris son pistolet, alors ils ont filé. Il les a menacés d'appeler la police.

— Il l'a fait ?

— Non, puisque tu ne le veux pas. Qu'est-ce que ça signifie, Al ?

— Rien. Je peux m'en débrouiller.

— La femme de Barry Kevin a téléphoné ce matin. Elle n'a pas laissé de message. Elle a dit que c'était sans importance.

— Je te rappellerai plus tard, dis-je.

Je restai une ou deux minutes, l'appareil à la main, puis j'appelai le bureau de Bertha.

Lona Forman, la rousse du standard, fut tout heureuse de m'entendre. Nous bavardâmes quelques instants. Son registre était si changeant qu'on se serait cru à une audition de plusieurs voix différentes. Je faillis lui conseiller de tenter sa chance à la radio et je regrettai de ne pouvoir la pistonner.

— Bertha ? Fis-je.

— Faites vite, Al. J'ai quelqu'un, ici.

— Je suis passé chez vous, hier soir.

— On me l'a dit. Il était trop tard. Seuls, les locataires peuvent entrer à *cette* heure. Ecoutez, je vous appellerai tout à l'heure. Où êtes-vous ?

— Je passerai à votre bureau à l'heure du déjeuner.

— D'accord. A tout de suite.

J'enfilai mon veston, bouclai l'appartement et me rendis au drugstore le plus proche pour déjeuner au comptoir. J'étais le seul client. L'employé me dévisagea. Les œufs avaient goût de savon, le pain, la consistance du papier buvard, mais le café était bon. Je vidai ma seconde tasse et entrai dans la cabine pour téléphoner au bureau de Ted Wilson.

— Excuse mon haleine, si jamais elle te parvient par le récepteur. (Sa gueule de bois lui donnait une voix éraillée.) Je veux bien t'écouter, si c'est urgent. Sinon, fiche le camp !

— C'est urgent. J'ai besoin de tuyaux. Tu prétends connaître tout le monde, dans le coin. Alors, je voudrais que tu me parles d'un certain homme de main professionnel et que tu me donnes son adresse. Il mesure dans les un mètre soixante-dix-huit, pèse dans les quatre-vingts kilos, s'habille de sombre, est âgé de vingt-cinq à trente ans et parle avec un accent irlandais bidon, sans élever la voix, sans presque desserrer les dents.

— Je vois pas du tout, mais je vais m'en occuper.

— Il a un copain, qui mesure près de deux mètres et qui pèse au moins cent quarante kilos. Il se parfume ; il a...

— C'est Johnson, dit « Tête d'Épingle », coupa Ted. Rien que du muscle. Si sa cervelle était une dynamo, il ne produirait pas plus de lumière qu'un ver luisant. Il traîne dans le patelin depuis si longtemps

qu'il fait partie du paysage. Il a travaillé pour tout le monde, dans le temps, mais les gens ont fini par le laisser tomber. Il manque vraiment trop de jugeote.

— Pour qui travaille-t-il, à présent ? Où puis-je le trouver ?

— Je vais voir. Ça m'intéresse. C'est tout ce que tu veux savoir ?

— Il y a encore un jeune type, du nom de Frankie Frascatti... Il dirige le *Top Hat*.

— Un personnage très intéressant. On le prétend un peu satyre sur les bords, mais c'est une rumeur purement publicitaire. Toi, tu vis de ta plume, et lui, de son plumeau ! C'est l'étalon qui loue ses services aux juments sur le retour, très discret sur ses affaires, mais, dans cette ville, le secret ça n'existe pas. Il y a trois mois, il a pris du galon et se prétend propriétaire du *Top Hat*.

— Il se prétend ?

— Voici comment je reconstitue la chose. Les jolis cœurs de son espèce reçoivent d'ordinaire de beaux cadeaux, mais pas de fric. Leurs protectrices craignent de leur donner trop d'indépendance. Alors, j'ai idée qu'il a su persuader une de ses vieilles chèvres que le *Top Hat* est un placement en or. Alors, elle doit subventionner l'affaire.

— Il n'y a pas de jeunes gosses dans ses relations ?

— Il ne s'y risquerait pas. Sa bâilleuse de fonds lui escamoterait le *Top Hat* sous le nez, passez muscade ! Mais ça, c'est mon opinion personnelle... C'est tout ce que tu voulais savoir ?

— Quel lien y avait-il entre Barry Kevin et Léo Holst ?

— Aucun. Tu me l'as déjà demandé. De nos jours, le commun des mortels ne peut se mettre en rapport avec Léo Holst que par la prière. C'est Jupiter tonnant lui-même !

— A quelle heure finis-tu le boulot, ce soir ?

— Je ne sais pas encore. T'as qu'à me rappeler.

— On ira prendre un verre.

— Parfait. On vient de me dire qu'il n'y a rien de tel que de se brosser la langue avec de l'eau fraîche. Pas les dents, la langue ! Tu crois que c'est vrai ?

— Possible. A tout à l'heure...

J'allai au comptoir, fis de la monnaie et, sous le regard insistant de l'employé, retournai dans la cabine. Kaien Kevin me répondit en personne.

— Allô ? (Elle s'efforçait de se montrer aimable, mais sa voix était aussi dure qu'à l'ordinaire.) Je me suis réveillée, ce matin, avec la vague impression que je vous dois des excuses. Que s'est-il passé, hier soir ?

— Vous m'avez mis à la porte.

— Pourquoi ? Vous m'avez fait des avances ?

— Vous avez beaucoup parlé et, brusquement, vous avez eu l'impression que vous en aviez trop dit.

_ C'est vrai ? Qu'est-ce que je vous ai raconté ?

_ De quelle région êtes-vous, madame Kevin ?

— De Cleveland.

_ Eh bien, vous m'avez raconté que votre mari avait fait une fois le voyage dans l'Ohio dans l'espoir de trouver des fonds pour une production indépendante dont il serait la vedette. Il a fait la connaissance de votre sœur Gloria. Les filles Mason avaient de l'argent, suffisamment peut-être pour financer son retour à l'écran, et Gloria était folle de cinéma, ce qui en faisait une proie facile. Elle était mineure, mais les choses pouvaient facilement s'arranger... Il a donc décidé de l'épouser. Il était sur le point de réussir, mais vous êtes intervenue en lui promettant pas mal de choses, et c'est avec vous qu'il s'est marié en fin de compte. Les promesses n'ont pas été tenues. Il n'a pas obtenu un sou. La vie était pénible et feu votre mari n'a pas suscité beaucoup de regrets... Voilà... C'est à peu près tout.

— Oui, monsieur Dufferin, me dit-elle, c'est à peu près ça. Mais je ne m'appelais pas Mason, car Gloria n'est que ma demi-sœur et je suis sa tutrice légale. Je me suis engagée à veiller sur elle.

— Vous l'aimez beaucoup.

— C'est exact.

— Pourtant, vous l'avez chassée, hier soir, à cause de Frankie

Frascatti. Mais, plus tard, vous avez rouvert les grilles pour qu'elle puisse rentrer. N'empêche que vous commettez une erreur, madame Kevin. Rien ne peut stopper une fille résolue quand elle est amoureuse.

— Vous avez peut-être raison. Mais je peux toujours stopper Frascatti. J'ai mis un détective privé à ses trousses. Merci de m'avoir répété mes propos d'hier soir, monsieur Dufferin. En fait, c'était pour cela que je vous téléphonais. Avez-vous l'intention de vendre ces renseignements aux journaux ?

— Ils n'en voudraient pas. Et je ne suis pas fauché. Et je n'ai guère plus de sympathie pour la presse que pour la police. Mais j'aimerais avoir quelques renseignements. Est-ce que je peux vous voir ?

— Je suis trop occupée. Que désirez-vous savoir ?

— Des choses au sujet du film que préparait votre mari.

— Ce film n'existait pas. Mon mari était un homme fini. C'est pourquoi je vous ai demandé qui vous avait envoyé.

— Quels étaient ses rapports avec Léo Holst, le directeur des studios Super ?

— Il n'en avait pas, à ma connaissance. La Super s'occupe de télévision, n'est-ce pas ? Or, mon mari était contre la télé. A la télé, on lui aurait fait jouer des rôles de son âge, et il se prenait toujours pour un jeune homme.

— Vous a-t-il jamais parlé de ma femme ?

— Elle est morte, non ?

— En a-t-il parlé ?

— Non. Pourquoi ?

— Je pourrais peut-être trouver la réponse à cette question si j'avais la possibilité de consulter ses papiers personnels. Il en avait ?

— Je ne pense pas. Vous me l'avez déjà demandé hier soir. Ou est-ce que j'ai rêvé ?

— Je vous l'ai demandé et vous m'avez menacé d'un pistolet. Mais si vous me permettiez d'y jeter un coup d'œil, je vous en serais très reconnaissant.

— Je vous l'ai déjà refusé une fois. Je ne veux pas vous voir chez moi. Je ne veux voir personne. C'est déjà bien assez pénible de...

Elle s'interrompt puis reprit :

— Hier soir, vous êtes entré chez moi par effraction, n'est-ce pas ?

— Vous seriez présente à mes recherches. Vous pourriez trier vous-même les papiers...

— Comme c'est généreux ! Qu'est-ce que vous cherchez, au juste ?

— Je n'en sais rien.

— Monsieur Dufferin, tout cela me paraît bien louche.

Je pourrais prévenir la police.

— Et moi, je pourrais parler aux journalistes.

Elle se tut un moment :

_Ça ne m'étonne pas de vous, fit-elle. Dites-leur donc que j'ai entretenu mon mari depuis le jour de notre mariage. Dites-leur que même l'enterrement est à mes frais.

Elle raccrocha.

Je retournai prendre un café au comptoir. J'en étais à la moitié quand le serveur me demanda :

— Vous travaillez à la télé ?

Je fis un signe négatif.

— Je vous ai pourtant vu quelque part... (Il se remit à me regarder.) Dufferin !... Ça y est !... Vous êtes le mari de la petite qui s'est suicidée, ou quelque chose comme ça.

Puis il rougit.

Une semaine plus tôt, j'aurais cogné. Ce jour-là, je me contentai de le payer. Je regagnai la rue où j'avais laissé ma voiture et mis le cap sur les studios Super.

J'allais essayer de rencontrer Jupiter tonnant.

CHAPITRE XIII

Il y avait queue à la grille du studio, les gens en tête tentaient, chacun son tour, de se faire admettre, par la ruse, la cajolerie ou l'insulte, mais aucun ne fut admis. Une voiture arriva dans un glissement, avec, au volant, une blonde prestigieuse. Les grandes grilles s'ouvrirent, un type qui se trouvait derrière moi, dans la queue, chercha à se faufiler à l'intérieur, à la suite des fumées d'échappement. Les gardiens le vidèrent sans ménagement et les grilles se refermèrent.

Mon tour arriva.

— Je voudrais voir M. Léo Holst.

Le préposé au guichet était protégé des gens du commun par une vitre épaisse, dotée d'un système acoustique.

Il avait l'œil ironique, le rictus satisfait et paraissait à la fois distant, mais plein de sympathie, à l'instar de quelque divinité mineure. C'était son boulot qui le rendait ainsi. Il me dit :

— Ça me plaît, un type qui vise haut. Vous avez rendez-vous ?

— Non.

— Du balai !

— Il me recevra. Dites-lui que c'est Dufferin.

— Et comment ! Vous êtes hautement recommandé ! Vous êtes le cousin de M. Holst. Du balai !

Le type qui était juste derrière moi voulut se faire bien voir en ricanant très fort. Mais le préposé n'avait pas besoin d'encouragement. Il avait de lui-même une excellente opinion. Il eut un grand sourire, hocha la tête et se pencha en avant, en plissant les paupières :

— Quel nom avez-vous dit, déjà ?

— Dufferin.

— Te vais voir.

Il décrocha le téléphone placé près de lui et se mit à parler. A son sourire obséquieux, on devinait qu'il s'adressait à un supérieur. Je n'entendis pas ce qu'il disait. Il avait débranché le système.

Il me fit un signe de tête, m'adressa un sourire aimable, reposa l'appareil, prit un crayon et griffonna quelques mots sur un bout de papier. Il rebrancha le système, se pencha et me glissa le papier sous le panneau vitré, avec l'air d'un banquier remettant à son client un million de dollars.

— Oui, monsieur Dufferin. M. Bannion va vous recevoir, monsieur, veuillez passer par la porte.

La porte était à côté du guichet vitré et semblait devoir s'ouvrir sur le bureau du préposé. Je tournai la poignée. Je poussai. Il ne se passa rien. Puis il y eut un déclic, car le garde avait appuyé sur un bouton, et je me trouvai dans un long corridor dépouillé, éclairé à l'électricité, qui menait à une autre porte. Les studios sont bien gardés.

Il ne manquait que le type chargé de la fouille. Mais il y avait peut-être un observateur caché qui vérifiait si aucune bosse suspecte ne déparait mon complet. Quand j'eus parcouru toute la longueur du corridor, il y eut un nouveau déclic et la porte s'ouvrit. Je me retrouvai dans la lumière du soleil.

M. Bannion m'attendait. Il avait fait vite. Si ça se trouve, il était venu en scooter.

C'était un homme de petite taille, soigné, vêtu avec recherche, le visage pâle, un long nez mince, de grands yeux apeurés et un tic. Il devait avoir dans les trente-cinq ans et était du genre artiste. Son air inquiet, ses gestes nerveux lui seyaient aussi parfaitement que son costume. Il était mal à l'aise parce qu'il était payé pour approuver les patrons. Mais un jour viendrait où les circonstances exigeraient qu'il les désapprouvât ; il applaudirait par la force de l'habitude et se ferait licencier. Il le savait. Cela le tracassait probablement jour et nuit. Je lui demandai :

— Monsieur Bannion ?

— Monsieur Dufferin ? (Il me tendit une petite main manucurée.) Quel plaisir de faire votre connaissance ! J'ai toujours beaucoup admiré votre travail. *L'Amour voilé* était une œuvre merveilleuse.

— Grâce au metteur en scène.

— Non, grâce au dialogue. Vous avez le sens de la progression dramatique et c'est admirablement construit ! Admirablement ! Tous les studios doivent vous harceler.

Il cessa enfin de me secouer la main et fronça les sourcils :

— Vous voulez parler à M. Holst ? Je ne suis pas sûr que ce soit tout à fait possible. On va voir...

— Allons voir.

Il sautillait à mon côté comme un joyeux petit oiseau exotique. Nous passâmes devant les jets d'eau, devant le jardin bien ordonné, nous suivîmes une allée entre les studios du son et longeâmes la rangée de petits bureaux où l'on enferme les scénaristes. Un groupe de cow-boys démontés nous croisa. Deux gosses couvertes de perles bavardaient avec des soldats confédérés. Je dis :

— Vous faites beaucoup de films, monsieur Bannion ?

— Eh bien, pour le moment, c'est surtout la télé. Nous n'avons qu'un film en cours, ces jours-ci : *le Sang du vampire*.

— Ça fait peur.

Il leva sur moi un regard interrogateur, ne sachant comment interpréter ma remarque, puis il me prit par le coude, me fit tourner le coin d'un bâtiment. Nous passâmes devant un autre jet d'eau et entrâmes dans une maison isolée qui aurait pu être conçue par un Le Corbusier fou. « Un instant », dit-il, et il disparut par une porte.

Je restai là, debout, à regarder. Il n'y avait pas d'endroit où s'asseoir. La pièce était vaste, ronde, dallée de noir et ornée de statues classiques. Dans le groupe du Laocoon, le père faisait des gestes frénétiques à l'adresse d'une Victoire sophistiquée ; l'Apollon du Belvédère détournait modestement les yeux devant la Vénus de Milo, qui, elle, n'était pas à même de gesticuler. Je m'approchai du Laocoon en m'efforçant de comprendre pour la même fois dans quel sens tournaient ces fameux serpents.

Bannion apparut à la porte et me fit signe du doigt.

— Il est de bonne humeur, aujourd'hui, murmura-t-il. Très occupé, mais il vous accordera quelques minutes. Comme vous pouvez vous en douter, c'est un grand privilège.

— Certes.

Il m'avait repris par le coude et m'entraînait à travers une deuxième pièce au tapis bleu pastel, avec un bureau net et étincelant et un millier de livres dans les vitrines. Il frappa à une porte. Quelque chose grogna de l'autre côté. Il ouvrit la porte, me fit entrer et annonça d'une voix aiguë :

— M. Dufferin, monsieur.

Comparé aux deux antichambres, l'endroit ressemblait à un placard à balais. Le soleil, à travers la fenêtre, éclairait le désordre. Le sol était jonché de manuscrits cornés. Plus de cinq cents. Il y avait une corbeille à papiers, un crachoir, un bureau sur lequel s'empilaient des montagnes de papier. Derrière le bureau, emplissant le fauteuil et toute la pièce, il y avait Léo Holst.

Il paraissait grand comme une maison moyenne. C'était un homme râblé, du type Europe centrale. Il fumait un cigare. Il avait le crâne plat, chauve et brun, et sa grande bouche lui fendait la figure comme une entaille dans un melon. Ses larges narines étaient aussi ouvertes que ses petits yeux couleur de boue.

Il m'examina en silence. Les quatre ronds que faisaient ses yeux et ses narines évoquaient un hippopotame, émergeant d'une rivière tropicale. Il n'était pas joli-joli, mais il irradiait la puissance, comme une fournaise irradie de la chaleur.

— Asseyez-vous.

Je m'assis, avec l'impression d'être pris au piège ; le soleil me tapait en pleine figure, gênant ma vision. Holst poussa un bâillement caverneux. Je m'attendais à moitié à voir Bannion sauter dans sa mâchoire comme un oiseau familier pour lui curer les dents de son bec.

— Ouiche, grogna Holst. (Il fit claquer ses lèvres, mit son cigare à l'angle voulu et me parla à travers la fumée.) Tel que vous me voyez, je suis débordé de travail, Du Serin. Alors, venons-en au fait.

— Je vous remercie de m'avoir reçu.

— Je reçois toujours les hommes de talent.

Il fouilla dans le tas de paperasses sur son bureau et produisit au jour une petite feuille de papier.

— J'ai là un rapport de New York... Un de mes gars a vu une émission de télé dont vous êtes l'auteur : *l'Œuf, grenu*. D'après lui, c'est un sujet cinéma. Une catégorie B, bien sûr, mais ça peut être distribué dans les salles d'exclusivité et ça fera du fric en Europe.

— L'émission date de six mois. Pourquoi votre bonhomme ne m'a pas contacté ?

— Il m'a soumis le truc d'abord. Tout le monde me soumet tout, d'abord. Vous aussi, vous m'avez contacté. C'est bon. Je vous offre quinze mille dollars pour les droits.

— Je ne suis pas intéressé, dis-je.

Il y eut un silence. Bannion s'agita derrière mon fauteuil.

— Monsieur Dufferin, dit-il d'un ton de reproche, quinze mille, c'est un très bon prix pour une catégorie B.

— Silence ! (Le cigare tomba en grésillant dans le crachoir. Holst cracha à sa suite.) Vingt mille.

— Ça a été conçu pour le petit écran. Si vous amplifiez l'argument, vous le démolissez.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre, puisque vous touchez le fric ?

— Je n'ai pas envie de vendre.

Un silence. Les petits yeux boueux examinaient le plafond. Holst passa sur ses dents une langue semblable à une semelle de chaussure.

— Peste soit des individus doués d'une conscience artistique ! Très bien. Vous ne voulez pas compromettre votre réputation. C'est un sentiment que je respecte. Un type de talent mérite le respect. Qu'est-ce que vous faites, en ce moment ?

— Rien.

— Dans cette ville, vous ne risquez pas de décrocher de prix de popularité, dit-il, mais moi, je m'en fiche. Vous avez du talent, de l'expérience et vous êtes honnête. Et je puis toujours utiliser un garçon honnête. Ça vous botterait de faire partie de l'écurie ? Six mois avec option ?

— A combien ?

Son hésitation fut brève :

— Deux mille par semaine, dit-il.

Il alluma un nouveau cigare.

— Pas mal, dis-je. Et qu'est-ce que je devrais faire pour ce prix ?

— Vous me le demandez ? Vous connaissez le boulot beaucoup mieux que moi. Vous vous installez dans votre bureau, vous écrivez, rewritez, adaptez, selon les cas.

— Bannion m'a dit que vous n'aviez actuellement qu'un seul film en chantier.

— Et alors ? Vous connaissez la télé aussi bien que le cinéma.

— Je préfère le cinéma.

— Je voudrais bien que le public en pense autant.

Il sourit. Des plis se creusèrent dans le cuir de ses joues, depuis la commissure des lèvres jusqu'aux oreilles. Il dit :

— Je vois. Vous cherchez à placer un scénario original dont vous êtes l'auteur. Qu'est-ce que c'est ?

— Un film épique. Quatre heures d'action, de grand spectacle, de cinérama et de technicolor. De quoi faire oublier *les Dix Commandements* et *Autant en emporte le vent*.

— Alors ?

— C'est *Benvenuto Cellini*.

— Cellini ! (Il souffla un long panache de fumée bleue.) Je vais vous dire quelque chose, Dufferin. J'ai foutu au panier plus de scénarios à la noix sur Benvenuto Cellini que vous n'avez bu de whisky à l'eau. Oubliez ça. C'est un sujet tocard.

— Pas avec mon scénario.

— Avec n'importe quel scénario.

— Vous n'avez pas lu le mien. J'ai dressé une liste d'acteurs avec un rôle spécialement conçu pour chacun. Je réservais le rôle de vedette à Barry Kevin, mais vous savez ce qu'il lui est arrivé.

— Il s'est tué, dis Holst. Bannion, vous n'avez pas quelque chose à faire, ailleurs ?

— Si, monsieur.

Je déplaçai mon fauteuil pour ne plus avoir le soleil dans les yeux. La porte se referma sur Bannion. Holst jeta son second cigare dans le crachoir, cracha de nouveau et se pencha en avant, les deux mains à plat sur le bureau.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— A vous demander, dis-je. Pourquoi m'avez-vous reçu ? Pourquoi le gardien était-il averti de ma visite ?

Il avait le torse assez long pour couvrir presque tout le bureau, en se penchant, et je distinguai les pores dilatés de sa peau brune et inégale. Il dit à voix basse :

— Un mot entre nous, Dufferin. Personne ne me fera chanter. Je suis trop important. Si je décroche le téléphone, si je tape dans mes mains, ou si je cligne de l'œil, vous serez éliminé séance tenante. Je n'aurai même pas à envoyer de fleurs à votre enterrement.

Je souris et dis :

— Terreur, va ! Vous n'avez pas pu m'acheter, alors maintenant, vous essayez de me faire peur. Pour moi, vous n'êtes qu'un sac à vent – un sac pas très propre...

Il se pencha en travers du bureau, balança le poing et me fit tomber du fauteuil.

Je restai assis un instant. Puis je me relevai, me redressai et m'époussetai. Je lui dis :

— Votre mère ne vous a donc jamais dit que la colère est mauvaise conseillère ? Si on discutait tranquillement, au lieu de s'emballer... Facteur numéro un : je détiens le document.

Il était debout, de l'autre côté du bureau, le visage cramoisi, moins impressionnant, soudain, parce qu'il avait les jambes courtes. Je m'attendais à des cris, mais il chuchota :

— Vous n'avez pas le document. Peu importe ce que vous avez dit à Kevin, ou ce qu'il vous a dit. Et si vous l'avez lu, ça ne me fait ni

chaud ni froid. Vous ne pouvez rien faire, puisque vous ne l'avez pas.

Il commença à contourner le bureau. Je demandai :

— Vous n'auriez pas vu ma femme, ces temps-ci ?

Il s'arrêta net, posa son poing fermé sur le bureau et prononça d'une voix égale :

— Je vais appeler deux gardes, mon salaud. Et je viendrai vous voir quand ils en auront fini avec vous.

Nous nous entre-regardâmes un moment, puis je pivotai sur mes talons et quittai la pièce.

— Vous vous êtes mis d'accord si vite ? (Bannion, qui s'avavançait vers moi, semblait battre des ailerons.) J'en suis très heureux. On a fait une légende sur M. Holst, comme sur tous les grands hommes, mais – vous avez pu voir – il est terriblement compréhensif, si on sait le prendre. Vous avez eu de la chance, monsieur Dufferin. Moi, je passe mon temps à éconduire les gens...

— Vous vous appelez Gabriel, comme l'archange ? Demandai-je.

— Non, Adrien. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Bannion ! Rugit la voix, de l'autre côté de la porte.

— Oui, monsieur.

Le bonhomme vira au blanc livide et disparut.

CHAPITRE XIV

La serrure électrique eut un déclic et je me retrouvai de l'autre côté de la grille, dans le soleil. Le garde leva les yeux, me fit un signe de tête aimable et un clin d'œil, puis se retourna vers la fille qui l'importunait.

Elle parlait avec véhémence :

— Il faut que je voie M. Holst. Il ne figure pas dans l'annuaire et, ici, on m'empêche de le voir. Alors, comment faire pour le joindre ? Dites-lui que c'est très urgent.

— C'est toujours urgent, fillette. Et maintenant, tirez-vous ! Vous m'avez assez embêté. Et, comme je vous l'ai déjà dit hier, inutile de revenir demain.

— Espèce d'affreux ! cria-t-elle.

Elle quitta le guichet en se mordillant la lèvre.

Elle portait une robe verte, ornée de pastilles d'or et paraissait printanière et plus jeune encore qu'à l'ordinaire. On ne pouvait croire qu'elle avait assisté à une enquête policière la veille et qu'elle allait à un enterrement le lendemain. Je dis :

— Bonjour, Miss Mason.

Elle cessa de se mordiller la lèvre. Son front s'éclaira et ses yeux candides rayonnèrent de plaisir.

— Alan, comme je suis heureuse de vous voir ! Vous venez vraiment de franchir cette porte verrouillée ?

— Oui.

— Pouvez-vous me faire entrer ? Oh ! Je vous en prie, faites-moi entrer. Il y a deux jours que j'essaie. Cet horrible bonhomme se fiche de moi !

— C'est son boulot. Pourquoi voulez-vous entrer ?

— Vous êtes naïf, ou quoi ? Si seulement je pouvais voir les gens en place et faire un bout d'essai...

— Vous les connaissez, les gens en place, dis-je, puisque vous demandez Holst.

— Oui, c'est lui, le grand patron ! Moi, je ne parle pas à des sous-ordres.

— Votre papa devait être très riche.

— Oui. Mais ça me fait une belle jambe ! (Elle haussa les épaules.) Enfin... demain il fera jour ! Si je reviens à la charge le temps qu'il faut, je finirai par les avoir à l'usure... On s'en va ?

Nous longeâmes la file de voitures. Ma Ford était serrée entre une Plymouth et l'élégante Jaguar grise de Gloria. Elle demanda :

— Voulez-vous me déposer quelque part en ville ? Je suis venue en autobus... J'ai des courses à faire...

Nous montâmes en voiture. Elle s'appuya contre le dossier, la tête inclinée vers mon épaule, ses yeux couleur de cognac perdus dans un rêve.

— Vous reprenez du boulot au cinéma ? demanda-t-elle.

— Rien n'est moins sûr.

— Qu'est-ce que vous faisiez, au studio ?

— On m'a fait une offre d'emploi. Je l'ai refusée.

— Oh ! Soupira-t-elle. Quand je pense qu'il y a des gens qui peuvent se permettre d'accepter ou de refuser ! Ce que c'est que d'être célèbre et indispensable ! Les gens ne vous aiment pas, parce qu'ils s'imaginent que vous avez tué votre femme, mais ils vous réclament quand même. Et je les comprends. J'adore vos films.

— Merci. Quels sont vos autres scénaristes favoris ?

— Oh ! Il y en a des tas.

— Hemingway et Faulkner ?

— Oui, ils forment une bonne équipe. Ils ont fait quelques bons films. (Sa tête glissa lentement et effleura mon épaule.) Vous ne voulez pas

user de votre influence pour m'obtenir un rôle ? Même un tout petit. C'est juste pour avoir mes entrées au studio.

— Non.

Elle resta silencieuse un instant.

— Te n'aurais pas dû vous parler de votre femme, dit-elle. J'ai juste répété ce que j'avais entendu dire, mais j'ai manqué de tact. Pardonnez-moi.

— Vous l'avez vue ?

— Votre femme ? Oui, une fois. Dans un film. Une mauvaise histoire de gangsters, catégorie B. Tout à fait entre nous, Alan, elle était minable. J'ai infiniment plus de talent qu'elle n'en aurait jamais eu. Pourquoi le studio l'a-t-il montée en vedette ?

Je ne répondis pas à sa question, mais je repris :

— Votre beau-frère n'a jamais voulu vous épouser ?

— Lui ! Un croulant ! Il ne pouvait même pas se débrouiller tout seul. Il était fini.

— Pourtant, il préparait un film.

— Vous me l'avez déjà dit. Qui vous a raconté cela ?

— Votre beau-frère.

— Il prenait ses désirs pour des réalités.

Encore un silence.

— J'ai cru comprendre que vous l'aimiez bien, autrefois.

— Vous avez mal compris. Il avait envie de m'épouser, cette espèce de vieux crabe, mais je n'ai même pas voulu en entendre parler. Alors, il s'est marié avec ma sœur. Je l'ai avertie, mais elle était amoureuse.

Elle s'étira voluptueusement, comme une petite chatte dorée.

— Je ne devrais pas parler ainsi, alors qu'on l'enterre demain. Il y aura, sans doute, des milliers de gens. Et moi, je vais encore pleurer. C'est ma réaction naturelle dans les situations dramatiques.

— Il y aura peut-être des cinéastes. Cela pourrait remplacer le bout d'essai.

— C'est ce que j'ai pensé à l'enquête. Avez-vous lu ce qu'on a dit de moi dans la presse ? Ce serait merveilleux si quelqu'un m'engageait demain ?

— Merveilleux. (Je me rangeai le long du trottoir. Nous étions dans le quartier des magasins.) Ça ira, ici ?

— Déjà ? J'aime mieux rester avec vous un moment. Vous me payez un Coca-Cola ?

— Désolé. (Je me penchai sur elle pour ouvrir la portière.) J'ai à faire.

— Je vous attendrai dans la voiture. Je ne vous gênerai pas.

— J'ai d'autres chats à fouetter que de vous chercher du travail dans les studios, dis-je en la poussant sur le trottoir. Allez donc voir Frankie Frascatti. Il est plus amusant que moi.

Elle me dit d'un ton sérieux :

— Personne ne m'amuse plus que vous. Et c'est fini avec Frankie Frascatti. Je ne veux plus entendre parler de lui.

— Votre sœur sera contentée. Adieu.

— Je pourrai vous voir plus tard ?

— J'ai un rendez-vous plus tard. Adieu.

Je lui fis lâcher la portière et embrayai.

Deux blocks plus loin, je jetai un coup d'œil en arrière. Gloria montait en taxi. Je tournai deux fois, stoppai et repartis vers le bureau de Bertha.

Le faux Brando était de nouveau là, entouré d'un nombre égal de filles. C'étaient peut-être les mêmes. On ne saurait le dire, à Hollywood. Lona Forman leva sa jolie tête rousse, de l'autre côté de la cloison basse, et m'adressa un sourire éblouissant. Hymie ne leva les yeux que pour vérifier qui entrait.

— Monsieur Dufferin, quel dommage ! Miss Tweedy vous a attendu toute la matinée. J'avais des ordres pour vous introduire immédiatement, même si elle avait quelqu'un dans le bureau.

Maintenant, elle est sortie. Depuis cinq minutes.

— Où est-elle allée ?

— Je ne sais pas. Déjeuner, peut-être.

— Bertha ne déjeune jamais, dis-je en franchissant le portillon et en ouvrant la porte.

Le bureau était jonché de cartons de provisions qui n'avaient pas été ouverts, mais la pièce était vide. Je me retournai :

— Excusez-moi, Miss Forman.

— Je comprends très bien, monsieur. (Elle fit battre ses cils noirs.) Après ma gaffe de la dernière fois, je ne peux pas vous en vouloir. Vous allez l'attendre ?

— Quand sera-t-elle de retour ?

— Elle ne l'a pas dit.

— Bon. Je téléphonerai plus tard.

— Vous ne voulez pas laisser une adresse ou un numéro de téléphone ?

Je hochai la tête et passai le portillon. Le faux Brando avait pris la pose.

Il avait vu tous les films de Kazan. Lee Strasberg l'aurait trouvé à son goût... Le menton au creux de son épaule, la lèvre crispée, il dit, dans un murmure plaintif :

— J'ai vu tous vos films, monsieur Dufferin. Du tonnerre ! Un punch extraordinaire !... J'allais téléphoner au studio pour vous voir. On boit un verre ?

— Je n'ai pas soif, dis-je. Mon nom est bien Dufferin, mais je ne suis pas celui que vous croyez. Je suis rien du tout. Vous devriez rentrer chez vous, fiston.

Une des filles ricana sur le mode aigu. Les yeux du gais étaient brouillés de larmes. Je partis.

L'après-midi avançait. J'avais faim. Je garai la voiture dans la même rue écartée que la veille, entrai dans un restaurant et mangeai

abondamment. Puis, sur mon café, je me mis à réfléchir, mais sans grand résultat ».

De retour dans mon lugubre appartement, je téléphonai à Ted Wilson. Il n'était pas à la rédaction, mais il avait laissé un message : je devais le retrouver à *l'Ivory*, à neuf heures. Je téléphonai à ma sœur. Tout allait bien. Elle était allée chercher l'enfant pour déjeuner et l'avait reconduit à l'école. Elle n'allait pas le reprendre l'après-midi, parce qu'il rentrait toujours avec des garçons plus âgés.

— Oui, dis-je, je vais bien, moi aussi. Non, je n'irai pas vous voir avant un jour ou deux.

Je raccrochai et m'installai dans le fauteuil pour me plonger de nouveau dans mes sombres méditations. Je n'avais pas dormi, les deux nuits précédentes ; aussi, dès que j'eus appuyé ma tête au dossier, je sombrai dans le sommeil.

CHAPITRE XV

Je m'éveillai dans les ténèbres. L'enseigne au néon clignotait. On frappait à ma porte à coups redoublés.

— Qui est là ? Fis-je en me levant.

J'avais les jambes si raides que je manquai tomber.

— Aidez-moi ! (Sa voix semblait désespérée, derrière le battant.) Au secours, Alan ! Je n'en peux plus... Ouvrez-moi ! Je vous en prie, ouvrez !

Je fis jouer le verrou.

Elle portait encore sa robe verte, mais il n'y avait plus rien de printanier en elle. Ses cheveux lui tombaient dans la figure. Elle avait les yeux affolés, la bouche entrouverte. Elle referma vivement la porte et s'y appuya, les mains pendant mollement le long du corps. Puis elle avança d'un pas hésitant, tendit les bras et tomba sur moi, pressant contre moi son corps depuis les seins jusqu'aux genoux.

Elle sanglotait. Elle sentait bon. Je la repoussai et sa tête se mit à balloter comme une fleur au vent. Elle soupira : « Aidez-moi », laissa échapper une plainte et se cramponna à moi de plus belle.

— C'est bon, dis-je. Vous êtes en sûreté, ici. Asseyez-vous. Que se passe-t-il ?

Les gémissements cessèrent. Elle me regarda, pendant un instant, d'un œil lucide, puis un frisson lui secoua le corps.

— Je suis navrée, murmura-t-elle en fermant les yeux.

Tellement navrée. Vous avez une salle de bains ? Je peux y aller ?

Je l'y conduisis. Elle entra et referma la porte.

Des minutes passèrent. L'enseigne clignotait toujours, rouge et verte. Je criai :

— Ça va ?

Pas de réponse. Je m'assis dans le fauteuil. Le pick-up d'en face entama une samba. J'appelai :

— Gloria !

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Elle en sortit, souriante.

— Voyons, allez vous rhabiller ! Dis-je.

Elle traversa la pièce vers moi, ses cheveux lui descendaient sur les épaules et lui cachaient un œil, soulignant la blancheur de sa peau. Elle faisait penser à une perle, mais elle était plus belle qu'une perle : le ventre plat, les seins comme des globes laiteux aux insolentes pointes roses et, quand elle sourit, sa langue fit une tache rose sur le blanc de ses dents.

Elle se planta devant moi, fit une pirouette, puis se laissa tomber sur mes genoux. Elle dit :

— Je vous ai eu. Vous avez vraiment cru que j'étais en danger ! Je suis donc une grande comédienne, pas vrai ?

Elle me prit la main pour l'appliquer sur son sein.

— Je vous aime vraiment, déclara-t-elle encore.

Je me levai, la faisant glisser sur le plancher.

— Allez-vous rhabiller, dis-je.

Elle roula sur le flanc, les yeux levés vers moi, s'appuyant sur les mains et se demandant, sans doute, quelle scène elle allait me jouer maintenant. Elle finit par gonfler ses lèvres et abaisser ses longs cils.

— Vous ne me trouvez pas jolie, Alan ?

— Si, mais pas désirable. Et quittez donc ce faux accent étranger.

Je lui tendis les mains pour l'aider à se relever. Elle tenta immédiatement de se coller à moi. Je la repoussai dans le fauteuil. La tête rejetée, elle me regarda entre ses cils sans cesser de sourire.

— Vous êtes troublé, fit-elle d'un ton triomphant.

— Vous vous conduisez comme une putain. Comment m'avez-vous déniché ?

— Je vous ai suivi. D'abord en taxi jusqu'au bureau de Bertha, puis au restaurant. J'ai attendu que vous commenciez à manger et je me suis dit que vous en aviez au moins pour une demi-heure, alors je suis retournée prendre ma voiture. Quand vous avez eu fini, je vous ai encore suivi. J'ai surveillé la maison pendant des heures, pensant que vous alliez ressortir. Mais, à la fin, j'ai compris que vous habitiez là. M. Rowton, de l'appartement n° 1, n'a pas su de qui je lui parlais, jusqu'au moment où je vous ai décrit. Alors, il m'a dit que vous étiez M. Kingston et je suis montée.

— Pourquoi ?

Elle se leva et son visage perdit toute ironie ; je voyais devant moi une jeune nymphe aux yeux graves qui eût mérité d'évoluer dans une clairière plus plaisante.

— Vous allez encore vous imaginer que je joue la comédie, dit-elle avec sérieux. Vous n'allez pas me croire. Mais je suis amoureuse de vous.

— Parfait. Vous saviez ce qui vous attendait. Je ne vous crois pas. Et maintenant, rhabillez-vous.

— Je vous aime. Ça date de l'autre soir, de notre première rencontre. Ça a fait comme une explosion... une bombe atomique. C'est pour cela que j'ai quitté Frankie. Je ne pourrais plus regarder un autre type, tellement mon sentiment est fort.

— Votre sentiment s'est fourvoyé. Je n'ai pas plus de poids dans les milieux du cinéma que Frascatti.

Elle fit un petit pas en avant, les bras à demi levés en un geste implorant.

— Alan chéri, je ne mens pas. Je vous en prie, croyez-moi ! (Des larmes apparurent dans ses yeux.) Vous ne me trouvez pas belle ? Comment pouvez-vous rester aussi insensible ? Vous ne voulez pas de moi ?

— Si, non et si. Je vais vous attendre au bar d'en face. Rhabillez-vous.

Je sortis rapidement, pour ne pas changer d'avis.

Je n'avais pas envie de boire, mais j'avais besoin d'un whisky. Une fille tellement mordue pour le cinéma était, de toute façon, à éviter. Je ne pourrais jamais m'en débarrasser. Au bar, je vidai rapidement mon

premier verre et en commandai un second. Je me sentais plein de noblesse.

Le tourne-disque jouait un tango quand elle arriva. Elle ondula au rythme des accordéons pour me rejoindre et s'assit sur le tabouret voisin.

— Rhum et Coca-Cola, dit-elle. (Le barman et les cinq clients en restaient bouche bée.) Idiot ! Vous n'aviez qu'un mot à dire ! Vous n'aimez donc pas les femmes ?

J'attendis qu'on l'eût servie pour répondre. Cela me donna le temps de me calmer. Puis je lui déclarai :

— Vous surestimez votre importance. Dans un petit patelin comme Hollywood, vous surestimez également votre propre valeur dans un lit. C'est un bordel, ici. Il y a des milliers de filles, aussi jeunes et jolies que vous, et beaucoup plus expertes, probablement. Pour avoir une chance de faire du cinéma, elles sont toutes prêtes à s'allonger sur le premier plumard venu. Il vous faudra donc trouver une autre tactique, ou alors il vous faudra trouver un gibier plus important.

— Je saurai me faire aimer. Laissez-moi ma chance. On va acheter une bouteille et remonter chez vous.

— Retournez donc chez votre sœur. J'ai des choses plus importantes à faire.

Je descendis du tabouret.

— Vous n'allez pas me laisser dans un endroit pareil ?

— Vous croyez ?

Elle fut convaincue quand elle me vit payer le barman. Elle me suivit dehors et resta plantée sur le trottoir, tandis que le néon teintait de rouge et de vert son jeune visage blessé et désespéré – c'était son nouveau masque. Elle porta la main à sa tempe comme si elle souffrait d'une névralgie et prononça simplement :

— Alors, Alan, c'est un adieu ?

— Adieu, fis-je. Doux chagrin des départs... mais nous n'avions jamais eu d'illusions, n'est-ce pas ? Notre amour était impossible. Il ne nous reste plus qu'à vivre de nos souvenirs. Je ne vous oublierai jamais, telle que vous m'êtes apparue cet après-midi-là sous le feuillage d'un

vert neuf et les rayons de soleil qui mouchetaient votre adorable visage, parmi les fleurs qui vous confiaient leurs secrets...

— Vous faites le clown.

— Vous aussi, pas vrai ?

Elle eut un petit sanglot et s'enfuit. Au bout d'une cinquantaine de mètres, elle s'arrêta, fouilla dans son sac, ouvrit sa Jaguar et démarra. Je retournai au bar.

Je bus encore deux whiskys. Une chaleur plaisante se répandait en moi et j'eus envie de continuer. Je trouvai quand même la force de m'arrêter, de payer et de ressortir dans la nuit. La chaleur se dissipait. Je me sentais vidé. Je me rappelai un certain soir où, ivre, je m'étais battu avec Claire. Et, en plein milieu de la rue, j'eus un cauchemar-éclair.

Tout en me mordillant la lèvre, je m'engageai dans la petite rue sombre où était garée ma voiture. J'ouvris la portière et m'apprêtai à monter, quand-un homme sortit de l'ombre.

— Hé ! fit-il

CHAPITRE XVI

— Salut, Chester.

Mon beau-frère, mal à l'aise, me regarda, en dansant d'un pied sur l'autre.

— Je vous cherchais, dit-il.

— Et vous m'avez trouvé.

Il se rapprocha :

— Vous vous êtes remis à boire, Alan ?

— Comment m'avez-vous déniché ?

— Ce n'est pas moi, ce sont les flics. Un des gars de Los Olmos a demandé à ses collègues de Hollywood d'essayer de repérer votre voiture. Ils ont téléphoné il y a une demi-heure. Alors, je suis venu vous attendre.

_ Je vous avais demandé de ne pas mêler les flics à cette affaire. Merci quand même.

Il s'humecta les lèvres :

_ Pourquoi prenez-vous ce ton avec moi, Al ? Vous êtes toujours hargneux. Pourquoi ? Je ne vous suis pas sympathique ?

— Pourquoi vouliez-vous me voir ? Il se passe quelque chose ?

— Fay est inquiète. Moi aussi, vous savez, avec ces individus qui viennent sonner chez nous, et tout ce qui s'ensuit. Ils ont des têtes de truands, Al, de gangsters. Je ne veux pas que ma femme et l'enfant soient en contact avec des gens pareils. J'ai donc été obligé de faire appel à la police de Los Olmos pour faire surveiller un peu la maison. Ce sont de chics types, Al, des amis à moi. Il y en a qui sont, comme moi, membres du Pistolero Club. Nous jouons aussi aux boules et des trucs comme ça...

— Venez-en au fait, Chester.

— Eh bien, voilà : je ne veux pas avoir d'embêtements.

— Vous n'en avez pas.

— Non.

— Mais encore ?

— Al, je ne sais pas trop comment vous expliquer. Vous avez des perspectives de travail, à Hollywood ?

— Pas encore.

— Cela marchait pourtant bien à la télé, à New York ?

— Autrement dit, vous voulez que je me tire. Vous voulez que je vous fiche la paix. Vous voulez garder Johnny. Vous vous sentirez plus tranquille si je suis à cinq mille kilomètres de vous. Toutes vos autres histoires d'individus patibulaires et d'ennuis, c'est du bidon.

— Vous croyez ? (Il se composa un visage aussi dur qu'il le pouvait, les lèvres serrées.) Avez-vous jamais songé à ce que nous avons souffert, Fay et moi, pendant deux ans, à cause de vous ? D'abord ce procès, puis la mort de Claire... Pendant toute une semaine, Fay n'a pas mis le nez dehors. Elle n'osait pas se montrer aux voisins. Et croyez-vous que c'était facile pour moi, au bureau ? Et maintenant que la nouvelle de votre retour s'est répandue, cela recommence. On me taquine. On me demande combien de fois je vous ai ramassé dans le ruisseau, ces temps derniers. Et il y a pire. Johnny a eu des discussions avec les gosses de l'école. En rentrant, l'autre jour, il a demandé à Fay si...

— Je sais – il a demandé si son père était vraiment un pochard qui avait poussé sa mère au suicide.

— Oh oui !

— Vous l'aimiez bien, Claire. Vous étiez content de vous vanter devant vos collègues de votre parenté avec une fille qui allait être promue grande vedette.

— Pourquoi vous dites ça ? Je ne suis pas en train de vous chercher querelle...

— Vous êtes venu me dire de partir. Vous êtes drôlement impatient de vous débarrasser de moi, Chester. Mais je partirai quand je le voudrai,

et, ce jour-là, j'emmènerai Johnny.

— Vous n'avez aucun droit moral sur lui. Quelle éducation peut lui donner un père qui passe son temps dans les bars ? Le gosse est déjà bien assez handicapé dans la situation actuelle.

— Il ressemble à Claire, dis-je. C'est parce que vous aimiez Claire que vous cherchez à le garder ?

Il me lança un coup d'œil méprisant.

— Vous n'auriez pas aperçu Claire, récemment ? Demandai-je encore.

— Salaud ! Ivrogne !

Il pivota brusquement et s'éloigna.

J'attendis qu'il eût disparu pour monter en voiture. La pendulette du tableau de bord indiquait neuf heures un quart. Je partis à mon tour retrouver Ted Wilson.

La splendeur d'Ylvory était bien révolue. Dans les années trente, il avait connu une brève vogue, comme petit rendez-vous des vedettes à gros cachets. Encouragé, le propriétaire avait agrandi l'établissement qui, en conséquence, avait perdu son ambiance et, de ce fait, la plus grande partie de sa clientèle. La maison avait changé de mains plusieurs fois depuis lors, baissant chaque fois de catégorie. C'était maintenant le lieu de rencontre d'acteurs de troisième zone en chômage, qui voulaient garder l'illusion d'être dans le bain, et de scénaristes qui, étant donné leur métier, se fichaient de la hiérarchie sociale et ne gagnaient pas assez pour fréquenter les endroits plus chics, si l'envie les en prenait.

Ted Wilson était seul à une table de coin.

— Un scotch, dis-je.

J'en bus trois. Chester, le gosse et Claire commencèrent à s'estomper. Ted tenait une de ces cuites lucides qui lui donnait de l'assurance et l'omniscience. Il avait envie de me taper dans le dos. Il parlait fort des papiers qu'il avait écrits sur Barry Kevin. Les gens le regardaient avec une curiosité mitigée, mais sans reproche. Dans cette boîte, refuge de scénaristes et d'acteurs, on avait l'habitude des ivrognes.

Ma langue s'épaississait :

— T'as pu avoir quelques tuyaux aujourd'hui ? Demandai-je.

— Je suis les yeux et les oreilles de Hollywood, déclara Ted en mettant la main en visière et en faisant le geste de tourner une manivelle, comme, autrefois, l'homme des actualités sonores Paramount. Tu crois peut-être que je suis saoul ? Eh bien, ton type porte le bon vieux nom irlandais de Kolanski. Un mètre soixante-dix-huit, quatre-vingt un kilos, trente-cinq ans, c'est-à-dire plus vieux que tu ne le pensais. Babe Kolanski, originaire de Chicago, de la promotion de la taverne Royale. Références : vols d'auto, attaques à main armée et deux ans de perfectionnement à la prison de Joliet. Il y a gagné en astuce. Il s'est installé dans l'Ouest. Les flics, ici, prétendent avoir perdu sa trace, et on ne peut rien retenir contre lui. On ne sait pas où il loge, et ses performances ne sont connues que par la rumeur publique. J'ai eu du mal à ramasser tous ces tuyaux, car il a des amis.

— Quels amis ?

— Mystère. Mais ça concorde avec les bruits qui courent. Il dirige une officine de satonneurs professionnels. Quand un type plein aux as veut faire dérouiller un quelconque particulier, ou l'intimider, ou le faire disparaître, il fait appel à Babe qui, d'ailleurs, se fait payer cher. Mais il a la réputation de la boucler et d'être consciencieux. On peut lui faire confiance. Un mec comme lui peut se faire toutes sortes d'amis à Hollywood, de ceux dont on ne prononce le nom qu'à voix basse, en faisant le signe de la croix.

— Holst ?

— Tu vois, toi aussi, tu baisses la voix ! Maintenant, en réponse à ta prochaine question, il n'y a jamais eu de lien entre Holst et Barry Kevin. Pour autant que je sache – et j'en sais pas mal – ils ne se sont jamais rencontrés.

— Est-ce qu'il connaissait Claire ? Est-ce que Holst connaissait Claire ?

Ted en fut presque dessaoulé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Est-ce qu'ils se connaissaient ?

— Il me faudra du temps pour le savoir. En tout cas, c'est possible. Ils appartenaient à la même compagnie. Avant la fusion avec la Splendid, Claire était à la Super et Holst aussi. Il a fait une dernière grande production pour la Super : *Elijah*. Cela a coûté huit millions et en a

déjà rapporté trente. C'est peut-être ce qui lui a donné son grand essor. Un verre ?

— Non.

— Moi, oui. (Il appela le garçon d'un claquement de doigts, et se remit à parler très doucement.) Et si c'est après Holst que tu es, Al, compte sur moi. Que veux-tu savoir ?

— Tout. Absolument tout.

— Même s'il a couché avec Claire ? Ne te fâche pas, surtout !

— Je ne me fâcherai pas.

— Parce que c'est dans le domaine du possible. Il y avait une raison pour qu'on en fasse une vedette. Ce n'était pas pour son talent. Elle n'en avait pas. Ce n'était pas son physique non plus... Dans ce coin, on peut se farcir une fille tout aussi jolie pour dix bagues de cigares. Si ce que je te dis te fait mal, arrête-moi !

— Ça va. Je tiens le coup.

_ Alors, serre les dents... On ne sait jamais ce qu'on peut dégouter.

Il prit son verre des mains du garçon, y trempa les lèvres, me regarda fixement et me dit :

— Il y a un type qui te dévisage depuis cinq minutes. Un chauve. Là-bas, près de la glace.

J'opinaï d'un signe de tête. Je levai mon verre vide et tournai légèrement la tête. A l'autre bout de la salle, l'homme était bien calé sur sa chaise, le verre à la main, la tête appuyée au mur. Il était grand, bien vêtu, dans les quarante-cinq ans, avec quelques rares cheveux blonds. Il me regardait toujours, sans se troubler.

Je me tournai vers Ted :

— Je ne le connais pas. C'est un scénariste, peut-être, qui cherche un sujet... Tu as du nouveau sur Frascatti ?

— Ouais. Ça a été facile. Jusqu'à ces temps derniers, il vendait ses charmes à plein de vieilles biques de Hollywood. Il devait prospecter le coin pour trouver un pigeon qui lui paierait le *Top Hat*. Il a bien trouvé une pigeonne, semble-t-il, mais elle n'était pas si naïve que ça. Le contrat a été établi par des hommes de loi de New York. Le *Top Hat*

est devenu une société et Frascatti n'en est que le directeur. Encore un détail. On l'a vu en voiture, sur des routes solitaires, la nuit, avec des filles toutes jeunes. Frascatti est, comme moi, un gars de Chicago. Rien ne l'arrête !

— Kolanski est de Chicago. Phil Greco était de Chicago... commençai-je.

Ted ouvrit des yeux ronds, puis hocha la tête :

— Non. Fausse route, et je vais te le prouver. Il y a encore quatre ans, Phil Greco était...

Il s'interrompit, puis reprit :

— Voilà ton pote qui rapplique. Je voudrais bien être siphonné comme lui.

Le chauve s'était soulevé de son siège et s'avavançait vers nous en titubant et en balançant les bras, semblables à des nageoires, pour conserver son équilibre. Il se cogna à notre table, y appuya les mains et me regarda avec des yeux de morue cuite.

— C'est vous Dufferin ?

— Oui.

— Alors ; vous êtes un sacré dégueulasse.

Toute conversation cessa autour de nous.

Ted intervint d'un ton enjoué :

— Asseyez-vous, camarade. Prenez un verre.

— Pas question ! Je ne boirai jamais avec ce mec-là ! Je ne veux même pas être enterré dans le même cimetière, après ce qu'il a fait à cette adorable jeune femme. (Sa voix était épaisse, mais sonore. Les têtes se tournèrent. Tout le monde l'écoutait et ça l'encourageait.) Sa femme, c'était un ange, je l'ai connue, c'était un ange ! Je l'ai vue, le soir où elle a abattu, en état de légitime défense, cet autre salaud, alors qu'il aurait dû y avoir un homme à ses côtés pour la protéger et la consoler. Et où était-il donc, sa crapule de mari ?

— En train de se saouler, comme vous en ce moment, dit Ted.

— Peut-être. Mais moi, je ne me saoulerais pas si j'avais une jolie

petite femme comme elle et un petit enfant si mignon. Je ne pousserais jamais une femme au suicide, comme ce...

Je me levai. Ted intervint :

— Al, si tu lui balances ton poing à la figure, ce sera dans les journaux. Et ça ira mal pour ton matricule... Asseyez-vous, vieux frère ! poursuivit-il. On va finir la nuit ensemble... Moi aussi, je l'aimais bien, cette petite ! Au revoir, Al.

— Au revoir, dis-je.

Je ne sais comment je parvins à quitter les lieux. Je marchai un peu, puis j'entrai dans un autre bar où je restai fort longtemps.

CHAPITRE XVII

Je retraversai la ville, roulant en zigzag. Un autre soir, les flics m'auraient ramassé, et les choses auraient pu tourner tout autrement si, au lieu de regagner mon appartement, j'avais passé la nuit au poste pour conduite en état d'ivresse.

Je rangeai la voiture dans la petite rue et m'engageai en titubant sur le trottoir. Je m'affalai à demi contre la porte de l'immeuble et faillis renverser un jeune garçon qui sortait. Il venait sans doute de voir le propriétaire, car Rowton se tenait sur le seuil de l'appartement n° 1, avec un sourire enjoué sur son aimable visage de batracien.

— Monsieur Kingston, je vous invite à boire un demi en ma compagnie...

J'acceptai et le suivis à l'intérieur.

Il portait, cette fois encore, un maillot de corps et des bretelles. Son appartement avait toujours cet aspect négligé et confortablement désordonné, à l'image de son occupant. Il y avait des photos jaunies aux murs, représentant des boxeurs, et un réveille-matin bon marché faisait entendre un bruyant tic-tac dans un placard ouvert. La table, couverte d'une nappe en plastique, était jonchée de bouteilles de bière vides. Trois caisses de bois s'empilaient contre le mur.

Rowton alla chercher une bouteille pleine, l'ouvrit et prit un verre propre pour moi, sur l'étagère au-dessous du réveil.

— Je savais, dit-il, que vous ne dédaigniez pas la bouteille, tout comme moi. Santé !

Nous bûmes.

— Pas d'offense, dit-il. Je ne prétends pas que vous êtes pochard. Je ne le suis pas non plus. C'est avec le whisky et le gin qu'on devient alcoolique. Mais la bière n'a jamais fait de mal à personne.

— Sauf à quelques milliers d'individus. Et ça commence à être grave quand on proclame que la bière est inoffensive.

— Tiens ? Alors, buvons à notre destruction ! (Il remplit les deux

verres.) Je ne vous ai pas déjà rencontré quelque part, monsieur Kingston ? fit-il en fronçant les sourcils avec application. D'où vous êtes ?

— De New York.

— Je l'aurais juré, pourtant. Probable que vous ressemblez à quelqu'un... Je vois des tas de gens, forcément, dans cette maison. Vous savez ce que c'est, les clients vont et viennent. On en boit une autre ?

— Non, sans façons.

J'en avais assez et protégeai mon verre du plat de la main.

— Vous n'avez même pas pris le temps de vous asseoir. On a à peine commencé !

— Je n'ai plus soif.

Nous nous entre-regardâmes. L'ambiance était bizarre. Le sourire de Rowton s'effaça. J'entendis le tic-tac du réveille-matin et aussi, vaguement, le tourne-disque du bar d'en face.

— C'est moi que vous attendiez, monsieur Rowton ? Demandai-je.

— Oui, en effet. (Son sourire reparut, plus large. Il se rassit.) J'ai un message pour vous, ajouta-t-il en tirant une lettre de la poche de son pantalon. Prenez un siège et lisez. Encore une canette ? Si ça se trouve, c'est la gosse qui vous écrit... celle que j'ai fait monter chez vous tout à l'heure. Quelle poulette ! Ça s'est bien passé, au moins ?

Je pris l'enveloppe. Elle était banale, blanche, et portait en caractères d'imprimerie le nom de M. KINGSTON. Rien de plus. Je demandai :

— Elle l'a apportée elle-même ?

— Je blaguais, monsieur Kingston. C'est sans doute une facture. Le gamin l'a apportée, il y a quelques minutes.

C'est pour cela que j'étais sorti. Asseyez-vous donc et buvez un coup.

Je restai debout. J'ouvris l'enveloppe et en tirai un unique feuillet. On n'avait écrit que sur un côté.

Mon cher Alan,

Je veux faire mie déclaration qui sera le récit véridique de ce qu'il s'est passé au cours de la soirée, qui m'a valu la célébrité. Nous sommes arrivés à huit heures et demie, dors que tu étais _ déjà ivre, comme d'habitude. Pendant une heure et demie, j'ai bavardé, tout en buvant un verre, avec diverses personnes qui ont déjà témoigné lors du procès. Vers dix heures quarante-cinq, tu étais ivre-mort et. On fa expédié à la maison en-taxi. J'ai continué à bavarder et j'ai bu un deuxième verre.

Je n'ai jamais parlé à M. Phil Greco au cours de la soirée. Je ne le connaissais même pas.

Un peu. Après onze heures, M. Foxwell, le producteur délégué, m'a fait venir dans un petit salon privé. Il paraissait inquiet.

C'était tout ce qu'il y avait sur le papier. L'écriture était celle de Claire.

— Elle voudrait un autre rendez-vous ? me demanda Rowton, qui se leva, avec un sourire complice. (Il vint se planter derrière moi.) Qu'est-ce qu'elle raconte ?

Je remis la feuille dans l'enveloppe que je glissai dans ma poche.

— Vous aviez raison. C'est une facture.

— Elle doit être grosse. Vous avez l'air tout retourné. Ce qu'il vous faut, c'est un coup de bière.

— Ce qu'il me faut, c'est du sommeil. Je monte.

Il me saisit le bras avec une force surprenante.

— Allons, monsieur Kingston, j'aime pas boire en Suisse, moi.

Je me dégageai.

— Attendez !

Je me retournai sur le seuil.

Il avait l'air malheureux, mais, au bout d'un moment, haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut foutre, après tout ? Si vous n'avez pas soif, vous ne buvez pas. Bonne nuit, monsieur Kingston.

Je le saluai d'un signe de tête et le laissai.

Je m'étais mis à trembler. J'eus envie d'aller au bar d'en face. J'avais besoin de boire, plus que jamais, mais pas de la bière. Je voulais aussi être seul pour relire la lettre. Je montai.

La maison était silencieuse. Je longuai le palier, ouvris la porte avec ma clé et entrai dans la chambre éclairée en rouge. Je tournai le commutateur, et me dis qu'un plomb avait sauté. La pièce devint verte. Je fis jouer deux fois l'interrupteur, sans plus de succès. Quelque chose me heurta dans le dos et la porte se referma.

— Ne bougez plus, monsieur Kingston, articula la voix basse à l'accent irlandais. Les mains en l'air et pas de fantaisies ! Sors de là, « la Science ». Revisse l'ampoule.

Je perçus un parfum. Une vaste silhouette sortit lourdement de la cuisine et Johnson « Tête d'Épingle » grimpa sur le fauteuil pour revisser l'ampoule dans le plafonnier. La lumière jaillit. Il descendit du fauteuil et me regarda sans curiosité.

Derrière moi, la voix reprit :

— Ça va, mec. Tourne-toi.

Je me retournai.

— Merde, fit-il, encore vous !

Il resta figé, battant des paupières, l'air étonné. Puis il avança vivement d'un pas pour me couvrir de son pistolet et s'arrêta encore, cherchant à reprendre son attitude flegmatique.

— Salut, Kolanski, dis-je.

— Salut, vous. Salut... Alors, comme ça, vous connaissez mon nom.

— Je sais tout. Depuis la prison de Joliet jusqu'à la taverne Royale. J'ai mis les poulets au courant. Vous aviez pris une bonne avance, mais, ce coup-ci, ils sont sur le point de vous rattraper.

Il leva la main, agita le doigt.

_ Vous montez pas la tête. Les flics, ici, sont des types bien. C'est vous qu'ils ramasseront si, moi, je leur cause.

Il avait retrouvé son sang-froid, maintenant, et un charmant sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— Vous m'intriguez, monsieur Dufferin-Kingston. Ma parole, vous devez travailler dans le papier en gros, pour en trimbaler tout le temps... Où il est, le papelard, ce coup-ci ?

— Allez, pas de boniments. Où est quoi ?

— Le petit document que je suis venu chercher.

— Vous me l'avez déjà pris, à Los Olmos.

— Vilain menteur ! Des fois, je me demande s'il reste encore un homme à moitié honnête dans ce vaste monde... (Il agita son pistolet.) Allez, la Science, fouille-le.

— Attendez.

— Pour quoi faire ? Vous voulez gagner du temps, monsieur Kingston ? On y tient, à ce document. Vous l'avez. On a tout fouillé, ici, sans résultat. Donc, vous l'avez sur vous.

— J'ai un message pour Léo Holst.

— Qui c'est, celui-là ? Vas-y, la Science !

Je me mis en mouvement, moi aussi, mais pas assez vite. Une main qui pesait une tonne m'empoigna à la nuque. Je tentai de résister. Mes genoux cédèrent et commencèrent à plier. Si je n'avais pas été plein d'alcool, je n'aurais jamais réagi ainsi. Ce n'était d'ailleurs qu'un réflexe désespéré. Je balançai le bras en arrière, lui saisis le poignet, tirai brutalement et m'affalai en même temps.

Tête d'Épingle s'écroula sur moi, comme une montagne parfumée.

Il était trop grand. Il manquai » de vitalité. Je me faufilai de sous sa masse et lui enfonçai ma chaussure dans le ventre. Il gueula. Il essaya de m'atteindre et me manqua. Kolanski tournait autour de nous comme une guêpe, en cherchant à m'assommer avec son pistolet. Je plaçai un coup de boule dans la figure du grand et ce fut la fin. Il tomba à genoux, serrant mes jambes de son bras.

Je m'arc-boutai. Je bandai mes muscles. Autant chercher à soulever un bœuf. Je retombai à la renverse, écrasé sous son poids. Nous heurtâmes le fauteuil qui bascula, la table se renversa, les cendriers se brisèrent sur le plancher. Je me demandai vaguement s'ils allaient me tuer de la même manière que Barry Kevin. A tant que faire, je préférais perdre connaissance.

Le géant prit son élan et se redressa en me serrant le cou. Mes orteils touchaient à peine terre. Mes yeux se fermèrent. Un sac de ciment mouillé s'abattit sur ma tête. Des mains me palpèrent le corps, trouvèrent la lettre dans ma poche. Des lumières rouges et vertes déferlèrent sous mon crâne, comme si l'enseigne d'en face eût brusquement gagné en ampérage. J'ouvris les yeux pour m'en assurer. Ce n'était pas l'enseigne. Tête d'Épingle poussa un grognement de colère, ôta une de ses mains de ma gorge et brandit son poing.

Je tentai de l'esquiver, mais eus l'impression d'avoir embouti un dix tonnes avec ma tête. Je tombai une fois de plus, les yeux révulsés, les membres pétrifiés. L'enseigne s'était arrêtée au rouge fixe et une symphonie de marteaux pilons résonnait à mes oreilles. Je cessai de respirer.

— Ça y est, fit la voix lointaine de Kolanski.

Un autre petit marteau se fit entendre. Kolanski reprit, d'une voix très naturelle et amicale :

— Oui ? Qui est là ?

La voix, plus lointaine encore, du propriétaire, répondit :

— Rowton. Ouvrez !

Il y eut des rumeurs, puis la porte s'ouvrit. Rowton s'écria, d'une voix apeurée :

— Qu'est-ce que c'est que ce chahut ? Vous allez réveiller les locataires.

Un silence. Puis une voix plaintive :

— Je croyais, moi, que vous vouliez seulement fouiller la pièce. J'ai fait de mon mieux pour le retenir en bas... Qu'est-ce qu'il a pris ?

— Vous avez touché vos cinquante dollars, alors de quoi vous plaignez-vous ? Vous nous avez vus le toucher ?

— Non. Pas du tout. Je ne vous ai même pas vus entrer.

— Alors ? On fout le camp.

La porte se referma.

Les marteaux redevinrent marteaux pilons. Je me demandai si je

pourrais jamais respirer et fis un essai. J'avalai une grande gorgée d'air et m'évanouis.

Au bout d'un temps qu'il m'était impossible de mesurer, le téléphone sonna. J'ouvris les yeux, constatai que la lampe était éteinte et restai sans bouger à observer les dessins fascinants que faisaient au plafond les lueurs rouges et vertes. Le téléphone se tut. Cela n'avait pas d'importance, parce qu'il n'y avait personne au monde à qui j'eusse envie de parler. Je portai la main à mon cou, inquiet de savoir si un jour je serais de nouveau capable de parler. En tout cas, je respirais assez normalement et, tranquilisé sur ce point, je me rendormis.

Quand je m'éveillai pour la seconde fois, j'avais la tête claire, bien que vaguement douloureuse et dilatée, comme si on l'eût gonflée avec une pompe à bicyclette. Je me mis debout, vacillai un instant, glissai dans des vomissures et compris pourquoi je n'étais plus ivre. Je me rendis à la cuisine où je bus de l'eau, déglutissant péniblement. Sous le jet du robinet et après un temps assez long, ma tête sembla reprendre des dimensions normales. Je passai dans la salle de bains pour examiner les marques de mon cou.

Elles étaient très visibles. J'avais une tête affreuse. Une fois lavée et les cheveux peignés, je me sentis plus en forme, mais pas très euphorique quand même. Je traînaillais dans un état de demi-rêve, mais, soudain, la panique me prit.

Kolanski et son copain allaient revenir. Je le savais. Je courus dans la chambre changer rapidement de chemise, je fis ma valise et je me précipitai vers la porte.

Le téléphone se remit à sonner.

J'étais déjà dans le couloir, sur le point de fermer la porte, et le téléphone sonnait toujours. Je rentrai sans lâcher ma valise, décrochai et dis :

— Allô ?

— Alan ?

C'était une voix de femme.

— Qui est à l'appareil ? Demandai-je.

— Tu as reçu ma lettre ?

Ma main se crispa sur le récepteur, sinon je l'aurais lâché.

— Qui est à l'appareil ? Répétai-je.

— C'est Claire, ta femme.

Je restai figé. Le cauchemar continuait. La voix s'était tue. De l'autre côté de la rue, le tourne-disque marchait et la ligne bourdonnait à mon oreille. Enfin la voix reprit :

— Tu as reçu la lettre ?

— J'ai reçu une partie d'une lettre.

— Cela t'a intéressé ?

— Oui. Je voudrais bien connaître la suite.

— Quand tu voudras, si tu jures de garder le secret. Tu le jures ?

— Oui.

— Dis-le.

— Je le jure.

— Je viens te voir, ce soir ?

— Cela me ferait plaisir, mais je ne serai plus là. Je déménage. Je serai à l'hôtel Pierre.

Elle raccrocha. J'en fis autant.

L'escalier était sombre. Je le dévalai si vite que je trébuchai. Je parvins à l'entrée, jetai un coup d'œil derrière moi et vis un rai de lumière sous la porte de l'appartement n° 1. Il me restait une dette à payer.

Je posai ma valise, retraversai le hall et frappai à la porte. Il y eut un cliquetis de bouteilles. Des pas se rapprochèrent.

— Ouais ? fit Rowton.

Je frappai de nouveau.

— Qui est là ?

Je frappai encore.

Il ouvrit la porte.

Et en resta bouche bée. Puis vivement il reprit sa physionomie normale, et me fit un grand sourire :

— Monsieur Kingston, fit-il d'un ton jovial en reculant d'un pas comme pour m'inviter à entrer. Vous êtes quand même revenu boire cette canette ?

Je mis ce qui me restait de forces dans mon coup de poing. Il partit vivement en arrière, se heurta à la table, tomba sur le sol, au milieu d'une avalanche de bouteilles vides, et ne bougea plus.

Il avait beaucoup de fric dans les poches. Le mois de loyer que je lui avais payé d'avance lui revenait de droit, puisque je partais sans préavis. Je ne pris donc que les cinquante dollars qu'il avait acceptés des deux terreurs.

Je quittai l'immeuble mais, pendant vingt-cinq minutes, j'attendis, caché dans une porte cochère, le retour de Kolanski et de Johnson. Quand ils eurent pénétré dans la maison, je gagnai en courant la rue de derrière, montai en voiture et mis le cap sur l'hôtel Pierre.

Du moment qu'ils m'avaient déniché dans une maison meublée, située dans une rue écartée, ils me retrouveraient n'importe où. Or, le Pierre est un bon hôtel, l'un des plus importants de Hollywood et, dans un grand hôtel, je me sentirais plus en sécurité. Un homme, assis dans un fauteuil, dans un coin du hall, leva la tête à mon entrée. Il était le détective attaché à l'établissement, et j'en fus un peu rassuré. Le réceptionniste leva également la tête, l'air un peu bizarre, et qui devint plus bizarre encore lorsque j'eus signé le registre, car il savait qui j'étais. Je demandai qu'on me réveille à dix heures.

Dans la chambre, je pris une douche et m'inspectai dans la glace. Puis, ayant trouvé dans l'armoire à pharmacie de l'aspirine, j'en pris six comprimés, puis je me couchai.

Je m'endormis aussitôt.

CHAPITRE XVIII

Je pris mon petit déjeuner dans la chambre pendant qu'on nettoyait et pressait mon costume. C'était un repas très bon et très copieux, ce qui était bien normal, étant donné le prix que je payais. Le garçon d'étage me rapporta mon complet, reprit le plateau et j'allumai une cigarette. Puis je téléphonai à la rédaction et demandai Ted Wilson.

Il n'était pas encore arrivé. On l'attendait d'une minute à l'autre.

J'appelai Fay.

— AI, un homme vient de me téléphoner. Il veut te joindre d'urgence. Je lui ai dit que tu n'habitais plus chez nous.

— Il a dit son nom ?

— Non.

— T'as qu'à dire à mes correspondants éventuels que je suis au Pierre.

— Très luxueux ! fit-elle d'une voix tendue.

— Comment va Chester ?

— Très bien. Pourquoi ?

Il ne lui avait donc pas rapporté notre entretien de la veille.

— Pour rien, dis-je.

Nous bavardâmes encore quelques minutes et je raccrochai.

Ted n'était toujours pas à son bureau.

Une cigarette aux lèvres, je m'étendis sur le lit pour attendre. Personne ne me téléphona. J'avais un goût déplaisant dans la bouche, aussi allai-je dans la salle de bains me nettoyer la langue avec une brosse à dents et de l'eau fraîche, selon la formule de Ted. Elle me parut assez satisfaisante, et l'aurait été davantage si je l'avais appliquée la veille. Je me recouchai, repris le téléphone et appelai les studios Super.

— Les renseignements, s'il vous plaît ?

— Oui, monsieur ?

— Ici, Max Holman, de New York. Je voudrais parler à M. Foxwell. C'est urgent.

— Pouvez-vous m'indiquer son prénom ?

— Non.

— Je crains, dans ce cas, que nous ne puissions...

— Allons, allons, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je n'ai pas fait tout le chemin de New York pour me faire éconduire. Je répète : Foxwell. Il était assistant metteur en scène il y a environ deux ans.

— Il s'agit de M. Cecil Foxwell, aboya-t-elle, irritée, comme je l'aurais été moi-même si on avait hurlé à mon oreille.

Elle ajouta avec venin :

— Eh bien, je ne peux pas vous le passer, monsieur, parce qu'il est en train de tourner à Salamanque, en Espagne. M. Foxwell est maintenant metteur en scène et producteur en titre. Bonjour, monsieur.

Je fumai une autre cigarette, prenant patience. Je ne pouvais rien faire tant qu'ils ne s'étaient pas manifestés. De nouveau, j'allumai une cigarette.

Le téléphone sonna.

— Ici, Dufferin, dis-je.

— Oui, je sais, monsieur Dufferin. (C'était une voix cultivée qui évoquait la grande Université de l'Est.) Comment allez-vous ?

— Il ne vous a pas fallu longtemps pour me trouver.

— Nous vous trouverions même dans une taupinière, monsieur Dufferin, ce qui, d'ailleurs, n'a guère d'importance... Je vous téléphone au nom d'un client, au sujet d'une certaine affaire. Il semblerait que vous ayez entre les mains une chose dont il aimerait pouvoir disposer.

— Une feuille de papier.

— Plusieurs feuilles de papier, si j'ai bien compris. Mon client est plein de bonne volonté jusqu'à un certain point, monsieur Dufferin, et voudrait connaître votre prix.

— Une question directe mérite une réponse aussi directe. Deux cent mille dollars.

Il me surprit, car il n'éclata pas de rire. Il dit :

— Non, nous n'irions pas jusque-là. Il vous faudrait être un peu plus raisonnable.

— Sinon ?

— Voyons, monsieur Dufferin, vous avez reçu une première visite hier soir, si je ne me trompe. La prochaine fois, ces gens se montreront peut-être moins compréhensifs.

— Ce qui ne les avancerait guère, en ce qui concerne les papiers en question. Je ne les ai pas. Et je ne les ai jamais eus.

— Je vous en prie ! Vous nous avez donné la preuve du contraire. Comment se fait-il que vous ayez eu, hier soir, un feuillet en votre possession, si vous n'avez pas les autres ? Si vous vouliez bien considérer cette affaire comme une simple transaction commerciale, cela éviterait à tout le monde beaucoup d'ennuis... Qu'en dites-vous ?

— Il faut que je réfléchisse. Puis-je joindre votre client un peu plus tard ?

— N'attendez pas trop longtemps. Et vous ne pouvez avoir aucune certitude quant à l'identité de mon client. Nous trouverons toujours un moyen de vous joindre.

— D'accord. Mais, en attendant, fichez moi la paix. Au moindre coup fourré, je rends l'affaire publique. J'ai pris mes précautions. Tout serait automatiquement porté à la connaissance du public, s'il m'arrivait quelque chose.

— Mon client n'a jamais perdu de vue cette possibilité. Mais il désire simplement aboutir à un accord et je peux vous promettre que l'on ne vous importunera plus. Mais, je vous en prie, monsieur Dufferin, ne prenez pas trop de temps pour vous décider. Mon client est assez nerveux. Il se met facilement en colère. Alors, au revoir.

Un déclic m'indiqua que la communication était terminée.

Je me remis à attendre. Claire n'apparaissait pas.

Je pris un long bain très chaud, comme je le fais toujours quand je cherche à construire un scénario. Au bout d'une demi-heure, je me rasai, m'habillai et descendis. Je cherchai le détective de l'hôtel.

Il avait un petit bureau dans un coin du hall, derrière le comptoir à cigarettes. Il était assis à une table qui occupait presque toute la surface de la pièce et fumait une cigarette dans un de ces fume-cigarettes, recourbés en forme de pipe, chers au maréchal Tito. Sur une plaquette en bois, posée sur la table, était fixée une carte à son nom : M. Tovey. Le nom ne me disait rien, mais son visage mince et ses yeux gris et froids ne m'étaient pas inconnus. Il attendit que je parle, sans me saluer.

— Dufferin, chambre cinq cent quatre-vingt-quatre, déclarai-je.

Sa petite pipe tressauta :

— Je sais, dit-il.

— J'aimerais que vous fassiez surveiller ma chambre. Il y a des gens qui pourraient me rendre visite en mon absence, à moins qu'ils ne m'attendent dans le hall.

— Vous connaissez ces gens ?

— Il s'agit d'un nommé Kolanski et de son acolyte, un géant surnommé Tête d'Épingle Johnson, si cela vous dit quelque chose.

— J'ai entendu parler de Johnson.

— Dans ce cas, vous n'aurez pas de difficulté.

— Non, dit-il calmement. Mais si vous escomptez des difficultés, vous feriez mieux de quitter l'hôtel. Je ne tiens pas à vous avoir ici.

Il retira son fume-cigarette de ses lèvres pour l'examiner. Une tête de bison sculptée en constituait le fourneau.

— Et si je portais plainte contre vous pour grossièreté ?

— Essayez toujours. Mais j'ai idée qu'à choisir entre vous et moi, c'est moi que la direction préférera. Je travaille ici depuis le jour où j'ai pris ma retraite, et je donne, comme on dit, toute satisfaction. Mes rapports avec la direction sont excellents.

— On s'est déjà rencontré, dis-je.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir.

— Où c'était ?

— C'est moi et un collègue qui vous avons ramassé ivre-mort, dans la matinée, après la mort de votre femme... C'est tout ?

— C'est tout.

Je sortis. J'achetai un journal au comptoir. Barry Kevin, qui devait être enterré dans l'après-midi, occupait encore la première page. Je m'assis dans la voiture pour lire les comptes rendus. Rien de neuf. Les journalistes, manquant d'éléments nouveaux, ressassaient les faits déjà connus.

Je jetai le journal dans une corbeille prévue à cet effet et me rendis à la Bibliothèque municipale pour consulter les éditions anciennes.

L'employée était obligeante. Je restai près de deux heures dans la salle, examinant tout, depuis les grands papiers, le lendemain de la mort de Phil Greco, jusqu'aux grands titres annonçant les funérailles de Claire. C'était la première fois que je lisais tout cela à tête vraiment reposée. Je commençai à comprendre pourquoi j'étais si mal vu dans certains milieux. On m'avait présenté sous un jour assez sinistre.

Tous les journaux sans exception avaient laissé entendre, et l'un d'eux avait même affirmé, que j'étais plus ou moins responsable de la mort de Claire. Le verdict d'accident n'avait pas apaisé l'opinion, mais l'avait exaspérée. En parcourant les comptes rendus, je ne m'étonnais plus d'être mal vu, étant donné le portrait qu'on avait fait de moi. J'en fus écoeuré.

Je continuai mes recherches. A l'époque, aucun journal n'avait mentionné un M. Foxwell. Je me rendis à la cabine téléphonique la plus proche.

Ted Wilson était passé et reparti. On ne savait pas quand il reviendrait. Je repris la voiture pour aller au bureau de Bertha.

Brando n'y était pas, ce jour-là, mais les filles étaient à leur poste. Quelqu'un avait dû me signaler comme un personnage important, car tout le monde m'accueillit d'un grand sourire. Lona Forman sourit aussi. Hymie de même. La rouquine me dit :

— Entrez, monsieur Dufferin, elle est seule. Elle attendait votre coup de fil.

J'entrai.

— Salut, insaisissable, dis-je.

Bertha reposa le contrat qu'elle lisait et m'adressa un sourire assez mitigé.

— Ravie de vous voir, dit-elle. Je le serai toujours, à condition que vous ne me surpreniez pas dans une situation embarrassante.

— Désolé pour mon intrusion de l'autre jour, dis-je, en songeant qu'elle devait être plus désolée encore que moi.

Je pense qu'à son âge on ne peut guère faire la folle sans payer le prix. Elle paraissait défaite.

— N'y pensons plus, dit-elle. Que désirez-vous, cette fois ?

— Poser des questions.

— Allez-y. Lesquelles ?

— Qui est Cecil Foxwell ?

— Un metteur en scène et producteur de la section cinéma, dans le consortium Super-Splendid. Il est sur un gros boulot, actuellement : il tourne *le Conquistador* en Espagne. J'ai même trois clients qui y tiennent des rôles. Le film sera terminé au Mexique.

— Foxwell se trouvait à la soirée au cours de laquelle Claire a tué Phil Greco.

— Tiens ? Et alors ?

— Il n'a pas déposé devant la Cour. Son nom n'a pas paru dans les journaux.

— Le prestige... expliqua-t-elle. Il y a plein d'invités qui ont préféré échapper à ce genre de publicité. Ils n'auraient d'ailleurs rien apporté en tant que témoins, puisque Claire était seule avec Greco quand c'est arrivé.

Elle fronça soudain les sourcils :

- Comment avez-vous su que Foxwell était là ?
- J'ai lu une certaine déclaration, rédigée par Claire.
- Vous m'étonnez. Les flics de Hollywood gardent généralement ces choses-là dans leurs dossiers.
- Ecoutez, Bertha, vous étiez l'amie de Claire. Vous étiez, au fond, sa seule amie. Vous a-t-elle jamais parlé de cette soirée ?
- Pas que je sache... Elle semblait surtout vouloir l'oublier. J'ai respecté ce sentiment. Elle avait assez souffert... Alors, cette déclaration ? Vous l'avez ?
- Je crois savoir où me la procurer.
- Vous serez sûrement ravi de l'avoir... en souvenir, dit Bertha.
- Non, mais comme argument de chantage. Quelqu'un m'a offert, ce matin, beaucoup d'argent en échange.
- Qui cela ?
- Je pense que c'est Léo Holst.

Elle eut une lueur inquiète dans le regard et s'enfonça dans son fauteuil.

- Que vient faire Léo Holst dans tout ça ? demanda-t-elle doucement.
- Est-ce qu'on peut nous entendre du bureau à côté ?
- Non. Al, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plus tôt de cette déclaration ?
- Je n'en connais l'existence que depuis peu. Peut-être pourriez-vous m'aider à comprendre. Je suis revenu à Hollywood pour voir mon fils. Je ne songeais pas à reprendre du travail, mais Barry Kevin m'a contacté. Je suis allé le voir. Et je suis venu chez vous le même jour. Kevin m'a donc offert de l'argent, alors qu'il n'en avait pas. Il m'a dit que ce serait un film sur la vie de Benvenuto Cellini, qu'il en serait la vedette, le directeur et le producteur, avec Léo Holst comme coproducteur. Vous me suivez ?... Léo Holst comme coproducteur ! Kevin m'a remis la liste des rôles pour me guider dans mon scénario. Il y avait là les plus grands noms de Hollywood, et la liste était de l'écriture de Claire.

— Vous êtes cinglé, fit Bertha d'une voix calme.

— C'était son écriture sans l'ombre d'un doute. Ce qui soulève quelques questions. D'abord, pourquoi Claire, qui espérait devenir rapidement la plus grande star de Hollywood, a-t-elle dressé une liste de rôles pour un film qui, de toute façon, ne pouvait comporter qu'un seul rôle important, un rôle masculin ? Claire était trop éprise de sa propre personne. Deuxièmement : comment pouvait-elle savoir, il y a deux ans ou plus, que Kevin aurait la fantaisie d'incarner Cellini ? Kevin prétendait n'avoir jamais rencontré Claire et, à ma connaissance, c'est la vérité. Troisièmement, comment cette liste est-elle tombée entre les mains de Kevin ?

— Quatrièmement, dit Bertha, pourquoi vous êtes-vous remis à boire, Al ? En Californie, il existe aussi des hôpitaux dans le genre de Bellevue !

— C'est possible, mais vous vous trompez, Bertha. J'aurais posé ces mêmes questions à Kevin si j'avais reconnu l'écriture de Claire tout de suite. Et, quand je l'ai revu, plus tard dans la soirée, il était étendu dans sa penderie. On l'avait frappé à mort. Et, plus tard, on l'a fait basculer du haut de la falaise.

— Je me trompe peut-être, mais vous êtes quand même fou. Vous avez inventé toute cette histoire.

— Je vous jure que non.

— Vous en avez parlé à la police ?

— Non, j'en ai soupe, de la police, pour le restant de mes jours. Je ne voulais pas être mêlé à cette affaire. Je savais ce que les gens allaient penser. En apparence, Kevin est mort de la même façon que Claire.

Bertha dit :

— Mais en réalité, il a été assassiné. Qui l'a tué ?

— Je ne puis en jurer, mais il s'agit peut-être de deux tueurs professionnels nommés Kolanski et Johnson.

— Dans quelle intention auraient-ils tué ?

— Kevin était en possession de la déclaration de Claire.

— Vous venez de me dire que ce sont les flics qui vous l'ont montrée.

Ecoutez, Al, vous ne voudriez pas reprendre votre récit plus lentement ? Qu'y a-t-il donc, dans cette déclaration, pour que tout le monde se l'arrache ?

— Je ne peux que le deviner. Quelqu'un cherche à couvrir le nommé Foxwell.

— Al, Al, Foxwell ne vaut pas toute cette peine... C'est un metteur en scène de second plan. La maison pourrait le remplacer au pied levé. S'il s'était agi de le protéger, on l'aurait expédié à l'étranger depuis longtemps. Or, il n'est parti pour l'Espagne que la semaine dernière. C'est son premier film à l'étranger.

— Il me faut des renseignements plus précis. Ted Wilson fait des recherches pour moi et j'avais espéré en avoir par vous.

— Je voudrais bien. (Elle alluma une cigarette et rejeta la fumée par le nez.) Al, croyez-vous vraiment à toute cette histoire ?

— Si je suis ici, ce n'est pas pour faire de l'affabulation.

— Alors, je vais vous donner un conseil. Allez expliquer ça à la police. Sinon, laissez tomber. Oubliez tout. Vous vous attaquez à des gens qui sont à la tête de millions de dollars et d'une armée de mercenaires. En outre, cette histoire a tout d'une histoire de fous et vous avez fait un stage à Bellevue. Vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

— Aucune.

— Alors, retournez à New York. Vous vous débrouillez très bien, là-bas.

— C'est ce que me dit mon beau-frère. Vous devriez former une société...

— Il a raison. Pourquoi ne partez-vous pas ?

— Je reste.

— Comme vous voudrez. Et, pour en revenir à l'affaire, qui détient cette déclaration ?

— Je ne sais pas. Les gens de l'entourage de Barry Kevin sont les mieux placés. Il y a la veuve, Karen Kevin, la petite sœur, Gloria, et le béguin de la petite sœur, Frankie Frascatti. Il est parmi les possibles.

— C'est un acteur ?

— Un voyou à la belle petite gueule qui dirige le *Top Hat*. Les deux sœurs se sont plus ou moins fâchées à cause de lui. C'est peut-être plus grave que c'en a l'air.

— Il joue le jeu avec les deux ?

— Ce n'est pas impossible, mais c'est sur la jeune qu'il a des visées, pour le moment. Elle prétend qu'il ferait n'importe quoi pour elle. Cela pourrait inclure le meurtre de son beau-frère.

— Et les deux autres dont vous avez parlé ?... Vous savez, je vous écoute très attentivement. Vous n'avez plus de questions à me poser ?

— Une seule, dis-je. Pourquoi Barry Kevin s'est-il morfondu pendant deux années avant de commencer son chantage au sujet de Foxwell ? Pourquoi m'a-t-il mêlé à cette affaire ?

— Vous voulez vraiment mon opinion sincère ?

— Allez-y.

— Vos nerfs ont dû être ébranlés quand vous vous êtes retrouvé dans le décor où avait vécu Claire, ou alors quelqu'un est en train de vous monter un bateau. Toute votre histoire est bien trop loufoque pour être vraie.

— Un drôle de bateau, si l'on pense qu'on n'a pas hésité à tabasser Kevin à mort. J'ai vu son cadavre dans la maison avant qu'on l'emmène en balade à la montagne.

— Vous étiez seul à ce moment-là ? L'avez-vous fouillé pour trouver la déclaration ?

— Je n'étais pas au courant au sujet de la déclaration. Mais je l'ai tout de même fouillé. Je n'ai rien trouvé. Quelqu'un était passé avant moi. J'ai donc foutu le camp et j'ai été dans un bar. C'est là que j'ai rencontré Ted Wilson.

— Bon, bon... Vous n'avez pas d'autres secrets à me communiquer ?

Je me levai :

— Désolé de vous avoir dérangée, Bertha. Allez au diable.

— Ne vous fâchez pas, Al. Je vous aiderai de mon mieux. Si je peux faire quelque chose dans ma partie...

— Merci, Bertha. Au revoir.

Elle dit :

— Soignez vos nerfs, Al. Au revoir.

Je refermai la porte.

D'une cabine publique, j'appelai la maison Kevin. Une inconnue me répondit, d'une voix étouffée, que M^{me} Kevin et Miss Mason ne pouvaient être dérangées. Elles se préparaient à l'enterrement. J'allai déjeuner.

CHAPITRE XIX

L'enterrement fut en tout point digne de Hollywood, une combinaison de cérémonie funèbre, de pique-nique et de matinée de gala. J'y arrivai de bonne heure. Dix mille personnes m'avaient précédée et attendaient, dans une atmosphère ensoleillée, fleurie, embaumée et impatiente. On ne pouvait entrer à la chapelle que sur présentation d'une carte d'invitation. Pas d'espoir d'y accéder. L'allée recouverte d'un tapis, qui conduisait de la grille au portail, était protégée par des cordelières de velours et gardée par des employés de la firme Tranquil Leas, sanglés dans des uniformes impeccables et serrés sur deux rangs.

Parfois, le pasteur sortait sous le portail, sourire aux caméras des actualités et de la télévision.

Les attractions principales n'étaient pas encore arrivées, et la foule tuait le temps de son mieux. Des familles, assises sur des tombes, achevaient de déjeuner. Les imprévoyants payaient à prix d'or les noix et le popcorn, proposés par des camelots opportunistes, porteurs de plateaux. Un marchand de glaces arriva et fut immédiatement assailli par les enfants. Trois autres individus au visage lugubre vendaient des photos, bordées de noir, de Barry Kevin en costume historique – la main levée comme pour un dernier adieu, en surimpression sur des vues de la chapelle.

Les inévitables dames en noir étaient dispersées dans la foule et pleuraient à qui mieux mieux. Les haut-parleurs accrochés autour de l'église faisaient alterner la *Valse triste* et le mouvement lent de la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak, jouées avec sentiment sur un puissant orgue Wurlitzer.

Je pris position, le dos contre les piques de fer de la clôture qui séparait le cimetière de la rue. Je tendis le cou pour tenter d'apercevoir quelqu'un de ma connaissance, et ne vis personne.

L'heure fixée pour la cérémonie passa. Les adultes s'impatientaient et les enfants s'agitaient. C'était pour les vivants que nous étions là et non pour les morts. Une petite fille se mit à glapir, parce que la foule trop dense l'empêchait de sauter à la corde, et deux garçonnetts firent diversion en tombant ensemble dans un bassin.

Les voitures commençaient à arriver.

Une limousine noire, impressionnante, conduite par un chauffeur. Le couple qui en descendit ne faisait pas le poids et le prouvait en arrivant le premier. La foule remua, poussa des grognements critiques, puis se calma. Il lui fallait du plus gros gibier. Elle ne fut pas déçue. Une décapotable jaune et crème s'arrêta en grinçant. Un homme en descendit d'un bond.

Il mesurait près de deux mètres, avait une poitrine à la King-Kong et des hanches étroites. C'était la vedette d'une série de westerns de la télé ; il arrivait du studio et portait encore son maquillage et son costume de cow-boy, éperons compris. Et tout le monde songea que cet homme sensible n'avait pas hésité à lâcher son métier dévorant pour rendre hommage à son ancien camarade. Tous les cœurs lui furent acquis. Une ovation monta, ses éperons tintèrent, il agita son sombrero.

L'une des femmes ne put dominer son émotion. Elle se mit à hurler d'extase. Elle déchaîna la foule. Les gens affluèrent en vague, grimpant sur le dos les uns des autres. Les costauds de la garde d'honneur durent se donner le bras pour résister à l'assaut. Les caméras se mirent à ronronner, la *Valse triste* prit du volume ; autour de moi, les gens escaladaient la clôture pour mieux voir. Ce fut une belle fête sentimentale.

Après cela, l'excitation ne fit que croître.

Bien qu'aucune étoile de première grandeur n'apparût, tout le monde se sentait heureux et quelque peu hystérique. Il y avait dans l'air une atmosphère de kermesse, et tous les nouveaux arrivants eurent droit à une ovation, y compris les vétérans qui avaient tourné avec Kevin dans les années quarante. Il y eut même des acclamations pour les techniciens, les opérateurs et les directeurs de studios. Il fallait conserver l'ambiance jusqu'à l'apparition de la veuve.

Elle arriva dans une voiture de deuil, une Rolls noire et stricte aux pneus blancs, pilotée par un chauffeur. Une femme cria : « La voilà ! », et M^{me} Kevin descendit sur le trottoir, très distante dans ses vêtements noirs, la tête haute, regardant la foule avec haine. La foule perçut son hostilité. Un silence presque total s'établit, et le désappointement fut général. Gloria Mason, heureusement, sut redresser la situation et rallier tous les suffrages.

Elle descendit de voiture découvrant, comme par hasard, ses cuisses et

même davantage. Elle portait une robe anthracite serrée à la taille, à jupe très ample, et un petit chapeau formant pointe sur le front, orné d'une fine voilette qui lui ombrait le front. Elle s'arrêta un instant sur le trottoir, vacillant, portant la main à sa tempe d'un geste égaré. Le quasi-silence de la foule se chargea de respect. Gloria s'accrocha alors au bras de sa sœur, s'y appuya lourdement et, d'un pas indécis, suivit l'allée recouverte de tapis jusqu'au portail, telle Ophélie sur le chemin de la rivière fatale. Elle mettait le paquet.

Une discussion éclata près de moi. Laquelle des deux était l'épouse ? Le chœur, dans les haut-parleurs, entonna : *Nous irons tous en Terre promise*, l'hymne funéraire de Tranquil Leas. Ceux qui le connaissaient y joignirent leurs voix. La conversation générale reprit. On se remit à vendre du popcorn.

Les prières commencèrent.

Une main me tira par la manche à travers la clôture. Une voix dit : « Dufferin. »

Je jouai des coudes, je me démenai et réussis à me retourner en me faisant durement repousser contre la clôture. Le visage de Frankie Frascatti était à cinq centimètres du mien.

Il paraissait très jeune, très soigné, très calme, à l'exception de ses yeux presque affolés. Il me parla, bougeant à peine les lèvres :

— Il faut que je vous voie. Ma voiture est au coin de la rue. Je vous attends.

— Je ne peux pas remuer.

Il y avait des perles de sueur sur sa lèvre supérieure, et sa bouche se releva en un rictus :

— J'ai téléphoné chez vous, ce matin. Une femme m'a répondu qu'elle ne savait pas où vous étiez. C'était soi-disant votre sœur.

— C'est vrai. Pourquoi cet affolement ?

Il regarda vivement autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait. Dans le vacarme, il n'avait rien à craindre ; pourtant, il se rapprocha :

— Vous l'avez, le machin de votre femme ?

Le haut-parleur, après avoir loué le défunt, vantait la ville de Hollywood et ses citoyens dévoués qui, généreusement, enseignaient au monde entier à vivre sur le mode américain. Et personne n'avait montré plus de dévouement à cette belle cause que Barry Kevin.

— C'est Léo Holst qui vous envoie ? Demandai-je.

Sa bouche se crispa de nouveau :

— Que voulez-vous dire ?

— Que voulez-vous dire vous-même ? Quel machin de ma femme ?

— Allons, ne faites pas l'ignorant, dit-il. Vous l'avez.

— Qu'en savez-vous ?

— Elle me l'a dit.

Il se pencha si bien que son nez passa entre les barreaux :

— Vous êtes allé là-bas et vous avez trouvé le corps. Alors, vous avez pris le machin qu'il avait sur lui. Ecoutez, vous toucherez la part que vous voudrez. Je vous offre cinq mille dollars comptant, tout de suite.

— Cela dépend du pourcentage pour le reste. On va en discuter. Allez à l'hôtel Pierre. Je serai là-bas dès que je pourrai m'échapper.

Le coin de sa bouche tremblait maintenant, comme un vibreur de sonnerie électrique. Ses paupières battirent.

— Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Je ne veux pas courir de risques. Venez plutôt au *Top Hat* avant l'ouverture. La porte de derrière sera ouverte. A sept heures.

Dans l'église, le prédicateur en était à la péroraison. La musique de l'orgue Wurlitzer s'adoucissait. Frascatti demanda encore :

— Gloria est ici ?

— Oui.

— Je n'ai pas pu la joindre. (Soudain, il m'apparut comme un jeune garçon aux yeux chargés d'angoisse et de détresse.) Je croyais qu'elle était malade, ou qu'il lui était arrivé un coup dur. Si vous la voyez après...

Il s'interrompt :

— A sept heures, fit-il en relevant la tête et en se frayant un chemin à travers la foule.

Je jouai de nouveau des coudes et me retrouvai face à l'église.

La péroration s'achevait sur le mode triomphal.

Il y eut un dernier chant : *Adios, heureux Voyage, adios*. La foule se bouscula pour prendre les meilleures places. Ceux qui connaissaient le cérémonial entraînaient leurs enfants et se répandirent dans les collines, essayant de gagner le carré des Etoiles, où dormaient de leur dernier sommeil tous les clients de la maison Tranquil Leas qui avaient figuré, ne fût-ce qu'une fois, dans un film de catégorie A. Les accents de la *Marche des saints* résonnèrent dans le cimetière. Le cercueil apparut, porté par six hommes qui s'efforçaient de marcher au pas.

Un soupir monta de la foule. Les gardes rompirent les rangs et prirent la tête du cortège pour lui ouvrir un passage. Les sœurs sortirent, se donnant le bras, et le soupir se changea en un murmure de sympathie qui parcourut la foule comme un bourdonnement de guêpe. Puis le cow-boy apparut. Son fard luisait au soleil et ses dents brillaient. Les carnets à autographes jaillirent de toutes parts, le murmure s'amplifia, devint un cri d'adoration et ce fut le branle-bas qui, bientôt, dégénéra en chaos.

Je poussai vigoureusement, tournai le dos à la foule et me cramponnai aux barreaux. C'était le seul moyen de respirer. La foule oscilla, puis reflua. J'avais les côtes plaquées à la clôture, les cris se teintèrent de panique. Un homme hurla parce qu'on écrasait sa femme. Des enfants pleuraient. Les caméras tournaient, le commentateur de la télé, debout sur son camion, braillait comme sur un champ de courses et les dévots poursuivaient leur marche.

Des renforts de police arrivèrent. Puis des ambulances.

Au bout de dix minutes, l'entrée principale était encore bloquée, mais autour de moi, il y avait assez de place pour prendre mon élan. Je m'agrippai à la clôture, fis un rétablissement et retombai de l'autre côté, dans la rue.

En regagnant ma voiture, je vis mon reflet dans une devanture. J'étais dans un triste état. Je me sentais sale et n'avais pas de costume de rechange à l'hôtel.

Je mis donc cap sur Los Olmos pour me changer.

CHAPITRE XX

Fay n'était pas là – c'était son jour de bridge. Il n'y avait personne à la maison, mais elle avait laissé la porte de derrière ouverte pour le retour de Johnny. Je pris de la tarte et du lait dans le réfrigérateur, fis jouer du Bach, pur et classique, pour chasser le souvenir de l'enterrement, puis montai prendre une douche et me changer.

J'avais réfléchi. Entre autres choses, j'avais décidé de ne pas revenir habiter ici. D'ailleurs, Chester ne l'accepterait plus, même si je le désirais. Je fis mes bagages et les descendis dans la voiture.

Une femme m'observait d'une fenêtre de la maison voisine. Quand je levai les yeux, elle se détourna et fit semblant de ne pas m'avoir vu.

Il se faisait tard. L'enfant aurait dû être rentré. Je retournai m'asseoir dans le living-room avec l'idée de l'attendre, de voir comment il allait. Mais je compris bientôt que je n'aurais pas le courage de l'affronter, bien qu'il fût mon fils et âgé de six ans seulement. Le moment n'était pas encore venu. J'arrêtai le tourne-disque, remontai en voiture et me rendis au Pierre.

Il n'y avait pas de messages pour moi ; personne ne m'avait téléphoné. Je laissai mes bagages à la réception pour que le chasseur les monte, examinai le hall sans y voir de visages connus et allai au bar.

Il était plein de gens qui sortaient de leur travail et qui parlaient tous à la fois. Personne n'était seul. Personne ne semblait m'attendre. Je pris un tabouret et commandai un Coca-Cola.

Le détective, Tovey, avait dû être averti par la réception. Il arriva au bout d'une minute et s'installa à une table, tout près de la porte, pour me surveiller. J'observai mon reflet dans la glace. Je commençai à croire que les glaces de bar n'ont d'autre raison d'être. Quand je le regardai en face, il ne détourna même pas les yeux, mais continua à me dévisager d'un air hostile. Après avoir lu les journaux à la bibliothèque, je comprenais ses sentiments. Je commandai un second Coca-Cola.

L'horloge du bar indiquait six heures trente. Je quittai mon tabouret, saluai en passant d'un signe de tête Tovey – qui ne broncha pas – et

repris ma voiture.

La circulation du soir animait les rues. Les files de voitures se ruaient d'un feu rouge à l'autre, comme des scarabées affolés, et leurs fumées d'échappement se mêlaient au brouillard chargé de suie qui descendait lentement. Les enseignes au néon s'allumaient. Craignant de me mettre en retard, je quittai la rue principale pour une voie latérale qui menait à la grand-route, et enfonçai l'accélérateur. Sans trop savoir pourquoi, je me sentais en forme. Je me surpris même à siffloter.

L'enseigne au néon du *Top Hat* était éteinte, et le cabaret avait quelque chose de désolé. Il n'y a rien de plus déprimant qu'une entrée de boîte qui a éteint ses néons. Je m'avançai dans l'allée et me garai sous les arbres au lieu de me ranger dans le parking. Je descendis et constatai, en consultant ma montre, qu'il était sept heures moins cinq ; j'étais quand même en avance. J'allai d'abord à la porte principale.

Elle était fermée à clé. Je contournai la bâtisse et trouvai, sur les arrières, trois portes espacées. Celle du milieu était ouverte. J'entrai. Je traversai un vestiaire où les uniformes des serveurs pendaient à des cintres, puis je débouchai dans la grande salle. Aucune lampe n'était allumée et la pénombre noyait les lieux. On avait vaporisé du désinfectant parfumé, mais je sentais encore les relents d'alcool éventé et de cigarettes refroidies.

Je franchis la piste de danse au plancher élastique et montai la marche, à la porte du bureau. J'attendis une seconde, puis je frappai.

Pas de réponse, pas de mouvement, pas de lumière sous la porte. Une artère se mit à battre à mon cou. Si c'était un guet-apens, j'aurais du mal à m'en tirer... Je frappai de nouveau, tournai la poignée et trouvai à tâtons l'interrupteur.

Il n'y avait pas de fenêtre. Je perçus une odeur singulière, comme si des gosses avaient tiré là des dizaines de pétards. Le bureau était plus grand que je ne le pensais. Recouvert d'un épais tapis, il était doté d'un petit bar, de plusieurs classeurs, de fauteuils, de deux petites tables et d'un bureau. Frankie Frascatti était affalé sur le bureau, la bouche et les yeux ouverts, avec, sous la joue, une mare de sang.

Je n'aurais pu lui parler, même en arrivant beaucoup plus tôt. Le sang s'épaississait déjà. Il avait reçu une balle dans la tête et était mort depuis une heure au moins.

L'arme du crime avait disparu.

CHAPITRE XXI

Je contournai le bureau. Frascatti était assis au bord du fauteuil et ses mains pendaient presque jusqu'au plancher ; il eût suffi d'en toucher une pour le renverser. Impossible de le fouiller. Impossible également d'ouvrir le tiroir du bureau. Le corps le bloquait.

J'enveloppai ma main dans mon mouchoir et m'approchai des classeurs. Ils étaient fermés à clé. A la porte, j'essuyai d'abord la poignée, puis l'interrupteur. La lumière s'éteignit et je restai dans le noir. Je ne voyais plus Frascatti, mais mon désarroi était total.

Dans la grande salle, je perçus un remue-ménage.

On marchait doucement, mais pas assez doucement. Le plancher de la piste grinçait. Puis le silence se rétablît. Je sortis du bureau sans toucher à la porte, et m'aplatis contre le mur. Je distinguai une silhouette parfaitement immobile au bord de la piste, près du bar. J'attendis que l'inconnu bougeât de nouveau.

— Où êtes-vous, Al ? fit-il.

Je m'éloignai du mur et m'avançai vers lui. Je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous me voulez, Chester ? Que faites-vous ici ?

— Ce n'est pas encore ouvert.

— Je sais, dis-je en lui prenant le bras et en l'entraînant vivement dehors.

Nous passâmes par le vestiaire, suivîmes le côté de la maison et gagnâmes la voiture.

Je lui serrai le bras comme dans un étau. Il restait silencieux et ne cherchait même pas à se dégager.

— Vous êtes venu à pied ? Demandai-je.

— Non, j'ai laissé la voiture sur la route.

Il pointa le doigt. La voiture était bien là.

— Vous vouliez voir Frascatti ?

— Qui c'est ?

Je l'attirai vers moi d'une secousse. Dans la lumière du crépuscule, il avait le visage jaunâtre.

— Que voulez-vous ?

— C'est pour Johnny, marmonna-t-il. Je croyais que vous l'aviez emmené. Alors, je vous ai suivi pour le reprendre.

— Il n'est pas rentré ?

— Je ne pense pas.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est moi qui l'ai emmené ?

— Eh bien, j'avais demandé à la voisine de m'appeler au bureau si elle remarquait quelque chose d'anormal autour de la maison. Elle vous a vu emporter des valises...

— Elle sait que je suis le frère de Fay.

— Oui, dit-il.

J'attendis.

— Eh bien, je lui ai dit aussi de me téléphoner si jamais vous reveniez. Qu'est-ce que vous voulez ? Fay ne me dit plus rien, depuis que vous l'avez montée contre moi.

— Vous me racontez là une drôle d'histoire.

— C'est la vérité. Elle m'a téléphoné à l'heure où Johnny doit rentrer de l'école. Je suis revenu à la maison aussi vite que j'ai pu. Il n'était pas là, et vos bagages non plus. Je vous ai cherché au Pierre, et je vous ai vu partir. Mais je n'ai pu me rendre compte si le petit était avec vous ou non. Alors, je vous ai suivi. J'ai été retardé dans les embouteillages, mais j'ai aperçu votre voiture ici... Vous ne l'avez pas emmené, vraiment ?

— Non.

— Où est-il ?

— Vous êtes-vous renseigné chez les gens avec qui Fay a joué au

bridge ?

— Je ne sais pas chez qui elle a joué, cet après-midi.

— Avez-vous demandé chez d'autres voisins ?

— Non.

— Cela devient plus grave. Combien de fois êtes-vous venu au *Top Hat* ?

— Je n'y ai jamais mis les pieds.

— Vous avez pourtant trouvé facilement la porte de derrière.

— Je savais que vous étiez là. J'ai essayé toutes les portes.

Il devint livide.

— Peut-être êtes-vous au courant, peut-être pas. De toute façon, vous vous taisez, ne serait-ce que pour Fay. Il y a un nommé Frascatti, là-dedans, assis à son bureau... Il a reçu une balle dans la tête. Ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais ce pourrait être vous.

Mon beau-frère aspira une longue bouffée d'air, comme s'il venait de faire surface après une longue plongée. Il resta muet. Je lui lâchai le bras et montai en voiture. J'avais hâte de m'en aller. Il resta un instant bouche bée, à me regarder à travers le pare-brise, puis il pivota sur les talons et, malgré son embonpoint, détala comme un lièvre vers sa voiture.

Il ne prit pas le temps d'allumer ses phares. Le moteur gronda et, en moins de dix secondes, il avait atteint le quatre-vingts. Il devait foncer au commissariat de police. Il fallait que j'aille plus vite que lui.

CHAPITRE XXII

Les grilles de la résidence Kevin étaient grandes ouvertes. J'en fus surpris. J'entrai sans hésiter, me rangeai sur le gravier, près de la Buick, et sonnai à la porte principale.

On me répondit presque immédiatement. Une femme d'âge moyen, au visage de pierre, vêtue de noir, m'appela " Monsieur ». Je reconnus sa voix : c'était elle qui m'avait répondu au téléphone. Bien qu'elle m'eût appelé « Monsieur », elle ne se gêna pas pour me claquer la porte au nez, pendant qu'elle allait s'informer si on était disposé à me recevoir.

Apparemment, on était disposé, mais, à en juger par son expression, on n'en était pas enchanté. Elle s'effara pour me laisser entrer, mais avec réticence, comme si j'étais lépreux.

Je me dirigeais vers la pièce où j'avais discuté avec Barry Kevin, lorsqu'elle me dit : « Par ici, monsieur », et me guida à travers le hall jusqu'à un mur qui me parut parfaitement lisse. Pourtant, lorsqu'elle poussa le panneau, je découvris une autre pièce. La porte camouflée se referma derrière moi. La pièce était plaisante, vert et crème. Karen Kevin, qui avait quitté le deuil, avait des vêtements assortis aux murs : un sweater bien moulant de couleur crème et un pantalon de torero, plus moulant encore que le tricot et qui mettait en valeur ses jambes racées. Elle était assise sur un divan avec, dans les mains, un dossier ouvert, en cuir, contenant des dessins. Elle avait le front soucieux et elle fumait. A voir les mégots dans le cendrier, on se rendait compte qu'elle fumait en ruminant ses soucis depuis plusieurs heures.

— Bonsoir, me dit-elle. Vous venez me faire chanter ?

Je m'efforçai de sourire :

— Pas encore.

— Asseyez-vous. Voulez-vous boire quelque chose ?

Je m'assis :

— Non, merci. J'aurais trop peur de déranger votre domestique.

— Hetty ? (M^{me} Kevin avait adopté le ton de la conversation, mais sa

voix paraissait sans énergie, lasse, morte. Elle jouait avec les dessins, sans me regarder.) Hetty est une personne très bien. Elle a été à notre service pendant des années, à Cleveland. Elle est arrivée hier par avion pour m'aider, et elle m'a bien rendu service.

— Dommage que vous ayez dû vous en séparer entretemps.

— Mon mari ne pouvait pas la voir.

— Et elle ne peut pas me voir, du moins j'en ai l'impression.

— Oh ! Elle vous prend pour un chasseur de souvenirs. Nous avons été pas mal importunées.

— Je vous crois volontiers. Je suis même surpris que vous ayez laissé les grilles ouvertes.

— Ah ! Oui... (Elle ne me regardait toujours pas.) Ça n'a pas été trop terrible. Les gens nous croient parties. J'ai dit aux journalistes que nous allions à Cleveland, tout de suite après l'enterrement.

— Et, ensuite, vous avez changé d'avis ?

Elle feuilleta les dessins.

— Avez-vous une idée particulière, monsieur Dufferin, ou venez-vous simplement me présenter vos condoléances ?

— Vous en avez sans doute besoin. J'étais à l'enterrement, cet après-midi. Vous avez dû souffrir.

— C'était révoltant. (Elle choisit un dessin représentant deux chevaux, le tendit à bout de bras et l'étudia, les paupières plissées.) Mon mari n'avait pas de documents cachés, monsieur Dufferin. Hetty a passé la journée à préparer les bagages en vue de notre départ. Elle a fouillé toute la maison. Il n'y avait rien.

— Hetty n'est pas allée à l'enterrement ?

— Hetty ne pouvait pas supporter mon mari. Quel genre de papiers espériez-vous trouver ?

— Je crois que je vais accepter un verre, dis-je.

Elle n'eut pas besoin de sonner la domestique. Elle prit une bouteille de scotch dans une petite niche du mur et en versa un verre, sans rien prendre pour elle-même. Pendant qu'elle s'affairait je pris les dessins,

afin de l'empêcher de se cacher derrière les feuillets. C'étaient de très bons dessins, tous à la plume.

— C'est de vous, madame Kevin ? Demandai-je.

— C'est de ma sœur. (Elle me tendit le verre et s'assit.) Elle peint aussi de bonnes aquarelles. Elle avait déjà du talent à l'âge de cinq ans. Ma mère lui a fait suivre les cours d'une école de peinture, mais elle était trop forte pour les maîtres. J'avais espéré qu'elle s'y remettrait à présent et qu'elle prendrait des leçons particulières avec un de nos amis qui est peintre à Cleveland.

— Mais cela ne l'intéresse pas ? Demandai-je.

— Elle refuse de quitter Hollywood. Quelqu'un lui a bourré le crâne. Vous, monsieur Dufferin. Je fais appel à votre correction. Demandez-lui de changer d'idée. Elle n'écouterait personne d'autre.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Elle ne parle que de vous, depuis hier. Il paraît que vous devez lui écrire un rôle et faire d'elle une étoile. Elle ne s'est pas couchée de toute la nuit, d'après ce que m'a dit Hetty. Elle a passé son temps à errer dans la maison. Ce n'est qu'une petite sottise, monsieur Dufferin, et vous avez tort d'abuser de sa naïveté.

— J'aurais tort, en effet, dis-je. Vous ne voulez pas m'appeler Alan ?

— Je m'en tiendrai à « monsieur Dufferin ».

Je vidai mon verre et le reposai sur une petite table verte.

— Gloria est à la maison ? Demandai-je.

— Pas pour le moment.

— Peut-être n'est-ce pas tellement le cinéma qui la travaille. Il se pourrait qu'elle tienne à rester à Hollywood pour Frascatti.

Karen se contenta de me lancer un rapide coup d'œil.

— A quelle heure doit-elle rentrer ? Demandai-je.

— Elle sera là d'un moment à l'autre.

— Madame Kevin, je ne vous crois pas. Vous avez dit aux journalistes que vous retourniez à Cleveland. Vous prétendez même avoir fait vos

bagages. Mais, malgré votre crainte des chasseurs de souvenirs, vous avez laissé la grille ouverte. C'est pour votre sœur. Vous ne savez pas où elle est. Si vous me dites ce qui lui est arrivé, peut-être pourrai-je vous aider...

De sa voix mortellement lasse, M^{me} Kevin prononça :

— Gloria s'est sauvée avec Frascatti.

J'avais drôlement besoin de boire un verre.

— Vous en êtes sûre ?

— Il est venu ici juste avant l'enterrement. Gloria a prétendu qu'elle ne voulait pas le voir et Hetty ne l'a pas laissé entrer. Je pense que Gloria cherchait à me duper. Un quart d'heure après, elle a reçu un coup de téléphone. C'est à ce moment-là qu'ils ont dû prendre leurs dispositions. Au retour de l'enterrement, elle a manifesté le désir de s'allonger. Nous avions besoin de repos toutes les deux... Mais, bientôt, j'ai entendu sa voiture démarrer, j'ai regardé par la fenêtre de la chambre et je l'ai vue passer les grilles.

— Elle est peut-être allée faire des courses. Ou prendre une cuite.

— Elle a emporté une valise de vêtements. Pourquoi l'aurait-elle fait, si ce n'est pour partir avec ce voyou ?

M^{me} Kevin se pencha et me reprit le carton de dessins. Elle me dit d'une voix amère :

— Je croyais lui avoir coupé l'herbe sous le pied. J'avais chargé un détective privé de faire une enquête sur Frascatti. Hier, il m'a fourni les noms et les adresses de trois femmes qui l'ont entretenu à diverses périodes. Je leur ai téléphoné. J'ai prévenu chacune d'elles que Frascatti avait une liaison avec Gloria.

— Des coups de téléphone anonymes, dis-je. Ce n'était pas très joli.

— Je ferais n'importe quoi pour protéger ma sœur.

— Qui étaient ces femmes ?

— Ce serait encore moins joli, si je vous le disais.

— Je cherche à vous aider.

— Après tout, quelle importance ? (Elle me donna les noms.)

Je les connaissais. Une conseillère artistique de soixante ans, une costumière de théâtre et une actrice qui jouait toujours les bonnes vieilles mamans, faute de pouvoir jouer autre chose en raison de son âge. J'avais maintenant les noms et j'avais pour le meurtre de Frascatti un mobile qui n'avait rien à voir avec Claire, ni avec la fameuse déclaration, ni avec moi-même. M^{me} Kevin me l'avait peut-être fourni accidentellement. Peut-être pas.

Je me levai :

— Je retourne à Hollywood. Si votre sœur rentre ou vous téléphone, dites-lui de me joindre immédiatement à l'hôtel Pierre. Si elle ne vous a pas donné signe de vie avant minuit, prévenez la police.

— Pas question. (Elle se leva.) Nous sommes censées faire route vers Cleveland. Ça ferait un scandale formidable, si vite après les funérailles.

— Appelez quand même la police. Ne leur donnez pas mon nom, ou je nierai vous avoir parlé.

Elle me répondit d'un ton hautain :

— Je n'ai pas de conseils à recevoir, en ce qui concerne ma famille, monsieur Dufferin.

— Comme vous voulez. Puis-je téléphoner d'ici ?

Sans s'adoucir, elle me conduisit dans le hall, puis s'écarta discrètement pendant que je téléphonais au Pierre. Il y avait un message pour moi.

Ted Wilson avait été renversé par un chauffeur qui avait pris la fuite. Il était à l'hôpital du Samaritain et demandait à me voir.

CHAPITRE XXIII

L'infirmière ressemblait à un lézard vieillissant et elle en avait la fébrilité. Elle ne cessait d'ouvrir la porte de la chambre, parcourant des yeux le couloir, pour voir si j'attendais encore, puis se coulait hors de vue comme un reptile. Je ne lui avais plus adressé la parole depuis qu'elle m'avait déclaré que je ne pouvais voir Ted. En insistant, je ne pouvais que la contrarier et la buter.

Je rallumai une cigarette. Le docteur sortit seul ; c'était un homme de petite taille, aux cheveux gris, au visage plaisant. Je me levai à son arrivée. Il dit :

— Heureux de voir que Wilson a au moins un ami.

Personne n'a encore demandé de ses nouvelles, à part la rédaction de son journal.

— Il est veuf, dis-je. Sans famille. Il y a des chances qu'il survive ?

— Survive ? Il n'a même pas perdu connaissance. Il doit y avoir une part de vérité quand on dit qu'il y a un dieu pour les enfants et les ivrognes. Il était tellement saoul que nous aurions pu l'opérer sans anesthésie. Mais il est dessaoulé, maintenant. Par la douleur.

— Je peux le voir ?

— Non. Il a eu de la chance, car le choc a dû le faire rebondir. Mais il a quand même une fracture du fémur, une fracture du poignet, de nombreuses contusions et pas mal de fièvre. Il souffre du choc. Demain, vous êtes sûr de le trouver ici. Vous n'avez qu'à venir à l'heure où la police fera son enquête. On vous précisera cette heure au bureau.

— Bonne nuit, dis-je.

— Docteur ! (L'infirmière sortit vivement de la pièce.) Docteur, le malade insiste pour voir ce monsieur. Sinon, il menace de se lever et de rentrer chez lui.

— Qu'il essaie. Quelle est sa température ?

— Quarante.

— Vous avez cinq minutes, me dit le médecin.

— Merci. (Je gagnai la porte, suivi de l'infirmière.) Seul ?

Le docteur haussa les épaules, fit un signe affirmatif et je fermai la porte au nez de l'infirmière.

Ted Wilson était allongé dans un lit sans oreiller, le bras dans une gouttière, avec une sorte d'arceau au-dessus des jambes. Il tourna la tête et murmura :

— Enfin ! Tu m'as apporté à boire ?

— Je n'y ai pas pensé, dis-je, en m'asseyant sur la chaise, près du lit.

— Imbécile ! T'aurais dû y penser. C'est pour ça seulement que je voulais te voir. (Il esquissa un faible sourire.) T'en fais pas, Al, je suis assuré jusqu'aux sourcils et il y a longtemps que j'ai besoin de vacances. Ce serait peut-être un moyen de me guérir de l'alcool, s'il m'en prenait envie. Mais, pour l'instant, ce n'est pas le cas. Avec de la chance, je pourrais peut-être mettre la main sur de l'alcool de pharmacie.

— C'est arrivé comment ?

— Exprès, dit-il, le sourire disparu. (Il respira longuement.) Ces gens savaient que je me trouvais chez Paco. Ils m'attendaient. J'étais rétamé, mais je ne suis jamais rétamé au point de ne pouvoir traverser une rue. Je perds la notion des choses une heure avant de tomber raide. Donc, je vois une bagnole noire, dans la rue. Je sors, je m'engage sur la chaussée, quand j'entends gronder le moteur. Je fais un bond et je me retrouve dans le ruisseau, en train d'attendre l'ambulance.

— Qui c'était ? Demandai-je.

— Je voudrais bien le savoir, et j'y ai réfléchi pendant que le médecin me charcutait. Je déteste plein de gens, mais je vais te dire une chose : personne ne me déteste. Au studio, j'avais pour tâche de présenter toute la clique de salauds d'arrivistes sous le jour le plus séduisant. Je faisais bien mon métier. On m'aimait à cause de cela. Je ne me suis pas fait d'ennemis. Et, à la *Gazette*, je n'ai jamais été qu'un doux ivrogne.

J'attendis. Il reprit :

— Le type que je déteste le plus au monde est, sans doute, Léo Holst. C'est pour cela que je me concentre sur lui. Après la fusion des studios, il m'a fichu à la porte, alors que j'avais un boulot bien à ma main et bien payé qui me donnait du prestige et une position sociale. J'ai donc des raisons de le détester. J'aimerais bien me venger. Donc, hier soir, à *l'Ivofy*, j'ai réfléchi sur ce que tu m'as dit. Quelque chose que j'ai entendu plus tard m'a décidé à entreprendre une enquête. Aussi, j'ai passé la matinée à faire des recherches prudentes auprès de gens que je connais et qui travaillent pour la Super-Splendid. Je croyais qu'ils seraient discrets, mais ils ont dû lui en parler.

— Quel genre d'enquête ? Quels arguments espérais-tu glaner chez les uns et chez les autres ?

— Aucun, à moins que Holst n'ait déjà quelque chose sur la conscience.

Ted hocha la tête et fit la grimace :

— Au diable ce bras ! C'est bizarre, cela me fait mal près de l'épaule et non plus au poignet.

Il ajouta :

— Tu aurais dû rester dans le coin, hier soir. Le pochard chauve, il a picolé longtemps avec moi. Il était bavard. C'est un admirateur de Claire. Il ne l'a vue qu'une fois, comme il a dit. C'était à cette fameuse soirée.

Je fus secoué jusqu'à la moelle.

— Il m'a raconté la chose. Il paraît que Claire est apparue, toute pâle, défaite, en disant que Phil Greco avait eu un accident. Et le chauve a eu une réaction qui lui fait encore honte aujourd'hui : il s'est sauvé pour que son nom ne soit pas cité...

— Ils étaient nombreux à faire comme lui.

— Je sais. Entre autres, Léo Holst.

La porte s'ouvrit. L'infirmière dit :

— C'est l'heure, monsieur Dufferin.

— Allez-vous-en, vieille vache ! hurla Ted. Allez cacher votre vilaine

tête de vache avant que...

— Comment osez-vous... ? Monsieur Wilson ! Je vais appeler le docteur !

Elle disparut.

— Holst, dis-je.

— Ouais. Bien entendu. Il n'aurait pas survécu à ce genre de publicité. Il était en plein milieu du tournage à *Elijah*, son grand film historique. La police aurait pu le retenir aux fins d'enquête et bousiller le film... un film religieux. Le seul fait qu'il ait participé à cette soirée pouvait lui nuire. Rappelle-toi : on a interdit à Jennifer Jones de divorcer, tant que *Bernadette* n'était pas rentré dans ses frais.

— Holst a donc rencontré Claire, dis-je.

— Si oui, c'était la première fois. Ce qui, d'ailleurs, paraît bizarre. Ils faisaient partie du même studio ; lui, il était déjà une grosse huile, et elle était en pleine montée. On dirait qu'ils s'évitaient exprès... A moins que certaines personnes n'aient menti, ce matin.

— Y a pas mal de personnes qui ont menti avant celles-là, dis-je. En tout cas, le nom de Holst n'a jamais été prononcé au procès.

— D'autres noms ont été gardés secrets. L'affaire a été mise au point avant même d'être rendue publique. Question d'influence.

— Qui est Cecil Foxwell ? Demandai-je.

— L'assistant metteur en scène à *Elijah*. Il était aussi à la soirée ? C'est probable...

— Il est devenu metteur en scène en titre, à présent.

— Et alors ? (Ted ferma les yeux, les rouvrit à demi et me regarda.) Qu'est-ce que tu peux me raconter encore ?

— Il y a un rapport entre Holst et Frascatti.

— Ça, c'est nouveau. Un point de vue inattendu. Raconte.

— Il ne s'agit pas d'aviser les journaux tout de suite, dis-je, mais il se trouve que Frascatti a été assassiné cet après-midi.

— Oh ! (Ted réussit presque à se redresser.) Oooh ! dit-il encore, d'une

voix douce et traînante. Maintenant, il faut que tu me racontes tout.

— Volontiers, mais je ne sais pas grand-chose... Frascatti m'a donné rencard. J'ai été exact, mais pas lui. Il était mort.

Je songeai à Fay et à l'enfant.

— Je suis le seul à être au courant, ajoutai-je.

— On est deux, à présent, me dit Ted. J'aime pas beaucoup la coïncidence. Frascatti et moi, on se fait estourbir tous les deux, le même jour. (Il fit la grimace en effleurant son bras.) Al, il y a un moment qu'on est sur cette affaire, mais, moi, j'ai tourné en rond, dans le noir. Je me débrouillerais mieux si tu me contais l'histoire par le commencement.

La porte s'ouvrit.

L'infirmière se glissa dans la chambre, puis le médecin. L'infirmière ressemblait à Némésis, et le médecin avait perdu son air aimable. Il me fit signe du pouce :

— Dehors !

Je sortis. Je n'avais pas le choix.

CHAPITRE XXIV

Dans le hall de l'hôtel, j'achetai un journal du soir, puis m'avançai vers la réception. Le détective de nuit, qui se tenait près du stand de cigarettes, se redressa puis se détourna, mais continua à m'observer du coin de l'œil. Le détective de jour. Tovey, l'avait sûrement mis au courant.

— Y a-t-il des messages ? Demandai-je.

— Pour M. Dufferin ? Oui. Quatre coups de téléphone, monsieur, du même correspondant. J'ai noté le numéro. On vous demande de rappeler dès votre arrivée.

Je pris le feuillet. C'était le numéro de Fay, à Los Olmos. Je gagnai l'ascenseur, sentant les yeux de l'employé sur moi, et je vis le détective de nuit pivoter doucement pour mieux me suivre du regard. Je montai.

Il y avait fête dans un appartement de l'étage. La porte était ouverte. Une foule de gens, verre en main, s'entassaient, épaule contre épaule, et emplissaient l'air de conversations bruyantes et de fumées épaisses. Je cherchai ma clé à tâtons. Une jolie petite blonde de dix-sept ans à peine titubait dans le couloir, quelque peu dépoitraillée, et à moitié dans le cirage. L'homme qui l'accompagnait aurait pu être son grand-père, mais il n'y avait rien de grand-paternel dans son sourire.

Il la prit par le bras et l'entraîna, la portant presque, dans une chambre. Ils allaient sans doute discuter en tête à tête de la meilleure façon de la lancer dans le cinéma. Le lendemain matin, une fois le choc passé, elle se dirait que, ce qui n'avait pas réussi avec lui pourrait réussir avec un autre. Elle ferait une nouvelle tentative... Mary Astor, qui connaît bien Hollywood, l'appelle l'Enfer.

Je songeai à Gloria Mason et me demandai où elle était. Puis j'entrai dans ma chambre.

Je parcourus le journal. Il y avait de longs comptes rendus sur l'enterrement de Barry Kevin : c'était beau, c'était touchant, c'était le dernier témoignage de respect et d'admiration venu du fond du cœur de ses milliers de spectateurs fidèles. Il y avait ses photos. « Les

grandes étoiles ne s'éteignent jamais. » La veuve était partie pour Cleveland. Mais de Frankie Frascatti, pas un mot.

Trop tôt, sans doute. Le compte rendu paraîtrait dans une deuxième édition. A moins que quelqu'un n'ait enlevé le corps, comme on avait fait pour Barry Kevin. Une cascade de cadavres dégringolant la montagne. L'un d'eux ayant été celui de Claire.

Je songeai à Chester.

Il avait parlé, ou il n'avait pas parlé. Quatre coups de téléphone de Los Olmos, c'était inquiétant, mais moins inquiétant qu'une visite de la police. J'écoutai les bruits de fête dans le couloir. Je me torturais le cerveau. Finalement, je m'approchai du téléphone.

Il se mit à sonner.

— Ici, Dufferin, dis-je.

Silence à l'autre bout. Puis une voix basse, étouffée :

— Alan, c'est Claire.

— Allô, dis-je. Comment vas-tu ? Où es-tu ? (Silence.) Pas au Ciel, toujours ! Ajoutai-je.

— Tu ne parais pas surpris de m'entendre, Alan.

— J'ai surmonté le choc depuis la nuit dernière. Navré que nous n'ayons pas eu l'occasion de bavarder. J'espérais que tu m'appellerais ce matin. Tu n'as pas cherché à me joindre, n'est-ce pas ?

— Non. Quelqu'un d'autre t'a téléphoné ?

— Des tas de gens.

— C'est ce que je craignais. Qui donc ?

— Non, dis-je, commençons par le commencement. Tu m'as téléphoné au sujet de la lettre. De la partie de lettre que tu m'as envoyée. Il y avait là une page d'écriture...

— Tu ne pensais pas que je t'enverrais tout, quand même ? Il faut d'abord que nous fassions un accord.

— J'écoute.

— Eh bien... (Elle fit traîner le mot, puis ajouta impétueusement :) T'as reconnu l'écriture, pas vrai ?

— Oui, dis-je, c'était astucieux. Mais vous avez commis une ou deux maladresses. Claire ne m'a jamais appelé Alan de sa vie. J'étais Al, pour elle, comme pour tout le reste de la famille. Elle ne m'aurait pas appelé « mon cher », même dans une lettre. Les phrases elles-mêmes étaient bizarres, un style un peu trop administratif... ça ressemblait plus à une déposition qu'à une lettre. Et on ne commence pas une lettre par « Mon cher Alan », pour enchaîner sur un texte froid et désagréable sur mon ivresse invétérée. Le début amical ne s'accorde pas avec le reste.

— Je vois... C'est normal que vous remarquiez ce genre de chose, étant vous-même scénariste. C'est peut-être pour ça que j'admire votre boulot.

— Vous me l'avez déjà dit. Et je vous en remercie.

— J'ai quand même bien composé mon rôle, dit-elle.

— Très bien.

— Il fallait que j'essaie... C'était plus fort que moi.

— C'est parce que vous êtes comédienne, dis-je.

— Oui. Vous m'avez vue à l'enterrement ? J'ai été à la hauteur, il me semble. Je pourrais convaincre tout le monde, de n'importe quoi.

— Pas de n'importe quoi, Gloria. Vous avez commis une erreur dès le début. En fait, vous étiez très au courant de mon boulot dans le cinéma, mais vous ignoriez tout des autres scénaristes. Pour votre gouverne, Hemingway et Faulkner n'ont jamais écrit de scénarios, ils ont juste gagné le prix Nobel. Cette ignorance est naturelle chez une petite fille qui rêve d'être comédienne. Vous pensez toutes que les acteurs et les actrices sont les seuls éléments importants dans les films. Mais, ce qui est moins naturel, c'est que vous étiez au courant de mes travaux avant même de m'avoir rencontré. J'en conclus que ma personne vous intéressait à priori, et il en allait de même avec votre beau-frère. Ce qui laisse supposer que vous aviez eu une conversation à mon sujet, avant même de m'avoir vu. Au fait, ce n'est pas vous qui l'auriez tué, par hasard ?

— Mais non, fit-elle, choquée. Comme si j'étais capable d'une chose pareille ! Il avait conçu le rôle de Lucrèce Borgia pour moi.

— Cela vous irait comme un gant, dis-je. Qui l'a tué ?

— Ce n'est pas vous ?

— Non. Pas cette fois-ci.

— Donc, c'est Frankie ou ma sœur. Elle le détestait assez pour cela. Mais cela a-t-il vraiment de l'importance, maintenant que tout le monde pense qu'il est mort dans un accident de voiture ?

Elle me parlait avec un naturel qui me glaça. Elle reprit :

— J'ai toujours envie de jouer Lucrèce. Un film historique, c'est vraiment très prestigieux, vous ne croyez pas ? D'ailleurs, j'ai le sens de l'histoire, je comprends la Renaissance. Vous ne me verrez pas me balader dans les grands décors d'époque, comme la plupart des actrices qui font penser à des touristes dans un musée. Je donnerai de l'allure au personnage.

— C'est possible. Et moi, je pourrais torcher le scénario en question. En centrant sur Lucrèce.

— C'est vrai, ça ?

— C'est bien pour cela que vous m'avez téléphoné ? Pour conclure un accord ?

— Eh bien, oui. Je pense que je pourrais m'en tirer par mes propres moyens, maintenant que je sais que la déclaration est réellement de l'écriture de votre femme, mais vous connaissez mieux les ficelles que moi. C'est merveilleux, n'est-ce pas ? Vous allez pouvoir étudier ma personnalité et composer le rôle pour faire valoir mes capacités. Vous allez gagner des millions de dollars, Alan.

— Et je pourrai aller en discuter avec Holst, ce qui ne vous est pas possible, dis-je. Puisque nous allons être associés, Gloria, il vaut mieux ne plus tourner autour du pot. Je vous attends ici, dans ma chambre. Venez le plus vite possible.

— Mais il n'en est pas question, Alan. Je vous téléphone par l'interurbain. Je suis à des centaines de kilomètres. Je n'ose pas revenir à Hollywood pour l'instant.

— Pourquoi pas ?

— Quelqu'un pourrait tenter de me voler le document. Après tout, je

ne suis qu'une femme.

— Où se retrouve-t-on, alors ? Demandai-je.

Elle réfléchit, puis déclara :

— Je continue mon voyage. C'est merveilleux de rouler la nuit. Très romantique. Dans un sens, ça me libère de mes complexes. Eh bien, j'ai une idée formidable... Je ne suis jamais allée à Tia Juana. Il n'y a qu'à se donner rendez-vous là-bas. J'ai entendu parler d'une boîte qui s'appelle El Robo, où on fume la marihuana et un tas de trucs. Je voudrais connaître ça. Une comédienne doit connaître ce genre de choses. Voulez-vous demain après-midi, à cinq heures ?

— Attendez. Ne quittez pas.

— Je suis obligée.

— N'oubliez pas que nous sommes associés, dis-je. C'est moi qui vais me taper tout le travail. J'ai besoin de votre collaboration.

— Par exemple ?

— Qu'est-ce qu'il y a dans la fin de la lettre ?

— Vous ne le savez donc pas ! s'écria-t-elle. J'en étais sûre ! Eh bien, je ne vous dirai rien avant de vous avoir vu. Je ne suis pas encore certaine de pouvoir me fier à vous.

— Bon. Dites-moi au moins depuis quand vous avez le document en votre possession ?

— Depuis dix jours.

— Qui vous l'a donné ?

— Peu importe.

— Gloria, qui vous l'a donné ?

— Si vous voulez tout savoir, c'est Frankie Frascatti.

— Comment l'a-t-il eu ?

— Cela n'a pas d'importance, Alan !

— Ecoutez. Je ne suis pas à la côte. Je gagne largement ma vie à la

télévision, à New York. Je peux me débrouiller sans vous et sans vos combines, mais vous ne pouvez pas vous en sortir sans moi. Répondez à mes questions, ou vous vous verrez dans l'obligation de me relancer à New York. Je veux tout savoir, de A à Z, et avec les détails.

— Vous n'êtes qu'un sale individu. Je ne sais plus même si je veux faire affaire avec vous... (Mais elle s'anima soudain, ayant décidé apparemment de se montrer sous un jour, à son point de vue, favorable.) Eh bien, c'est Frankie. Il n'a jamais travaillé dans le cinéma, mais il est très au courant de ce qui s'y passe. Il y a quelque temps, au *Top Hat*, il a entendu dire que vous étiez de retour. On avait même rappelé, à cette occasion, l'histoire de votre responsabilité dans le suicide de votre femme et l'affaire Phil Greco. C'est alors que Frankie a dit...

Elle s'interrompt brusquement et éclata de rire :

— J'ai failli lâcher le mot ! Pour un peu, je vous disais ce que vous cherchez à savoir. Mais pas question ! Vous le saurez demain, à Tia Juana. Frankie m'a confié une certaine chose, au sujet de votre femme. Il m'a dit qu'il pouvait le prouver, grâce à une déclaration rédigée par elle. D'abord, il n'a pas voulu me montrer la lettre, mais j'ai fait semblant de ne pas le croire, de douter de son amour... Et il m'aime vraiment. Il est fou de moi. Je crois qu'il ne me refusera jamais rien.

— Vous avez donc lu la lettre et vous avez vu le parti que vous pouviez en tirer. Vous avez alors demandé à Frascatti de vous la confier...

— De me la prêter.

— Mais vous n'étiez pas assez affranchie pour en tirer parti vous-même. Aussi, vous avez mis votre beau-frère dans le coup.

— Pauvre vieux Barry ! dit-elle. Il a cru d'abord qu'il s'agissait d'une blague. Mais il était aux abois. Il était prêt à tout pour revenir sur l'écran. Alors, il a voulu vérifier le bien-fondé de ma théorie... Il vous a donc convoqué et il a eu l'impression que vous aviez reconnu l'écriture sur la liste de distribution que j'avais écrite. Du coup, il a été convaincu.

— Et il a essayé de m'acheter, dis-je. Ensuite ?

— Moi j'ai cru que vous aviez deviné la vérité, au sujet de la déclaration, et que vous étiez revenu le soir même pour le tuer ! Je

savais, d'autre part, qu'il avait téléphoné à Holst. Alors, quand j'ai vu votre voiture arriver, j'ai pensé que vous veniez directement du studio. J'étais dans ma voiture, sur la route. Je me suis glissée dans la maison pour écouter votre conversation et je vous ai vu penché sur le corps de Barry, en train de le fouiller.

— A ce moment-là, le perroquet a crié et vous vous êtes sauvée dans le hall.

— Oui, et quand vous êtes parti, je suis entrée à mon tour et j'ai trouvé la lettre sous le corset de Barry... Je pense que vous n'avez pas été la chercher là.

— Non.

— En tout cas, j'étais bien embêtée. Je voulais en parler à Frankie, mais quand je suis arrivée au *Top Hat*, je vous y ai trouvé. Je ne savais plus que faire et j'ai décidé qu'il valait mieux ne pas lui en parler sur le moment. De toute façon, Frankie n'est pas très courageux. Il est gentil dans le genre gnanngnan, mais il manque de cran. Le lendemain, il avait le trac et m'a demandé de lui rendre la lettre. J'ai été obligée de lui dire que je l'avais montrée à Barry. J'ai commencé par prétendre qu'elle devait être dans la poche de Barry quand il a été tué, mais, comme les journaux n'en parlaient pas, il en a conclu que quelqu'un d'autre se l'était appropriée. En tout cas, ça le tracassait beaucoup et il revenait tout le temps à la charge, si bien que j'ai fini par lui dire que c'est vous qui deviez l'avoir, puisque vous aviez tué Barry pour la lui prendre.

— Pourquoi lui avez-vous dit ça ?

— Eh bien, voilà... S'il avait su que j'avais la lettre, il aurait cherché à la récupérer.

— A quel moment lui avez-vous raconté votre histoire ?

— Ce matin. Je n'y tenais pas du tout, mais il a voulu pénétrer de force dans notre maison. J'ai bien été obligée de lui dire quelque chose. On a discuté ensemble au téléphone.

— Il m'a appelé aussi, dis-je.

— Il vous a embêté ?

— Non. Dites-moi une chose, Gloria. Comment Frascatti est-il entré en possession de cette lettre, au départ ?

— Je n'en sais rien. Sincèrement. Il n'a jamais voulu me le dire. Il devait avoir peur...

— Bon. Moi, ce soir, je fous le camp pour New York.

_ Mais puisque je vous dis que je n'en sais rien ! Au fond, ça m'était bien égal, du moment que j'avais la lettre.

_ Vous pensez que Holst marchera ?

_ Vous croyez qu'il a le choix ? fit-elle d'une petite voix dure. J'aimerais faire établir un photostat qu'on lui montrerait d'abord. Evidemment, c'est risqué, dans ce sens que le photographe aura vu le document... Savez-vous faire des photostats ?

— Non.

— On pourrait apprendre. Ce ne doit pas être très dur.

— Très bien. Gloria, encore une chose. Au sujet de ma femme. Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Je n'ai jamais entendu dire le contraire.

Je raccrochai.

Je ne voulais pas raccrocher, mais le bruit de la fête dans le couloir s'était soudain amplifié. Je me tournai vers la porte ouverte. L'homme qui se tenait sur le seuil m'était inconnu.

CHAPITRE XXV

Il était grand, l'air intelligent et l'allure prospère, avec une figure pour publicité de chemisier de luxe, mais parfaitement indéchiffrable. Je l'aurais vu volontiers vêtu de flanelle grise, mais, étant donné l'heure tardive, il portait un costume foncé, finement rayé, et un chapeau à bords roulés. Il serrait une serviette sous le bras. Son sourire éclatant de blancheur était peut-être un chef-d'œuvre de dentiste. Il me dit, de cette voix cultivée que j'avais entendu le matin même au téléphone :

— Bonsoir, monsieur Dufferin.

— Bonsoir, répondis-je. Il y a longtemps que vous m'écoutez ?

— J'essayais... (Il entra, ôta son chapeau et referma la porte.) Mais je n'ai rien entendu. Ces gens font trop de bruit dans le couloir.

Il examina les lieux, passa dans la salle de bains, revint, regarda sous le lit, ouvrit les tiroirs, tâtonna sous la table, sous les deux fauteuils et examina les murs d'un coup d'œil expert.

— Pas de magnétophone, dit-il en s'asseyant. Merci. Excusez-moi de ne pas m'en avoir annoncé, mais vous comprendrez mes raisons... Voulez-vous que je sonne pour nous faire monter à boire ?

— Non.

— Je vous approuve entièrement. Mieux vaut garder la tête claire. Et maintenant, parlons affaires...

Il posa la serviette sur ses genoux, croisa les mains dessus et me jaugea en silence pendant quelques instants. Il avait des yeux perspicaces, aimables, mais durs. De toute évidence, personne n'avait réussi à le posséder depuis qu'il avait décroché son diplôme.

— A votre connaissance, existe-t-il beaucoup de scénaristes qui se soient vu proposer un contrat de douze ans ? demanda-t-il.

— J'en connais au moins un.

— Le cas est rare. Pour obtenir un tel contrat, il faut être un scénariste très expérimenté et de talent exceptionnel. Aux yeux de certaines

gens, vous êtes cet homme-là. Et, après avoir vu quelques-uns de vos films, je suis tenté de partager leur opinion, monsieur Dufferin... J'ai dans cette serviette un contrat. Il n'y manque que votre signature. Trois mille dollars par semaine. Trois mille dollars par semaine pendant douze ans.

— Cela fait de l'oseille. Et en échange ?

— Vous écrivez, bien entendu... Qu'est-ce que vous pensiez ? (Il était trop bien élevé pour hausser les sourcils, mais l'inflexion de sa voix suffit pour traduire sa pensée.) Il y a beaucoup de travail, aussi bien dans la télévision que dans le cinéma. En outre, vous serez conseiller artistique et jugerez le travail des autres. Votre décision sera sans appel. Vous lirez aussi des romans pour rechercher des thèmes intéressants. Ce n'est pas une sinécure, croyez-moi. Mais vous aurez une situation prestigieuse.

— Prestigieuse et rémunératrice, dis-je. Voilà qui est parfait. Holst m'achète sans sortir un rond de sa poche. C'est la compagnie qui fait les frais et les actionnaires qui règlent la facture.

— Puisque vous parlez des actionnaires, j'ai l'impression qu'ils font une excellente affaire. Il leur faut un homme comme vous. Ou dois-je comprendre que vous manquez de confiance ?

— J'en ai suffisamment pour savoir que je peux gagner ma vie comme scénariste indépendant. Je n'ai pas besoin d'être lié par contrat.

— Le contrat peut être modifié selon vos désirs. (Il s'interrompt.) Vous recevrez également soixante-quinze mille dollars cash.

— De mieux en mieux, dis-je. Et si je n'accepte pas ?

— Pourquoi n'accepteriez-vous pas ? Je ne comprends vraiment pas vos scrupules. Oublions, pour le moment, mon client et discutons affaires. Vous avez la lettre de votre femme. Peu importe, d'ailleurs, comment vous vous l'êtes procurée. Vous pouvez, à votre choix, la rendre publique ou l'utiliser d'une autre façon. Jusqu'à présent, vous ne l'avez pas rendue publique et, franchement, je ne vois pas pourquoi vous le feriez. Je suis sûr que vous n'avez nul désir de venger Phil Greco.

— Je ne le connaissais même pas, dis-je.

— Vous avez bien de la chance. C'était une petite fripouille, un maître chanteur au petit pied. (Ses yeux m'examinèrent de nouveau sans la

moindre lueur d'humour.) Votre femme est morte. Un scandale ternirait sa mémoire. Vous avez un enfant. Il faut épargner les enfants. Dans ces conditions, que reste-t-il à faire ? Signer le contrat, encaisser l'argent et me remettre le document.

— Vous connaissez la teneur de cette déclaration ? Demandai-je.

— Naturellement, sans cela je n'aurais pas accepté cette mission. Il n'y a pas de risque. J'ai la confiance de mes clients. Je gagne près de deux cent mille dollars par an, monsieur Dufferin. J'ai une grande maison, quatre voitures, deux jardiniers, un chauffeur et même un maître d'hôtel. Et tout cela, je l'ai gagné grâce à la confiance dont m'honorent mes clients. Je ne la trahis jamais. Alors ? (Il tambourina des doigts sur sa serviette.) Acceptez-vous ma proposition ?

— Et si je n'acceptais pas ?

— Il faudra réfléchir... Vous avez déjà été brutalisé une fois...

— Une fois ?

— Une fois, dit-il. La prochaine fois, vous risquerez votre vie.

— Et si je vous disais que je n'ai pas cette lettre ?

— On ne vous croira pas. On vous en a repris une page la nuit dernière, dans une maison meublée où vous étiez inscrit sous le nom de Kingston. J'avoue, Dufferin, que nous avons été surpris en apprenant que c'est à vous que votre femme a envoyé le document. J'avais cru comprendre qu'elle ne vous portait pas dans son cœur.

— Vous croyiez donc qu'elle l'enverrait à quelqu'un d'autre ?

— Non. Sauf s'il s'était agi d'une personne qui eût assisté à la rédaction du document.

— Par exemple ?

Soudain, il perdit patience :

— Si vous voulez bien m'expliquer la règle du jeu, Dufferin, je ne demanderai pas mieux que d'y jouer avec vous.

— Je ne joue pas.

— Alors, réglons cette affaire.

Il commença à ouvrir sa serviette.

— Il me faut vingt-quatre heures... Les papiers sont en lieu sûr et j'ai besoin d'une journée pour les récupérer.

Il se leva brusquement, mit la serviette sous le bras et le chapeau sur sa tête.

— Des dérobades, encore ! dit-il. Mon client s'est montré patient et généreux. Il peut changer d'attitude.

— Qu'est-ce qu'il peut faire ?

L'homme me sourit de nouveau. Il effleura le bord de son chapeau pour s'assurer qu'il était posé bien droit :

— Bonsoir, dit-il.

Puis il franchit le seuil et ferma la porte derrière lui.

Je me précipitai sur le téléphone.

La standardiste était occupée, mais me promit de faire son possible pour retrouver l'origine du dernier appel. Je raccrochai et m'assis pour attendre. Je voulais téléphoner à Fay, mais craignais de décrocher avant que la standardiste m'ait rappelé. Et, soudain, la panique me prit, car l'idée me vint qu'elle ou quelqu'un d'autre avait pu écouter ma conversation avec Gloria Mason au sujet de Barry Kevin. Le cas échéant, je pouvais m'attendre à une visite de la police.

J'eus le temps de fumer une cigarette et la moitié de la seconde. Chez les voisins, la fête touchait à sa fin. Le téléphone sonna.

— Dufferin ?

C'était une voix de femme, mais pas celle de la première standardiste.

— Merci, mademoiselle. Vous avez pu le trouver ?

Il y eut un silence à l'autre bout du fil, puis la correspondante reprit, d'une voix étrangement plate, assourdie :

— Vous faites erreur, Dufferin. Erreur sur la personne. Je vous téléphone pour vous transmettre un message. Vous devez vous rendre ce soir au Compostella Canyon. C'est un trajet d'environ une heure. Apportez les papiers de votre femme. Soyez au rendez-vous à trois heures du matin, c'est-à-dire à un moment où la route sera libre, et

venez seul. Pas d'entourloupes. On vous verra arriver à dix kilomètres de distance. Nous connaissons votre voiture. Une femme vous attendra.

— Vous ? Dis-je. Qui êtes-vous ?

— A trois heures précises, et apportez les papiers.

— Sinon ?

— Sinon, nous tuons l'enfant, dit-elle. Et ce n'est pas une plaisanterie.

J'en eus le souffle coupé. La sueur me coulait par tous les pores. J'avais le front et les poignets moites. Ma chemise me collait au dos.

— Je n'ai pas le document en question, dis-je.

— Nous savons que vous l'avez. Donc, à trois heures. Compostella Canyon. Si vous téléphonez aux flics, le gosse mourra.

Elle raccrocha.

Je restai pétrifié un long moment. On frappa à ma porte. Je raccrochai le téléphone et traversai la pièce.

Le bonhomme avait, au coin des lèvres, un cigare éteint. C'était le détective de nuit. Je songeai vaguement qu'il avait dû surprendre ma conversation avec Gloria Mason. Cela n'avait pas d'importance. Je restai là, à le regarder fixement.

— Monsieur Dufferin ? (Il ôta son cigare de ses lèvres et m'adressa un sourire amical.) J'ai pensé qu'il valait mieux monter vous parler en particulier. La standardiste a retrouvé l'origine de l'appel. On vous a téléphoné d'une cabine publique de San Bernardino. Nous ne pouvons trop rien faire ici, mais j'ai des amis là-bas. Si vous voulez contacter quelqu'un en particulier, je ne vous promets rien, mais on fera notre possible, si vous voulez bien me donner le nom et, peut-être, le signalement...

— Merci, dis-je, mais ce n'est pas important.

— Vous êtes malade, monsieur Dufferin ?

— Je vais très bien.

Il sourit de nouveau.

— Dans votre métier, vous devez avoir pas mal d'émotions quand vous traitez de grosses affaires.

— Oui, dis-je.

— Il y a longtemps que vous connaissez M. Wilde ?

— M. Wilde ?

Il cligna lourdement de l'œil.

— C'est aussi un secret, hein ? J'ai eu la puce à l'oreille quand j'ai vu qu'il ne voulait pas se faire annoncer. Je suis monté derrière lui. C'était l'heure de ma ronde, faut dire. Je l'ai vu qui piquait tout droit sur votre chambre. C'est un homme très habile, ce M. Wilde.

— Oui, dis-je, il y a longtemps que je le connais.

_ Moi, je ne le connais pas. C'est ma sœur qui me l'a montré une fois. C'était l'avocat d'une famille où elle travaillait comme garde d'enfants.

Le téléphone sonna.

Je lui fermai la porte au nez.

— Oui ? Dis-je.

— Enfin, je te trouve chez toi ! dit ma sœur d'une voix rageuse. J'espère que tu as honte de ta conduite. Quand je pense que tu nous as joué un pour pareil ! Tu as affirmé à Chester que tu n'avais pas emmené le gosse... D'accord, c'est ton droit, mais après tout ce que nous avons fait pour toi, tu aurais pu au moins nous en aviser. Chester en a presque perdu la tête. Il va t'intenter un procès pour obtenir la garde.

Elle s'interrompit. Il y eut un remue-ménage à l'autre bout du fil, puis mon beau-frère hurla :

— Misérable pochard ! Je m'en fous, du scandale ! Ramenez le gosse ou j'informe la police du meurtre de Frascatti ! Vous m'entendez ?

— J'arrive tout de suite, répondis-je.

CHAPITRE XXVI

Je me garai dans une rue tranquille. Il faisait sombre sous les arbres, mais personne ne semblait y guetter mon arrivée. Ils n'avaient plus à se déranger. Maintenant, c'était à moi d'aller les trouver. Je montai en courant l'allée du jardin.

Fay avait entendu la voiture. Elle ouvrit la porte et me demanda : « Où est-il ? » Je passai devant elle. Chester sortit du salon, les yeux tout petits dans son visage enflé. Nous nous fîmes face. Fay referma la porte. Chester demanda :

— Où est-il ?

Il se jeta sur moi, le poing levé, et m'atteignit à l'épaule. Je fus projeté contre la rampe de l'escalier. Fay cria : « Arrêtez ! », et s'interposa, le visage en feu.

— Arrêtez, misérables ! Vous n'allez pas vous battre chez moi. Reprends-toi en main, Chester. Al est le père de l'enfant. Il a le droit d'en faire ce qu'il veut.

— C'est cela, prends son parti ! (Chester voulut se précipiter, mais elle le repoussa.) Ce salaud, il n'est même pas fichu de prendre soin d'une bête, sans parler d'un gosse. C'est un ivrogne. Il a tué Claire. Aucun juge, dans le pays, ne lui donnera la garde...

— Tais-toi ! s'écria Fay. Où vas-tu ?

— Téléphoner à la police, dit-il. Il y a assez longtemps que je me tais. Tu ne le sais peut-être pas, mais ton cher frère est mêlé à l'assassinat de Frascatti, dont il était question à la radio, tout à l'heure. Quand il sera en prison, il faudra bien qu'il nous laisse Johnny.

— Si vous téléphonez aux flics, vous ne le revenez jamais, dis-je. Je ne l'ai pas emmené.

— Al, qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Fay.

Il y eut un petit silence tendu. Fay répéta :

— Qu'est-ce que tu dis, Al ?

— Johnny a été kidnappé.

Chester voulut encore s'élancer puis, brusquement, il se pétrifia. Son visage devint livide. Il murmura : « Kidnappé ? » et, de nouveau, prit son élan.

— Ça suffit, Chester ! Si vous téléphonez aux flics, le gosse sera tué.

Il dit d'une voix rauque :

— Il faut prévenir la police ! C'est le moment ou jamais !

— S'il était votre fils, vous pourriez faire ce que vous voulez... Mais c'est le mien.

Chester opina de la tête. Un sanglot s'échappa de ses lèvres, ses traits se décomposèrent et il baissa la tête. Ma sœur demanda d'une voix faible :

— Al, tu n'oserais quand même pas nous raconter des blagues ?

_Es-tu sûr qu'il n'est pas dans une maison du quartier ? Demandai-je. As-tu demandé partout ?

_ On n'a rien demandé. On était sûr qu'il était avec toi. Personne ne l'aurait retenu si tard.

_ On nous aurait téléphoné, dit Chester d'une voix blanche. Et il n'a pas pu se perdre. Je l'emmène avec moi au Pistolero Club. Les gars du commissariat le connaissent tous. Ils nous l'auraient déjà ramené.

— Allez tous les deux dans le salon.

Je m'approchai du téléphone.

Dans l'annuaire, il y avait quatre avocats ou avoués du nom de Wilde. L'un avait ses bureaux en ville et son domicile dans les collines. Je téléphonai à son adresse privée. L'homme qui me répondit imitait l'accent anglais. Ce devait être le valet de chambre dont Wilde était si fier.

— Je suis désolé, monsieur, dit-il, mais Monsieur est en train de se coucher. Je ne peux pas le déranger.

— Dites-lui que c'est Dufferin à l'appareil. C'est important. Il ne vous en voudra pas de l'avoir dérangé.

— Je vais voir, monsieur.

Dans l'autre pièce, Fay et Chester attendaient sans parler. Les minutes s'écoulaient lentement. Un silence lourd régnait dans la maison. Enfin, j'eus Wilde au bout du fil

— Allô, Dufferin, je ne veux pas jouer à celui qui ne vous connaît pas. Mais comment avez-vous appris mon nom ? Vous m'avez suivi ?

— Je voudrais parler à Holst. Donnez-moi son numéro.

— Qui est Holst ?

— Peut-être que les flics seront plus au courant. Je vais de ce pas au commissariat.

— Attendez, Dufferin, attendez, dit-il. Réfléchissez. Pensez-vous qu'il y ait un seul policier à cent kilomètres à la ronde qui se risquerait à intervenir sur la foi de votre seule parole, sans en référer d'abord à M. Holst lui-même ?

— Ils interviendront quand ils auront lu la lettre, dis-je. Et puis, il y a la presse... Ted Wilson me donnera un coup de main. Vous n'avez pas réussi à le tuer, tout à l'heure.

— Je vous en prie, expliquez-moi de quoi il s'agit.

— Je suis à Los Olmos ; mon numéro de téléphone est deux, cinquante-neuf, trente-quatre... Dites à Holst que je lui donne cinq minutes.

Je raccrochai.

Ils étaient assis, immobiles, dans l'autre pièce, comme des mannequins de cire. Ils me regardèrent avec espoir, sans rien dire, mais moi non plus, je n'avais rien à leur dire. Je me laissai tomber dans un fauteuil et me croisai les mains sur les genoux. Cinq longues minutes s'écoulèrent.

Chester disparut dans la cuisine et revint avec trois verres de whisky sur un plateau. Ses mains tremblaient.

Cinq minutes passèrent encore.

Le téléphone sonna.

J'arrachai le récepteur :

— Ici, Dufferin.

Une voix prudente me répondit :

— Vous vouliez me parler ?

— Oui, écoutez ! Vous allez me ramener mon petit garçon dans un quart d'heure, ou alors je raconte tout.

— Quel petit garçon ? fit-il. Qu'est-il arrivé ?

— Pas de boniments, salaud ! Ou alors le monde entier saura demain matin que c'est vous qui avez tué Phil Greco.

Il poussa un grognement. Puis, ce fut le silence.

Je criai : « Holst ! »

— Oui-oui, une minute ! Le gosse... vous voulez dire qu'il a été kidnappé ?

— Vous le savez bien.

— Je n'en sais rien, mon vieux. (De nouveau un silence.) Mais je peux faire quelque chose pour vous. Ne vous inquiétez pas. Je peux lancer à sa recherche toute la police de Californie. Tous les flics et tous les hommes valides. Je vais organiser cela par radio et télé. Je vais faire projeter sa photo toutes les heures dans tous les cinémas de l'Etat. Vous soupçonnez quelqu'un de l'avoir enlevé ?

— Vous, dis-je.

— Ne faites pas l'idiot, Dufferin. Je cherche à vous aider. Je ferai tout en mon pouvoir. Je vous promets de faire l'impossible pour retrouver l'enfant.

Il paraissait sincère et plein de bonne volonté. Il reprit :

_ Tout ce que je vous demande en retour, c'est de me donner les papiers.

_ Je comprends, dis-je. Cela revient au même. Vous avez enlevé le petit à cause des papiers. Vous me le rendez en échange des papiers. La seule différence, c'est que je n'ai plus à faire le voyage jusqu'à Compostella Canyon. Tout ça, c'est du bluff, Holst. Je vais faire publier la lettre de Claire. Et, en plus du meurtre, vous aurez à répondre d'un enlèvement.

— D'un enlèvement ? (Il se mit à hurler.) Mais qu'est-ce que vous racontez ? Combien de fois faut-il vous répéter que je ne sais rien de tout cela ?

La voix se tut.

— Holst ! Criai-je. Holst !

— Ne vous emballez pas ! (C'était la voix de Wilde, tout à fait calme.) Ne hurlez pas ! En un pareil moment, il faut rester calme et raisonnable. Je suis venu sans perdre une minute et j'en suis bien content. Ecoutez, Dufferin, essayez de vous mettre cela dans le crâne : nous ne sommes pour rien dans ce kidnapping. Je vous ai promis de ne pas prendre de mesures contre vous avant d'avoir abouti à un accord et j'ai tenu parole. Si l'enfant a disparu, c'est quel qu'un d'autre qui l'a enlevé. M. Holst peut vous aider à le retrouver. De plus, le contrat vous est toujours proposé, ainsi que la somme dont je vous ai parlé. Nous ne voulons qu'une chose : les papiers. Mais tout de suite ! Avant d'entreprendre quoi que ce soit !

— Je ne les ai pas.

— Vous mentez, dit-il. Froidement.

— Je ne les ai jamais eus. C'est Gloria Mason, la belle-sœur de Barry Kevin qui les a. Je ne sais pas où elle se trouve. Vous ne pensez pas, quand même, que je m'amuserais à ce jeu-là, alors que mon gosse est en danger ? Il faut que je m'arrange avec les kidnappeurs dans trois heures.

— Oh ! fit-il. Oh ! Dans ce cas, je suis tout près de croire que vous n'avez pas les papiers en question.

— Je vous les aurai demain soir.

— Nous en reparlerons donc demain soir. Pour le moment, nous avons intérêt à éviter toute démarche. Il serait fâcheux de déclencher un scandale, tant que le document n'est pas récupéré. Si ça se trouve, nous serons peut-être obligés de faire un arrangement avec cette autre personne dont vous nous parlez. Désolé, Dufferin, mais je dois veiller aux intérêts de mes clients. Je vous conseille également de ne pas alerter la police, sauf peut-être au sujet du kidnapping. D'ailleurs, personne ne vous croira si vous abordez l'autre question sans apporter de preuves. Téléphonez-moi demain à mon cabinet, s'il y a du nouveau. Bonne nuit et bonne chance.

Il raccrocha.

Je retournai au salon, étouffant de colère. Chester avait rempli les verres. Il m'en tendit un.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-il, livide. Est-ce qu'on l'a réellement kidnappé ?

— Oui.

— Il faut appeler la police.

— Non.

— Est-ce que ça a un rapport avec cette histoire Frascatti ? Moi, je m'en fous, que vous l'ayez tué. Je n'en parlerai à personne, jamais. A moins que nous n'y soyons obligés pour retrouver Johnny.

— Je ne veux pas que la police s'en mêle. Les kidnappeurs pourraient l'apprendre. Ils pourraient tuer l'enfant.

— Qui est-ce ? demanda Fay.

— Je ne sais pas, je ne sais pas. (J'avais envie de hurler.) Ce n'est pas Holst. Ce n'est pas Wilde. Ce n'est pas Gloria Mason, elle n'a pas besoin de ça pour arriver à ses fins... Ni la femme de Barry Kevin, ni Ted Wilson. (Je regardai Chester.) Et ce n'est pas vous.

— Je vais téléphoner à la police.

— Il faut que je le retrouve moi-même.

— Comment veux-tu ? demanda Fay. On a dû l'emmener très loin, dans un coin perdu.

— Oui, dis-je en buvant une gorgée. (Je voulus reposer le verre sur la table et la manquai. Le verre tomba et se brisa.) Fay, qu'est-ce que tu disais ?

— Il faut téléphoner à la police. Tu ne le retrouveras pas tout seul.

— Tu as dit autre chose ?

— On a dû l'emmener très loin, dans un coin perdu.

Je suivis des yeux un filet de whisky qui s'écoulait sur le plancher.

— Oui, dis-je.

Ils me regardaient fixement. Au bout d'une minute, je repris :

— Oui. Il se pourrait que je sache où il est, mais je peux me tromper... Chester, il va falloir m'aider.

— Tout ce que vous voudrez.

— Vous connaissez Compostella Canyon ?

— C'est à une cinquantaine de kilomètres d'ici. On y va quelquefois le dimanche matin, pour nous exercer au tir, avec les Pistoleros.

— Prenez ma voiture et soyez là-bas à trois heures. Une femme doit m'y attendre sur la route. Elle veut des papiers que je n'ai pas. Racontez-lui n'importe quoi, n'importe quel bobard. Usez de force, s'il le faut. Elle sait peut-être où se trouve Johnny. Il se peut qu'elle ait engagé une bande de tueurs. De toute façon, c'est dangereux, alors prenez votre pistolet.

— Mais vous avez dit que vous saviez où il est ?

— J'ai dit que je peux me tromper. Nous devons prendre toutes les précautions possibles.

— Je veux aller là où se trouve l'enfant. Si jamais on voulait lui faire mal...

— Faites ce que je vous dis.

— Je veux aller auprès du gosse !

— Chester ! Chester ! cria Fay.

Ses épaules se voûtèrent, elle cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

CHAPITRE XXVII

Je m'étais égaré. Je rebroussai chemin jusqu'à un chemin de terre qui serpentait parmi les pins au-dessus de l'étendue de sable et, au bout d'un moment, par la vitre baissée, j'entendis des voix lointaines. Je garai la voiture de Chester pour aller aux renseignements. Comme il n'y avait pas d'autre voiture en vue, je me dis que ces gens-là devaient vivre dans le coin et connaissaient sûrement le pays.

La nuit était sombre, sans lune, avec quelques rares étoiles. Je me laissai guider par le bruit des voix... Ils étaient tout au bout de la plage, près de l'eau : quatre hommes et deux femmes, tous jeunes, qui prenaient un bain nocturne, entièrement nus.

Personne ne parut embarrassé ou surpris de me voir. Peut-être parce qu'ils avaient bu, ou peut-être avaient-ils fumé de la marihuana.

Tout d'abord, j'eus du mal à me faire entendre. Ils m'invitèrent à me joindre à eux. Je répondis qu'il y avait déjà deux hommes en surnombre, et ils éclatèrent de rire comme à une bonne plaisanterie. J'acceptai le verre qu'on m'offrit. Ils me déclarèrent qu'il n'y avait qu'une seule maison à proximité, une cabane en rondins, à sept ou huit kilomètres de là, sur une colline couverte de pins. Ce n'était pas facile à trouver, ajoutèrent-ils.

Je les remerciai. L'un des hommes m'accompagna un bout de chemin sur le sable et me fit des avances, sans trop insister. Je retrouvai ma voiture et repartis.

Le chemin de terre se transforma en une simple piste, creusée d'ornières. Je ne voulais pas me faire repérer. Je ne savais pas si les baigneurs avaient correctement évalué la distance, aussi, dès que j'eus parcouru six kilomètres, je me rangeai sur le bord de la piste. Je la quittai aussitôt pour m'engager sur la plage, beaucoup plus étroite en cet endroit. De petites vagues se brisaient non loin de moi et venaient mourir à mes pieds. Mes chaussures s'enfonçaient dans le sable humide, sans faire de bruit.

Il était deux heures moins vingt. Pas de brouillard, ici. La mer bruissait doucement et l'air était chargé d'odeurs de marée et de plantes. J'aurais été content de me déshabiller et de me jeter à l'eau.

J'en avais besoin. J'étais couvert de sueur, rien qu'à remuer mes pensées. Je craignais de m'être trompé sur l'endroit où était caché mon fils et je mourais de peur d'avoir deviné juste pour tout le reste.

J'étais sans arme. Il me fallait un pistolet. N'importe quoi.

À ma droite, les arbres sombres se fondaient avec le ciel. Tout d'abord, la lumière lointaine, perchée sur la pente, me parut suspendue comme une étoile. Je la contemplai pendant une demi-minute. Si je m'étais trompé, si je pénétrais dans cette maison mal à propos, je risquais les pires ennuis avec la police. C'était la fin de tout. La fin de Johnny. Si je n'y trouvais pas la personne que je m'attendais à y trouver, je pouvais, bien sûr, faire semblant de m'être égaré. Je commençai à monter la côte, sous les arbres.

Je faisais le moins de bruit possible, mais ce n'était pas suffisant. Impossible de trouver un sentier. Les arbres étaient très serrés et leurs basses branches s'entrelaçaient parfois. Les broussailles, sous mes pieds, craquaient comme un feu d'artifice. J'avancai lentement. Dans une petite clairière, je voulus prendre le pas de course et tombai à quatre pattes.

Un oiseau siffla.

Je restai accroupi. Le son venait de la cabane, c'était comme un gémissement de douleur, surnaturel, prolongé. Puis ce ne fut plus un oiseau, mais un chien qui geignit. Puis ce ne fut plus un chien. Mon cœur éclata. Je me relevai et fonçai, tête baissée.

Les branches me cinglaient la figure, les brindilles crépitaient, je faisais probablement autant de bruit qu'un troupeau d'éléphants. Mais cela n'avait plus d'importance. Je débouchai dans une clairière plus grande, où se dressait la cabane. J'escaladai d'un bond les marches de la véranda. La porte était ouverte, et je m'arrêtai au milieu de la pièce.

La maison était plaisante, vaste, épousant la pente de la colline, joliment meublée. Des peaux de bêtes étaient tendues sur les murs, le plancher et le mobilier étaient en bois de pin et des bûches brûlaient dans une grande cheminée. Il y avait deux autres portes dans la pièce principale, toutes deux ouvertes, l'une donnant sur une chambre, l'autre sur la cuisine. Dans la cuisine, une troisième porte s'ouvrait sur un petit perron couvert.

Bertha était assise sur un divan, devant le feu, appuyée sur des coussins, un verre à la main, les jambes allongées, vêtue d'un kimono.

— Al ! Quelle surprise ! fit-elle. Quel bon vent vous amène ?

Je passai vivement dans la chambre. Rien. Rien sous le lit, ni dans les deux placards... Je revins dans le salon, jetai un coup d'œil circulaire, traversai la cuisine. Bertha me suivait des yeux, les sourcils hauts, sans prononcer une parole. Rien dans la cuisine non plus. Je m'arrêtai, l'oreille tendue. Enfin, je me décidai à retourner dans la pièce principale, quand j'aperçus un grand coffre noir, dans l'ombre, contre le mur.

Je m'en approchai, le frappai du pied, essayai de l'ouvrir. Le couvercle ne se soulevait que d'un centimètre ou deux. Il était fixé par un gros cadenas.

— Venez donc boire un verre ! cria Bertha.

Elle n'avait pas bougé et me montrait du geste la bouteille et les verres sur la table.

— Vous n'avez pas bientôt fini de tourner en rond ? demanda-t-elle. Je ne peux pas dire que je sois ravie de vous voir, mais !..

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce coffre, Bertha ?

— Quel coffre ? Ah ! La grande caisse ? C'est des outils. Le menuisier du coin doit me construire un appentis, quand il en aura le temps. Vous savez comment ils sont, les gens, à la campagne.

_ Le coffre est fermé. Où est la clé ?

_ Comment voulez-vous que je le sache ? Le type a dû la garder. Ne me dites pas que vous avez l'intention de vous bâtir une cabane de vos propres mains !... Allons, buvez un verre.

— Je veux mon fils, dis-je.

Elle s'agita nerveusement. Sa graisse roulait sous le kimono. A la lumière du feu de bois, avec ses cheveux en désordre, son visage durci était celui d'un vieux bonhomme. Elle remonta un coussin sous ses épaules, puis, se ravisant, le posa sur ses genoux, comme pour se protéger. Elle dit :

— Vous êtes encore saoul, Al. Alors, soyez gentil, tapez-vous un bon coup et fichez le camp.

— Non, Bertha. Je ne marche plus. Vous avez déjà joué ce petit jeu-là

à votre agence, ce matin... J'en conclus, d'ailleurs, que la personne que je cherche, c'est vous.

— C'est très flatteur... (Elle réussit à sourire.) Mais ce soir, fiston, c'est pas possible. Je reconnais qu'ici c'est une retraite d'amoureux, mais, telle que vous me voyez là, j'attends déjà quelqu'un.

— En tout cas, ce ne peut être Frascatti.

— Qui c'est, celui-là ? :Je bluffai :

— Vous ne pouvez plus m'en faire accroire. On vous a vus ensemble. Vous avez été très prudents, tous les deux, d'accord, mais j'ai quand même pu savoir qui subventionnait le *Top Hat*. Le cinéma est peut-être en train de crever, mais ça ne vous a pas empêchée de vous payer un appartement de grand luxe et des tableaux de maître. Et vous aviez de quoi entretenir votre petit ami. Je pense que vous l'aimiez sincèrement. C'est même pour ça que vous l'avez tué, cet après-midi. C'est parce que vous avez appris par moi qu'il avait une liaison avec la belle-sœur de Barry Kevin. Et vous étiez d'autant plus en colère que vous aviez compris que c'est lui qui vous avait volé la lettre de Claire. Il aurait été bien en peine, d'ailleurs, de vous la restituer...

Elle écarta le coussin qu'elle avait posé sur ses genoux et je vis braqué sur moi le canon d'un petit pistolet. Elle me dit calmement :

— Al, vous devenez gênant. Je vais téléphoner aux flics. Vous savez ce qui vous attend...

— Ça ne prend pas non plus. Vous avez déjà lancé la police à mes trousses le jour où je suis allé voir Barry Kevin... Ce ne pouvait être que vous !... Vous étiez la seule à savoir où j'allais. Vous avez vraiment tout fait pour m'effrayer et m'obliger à quitter Hollywood. Vous vous êtes acharnée...

— Vous auriez mieux fait de filer. Vous allez vous rendre compte que la police m'est toute dévouée.

— Plus maintenant. Il y a trop de charges contre vous.

Je fis un pas en avant.

Elle dit :

— Restez tranquille, Al. Ou je vous descends.

Je changeai de direction. Je m'approchai de la table pour me servir un verre.

— Vous n'en ferez rien, dis-je. Vous avez trop envie de savoir comment vous pourriez récupérer la lettre de Claire. Eh bien, vous n'avez qu'à me rendre le gosse et vous aurez la lettre...

Elle me regardait d'un air ahuri :

— Tout cela est très étrange, dit-elle. Vous voulez bien m'expliquer de quoi vous parlez ?

— Volontiers, dis-je. Mais rappelez-vous bien que rien de tout cela n'a d'importance pour moi. Peu m'importe ce qu'il s'est passé autrefois, peu m'importe ce que vous avez fait et ce qu'ont fait les autres. Ce n'est pas Claire qui a tué Phil Greco. Très bien. C'est Holst. Le moment était mal choisi : il était en plein tournage, le film était une superproduction, et un simple retard aurait coûté des millions. Holst et Foxwell ont donc persuadé Claire de s'accuser du meurtre. En récompense, Foxwell est devenu grand metteur en scène et Claire était en passe de devenir grande vedette. Elle était tout à fait satisfaite de cet arrangement, elle aurait vendu son âme au diable, pour avoir sa chance sur un plateau. Elle est donc passée en jugement, a été acquittée et l'affaire proprement dite a commencé. Il n'est pas difficile de deviner ce que Claire aurait fait si elle avait été condamnée.

_ Elle aurait donné la vraie version du drame, dit Bertha. Mais il n'y avait guère de chance qu'elle fût condamnée. Le type chargé de la publicité de la firme avait du génie. Il a fait de Claire une héroïne.

— Elle était votre cliente et amie, mais je ne comprends toujours pas pourquoi elle vous a raconté les faits tels qu'ils se sont passés et pourquoi elle vous a donné cette lettre. Les confidences n'étaient pas son fort.

— Non, mais c'était une petite garce ambitieuse, et Holst les lâchait avec un élastique. Il lui a fait un contrat, mais elle voulait plus d'argent. Elle m'a demandé, en ma qualité d'imprésario, de faire pression sur lui. J'ai essayé, cela n'a rien donné. Alors, au bout d'un certain temps, elle m'a expliqué comment je pouvais exercer cette pression... C'est moi qui l'ai convaincue d'écrire la lettre. Elle était dans mes classeurs quand Claire a été tuée.

— Et vous avez fait chanter Holst, dis-je.

— Qui ne l'eût pas fait ?

— Frascatti connaissait l'existence de cette lettre, et vous l'aimiez tellement que vous le laissiez fouiller dans vos fichiers. Ou peut-être il l'a trouvée à votre insu. Ou alors, vous lui avez confié ce secret sur l'oreiller...

— Vous me sous-estimez, dit-elle. Je me défends pas mal, quand je suis sur un coup.

— Frascatti ne se débrouillait pas mal non plus, sur le plan professionnel et personnel. Et, quand il tombait amoureux, en dehors des heures de travail, ce n'était pas à moitié. Il s'est trouvé une petite amie qui était encore une cinglée de cinéma. Et, pour l'impressionner, il lui racontait la petite histoire secrète de Hollywood. Qu'il connaissait, d'ailleurs, grâce à vous. Mais il s'est bien gardé de lui parler de vous, de crainte de la perdre. Il s'est contenté de lui parler de moi. Et de la lettre de Claire.

— Et alors, Kevin a mis la main dessus par l'intermédiaire de sa belle-sœur, dit Bertha.

— Comme elle n'était pas assez maligne pour l'utiliser, elle a dû faire appel à lui. C'était la chance qu'il espérait.

Il pouvait faire chanter Holst pour commencer une nouvelle carrière, en imposant ses propres conditions. Tout d'abord, il a fallu qu'il s'assure que tout cela n'était pas une blague, que Frascatti ne bluffait pas pour en mettre plein la vue à la petite Gloria. Il m'a fait venir pour vérifier si l'écriture était authentique. Il a cru comprendre que je l'avais reconnue. Du coup, l'affaire était dans le sac. Il a relancé Holst et il lui a serré la vis.

— Il vous a montré la lettre ? demanda Bertha.

— Il m'a montré une liste de distribution, mais c'était un faux. Un faux très habile, exécuté par Gloria Mason. A l'âge de cinq ans, elle avait déjà des dons pour le dessin à la plume... Je suis allé chez vous, le lendemain matin, pour vous mettre au courant, et vous avez dû penser que je vous parlais de la lettre. Vous m'avez attendu toute la journée et, comme je ne suis pas revenu, vous avez envoyé Kolanski et Tête d'Épingle Johnson à Los Olmos. Mais ils n'ont pas trouvé la lettre sur moi.

— Vous l'aviez, pourtant, dit-elle. Et ces deux idiots-là, je ne les emploierai plus jamais. Ils sont beaucoup moins débrouillards qu'on ne le prétend...

— Vous auriez mieux fait de les engager la veille, alors que vous soupçonniez Barry Kevin d’avoir la lettre. Ce sont des professionnels. Ils auraient persuadé Kevin de parler, sans aller jusqu’à le tuer, et ils auraient trouvé les papiers sous son corset.

— Bon sang ! s’écria Bertha. Je comprends maintenant pourquoi Hymie ne l’a pas trouvée. Donnez-la-moi, Al. Je vais vous dire où est l’enfant.

— Pourquoi avez-vous enlevé le cadavre de Barry Kevin ? Demandai-je.

— J’ai horreur des enquêtes policières. J’évite les complications dans la mesure du possible.

— La voiture qui dévale la colline et qui flambe ! Dis-je. Près de l’endroit où Claire avait péri...

— La lettre ! ordonna Bertha.

Aucun éclair ne traversa mon cerveau, le sang ne me monta pas à la tête.

Mais je dis :

— C’est vous qui avez tué Claire.

— Al, la lettre !

— Vous avez tué Claire à cause de cette lettre.

— Elle avait plus de valeur pour moi que pour elle. Où l’avez-vous cachée ?

Je pris peur. J’avais trop parlé. Ma bouche se dessécha de frayeur.

— Je ne l’ai pas, affirmai-je.

Elle hocha la tête’:

— Frascatti m’a dit que vous l’aviez. C’est un lâche. Et, tout à l’heure, il était trop terrorisé pour mentir.

— Il croyait dire la vérité, mais il se trompait. Je n’ai pas la lettre. Dites-moi où est le gosse et je vous apporterai cette lettre dans les vingt-quatre heures.

— Où la prendrez-vous ?

— Si je vous le dis, vous n'aurez pas besoin de moi pour la reprendre.

Elle se leva, le pistolet braqué sur moi.

— Je ne me donnerai peut-être pas cette peine, Al. J'ai assez de fric. Peut-être serait-il plus malin de me dégager entièrement de toutes ces salades. (Elle resta un moment sans bouger, puis hocha la tête.) Eh oui ! Je m'en fous que la chose soit rendue publique. Moi, je suis hors d'atteinte. Mon nom ne sera même pas cité. Il n'y a pas de raison... Holst sera le seul à trinquer, et qu'est-ce que ça peut me foutre ?

Elle s'écarta, s'adossa au mur, l'œil intrigué. Elle reprit :

— Vous n'avez aucune arme contre moi, Al. Vous ne pouvez plus rien dire qui puisse m'intéresser. Vous m'avez tout raconté, déjà. Tout ce qui m'intéresse, c'est de vous empêcher d'aller raconter votre histoire ailleurs.

Je dus avaler ma salive avant de parler :

— Et le gosse ?

— On y songera une fois que j'en aurai fini avec vous, dit-elle.

Elle se tourna à moitié vers la porte de la cuisine, sans toutefois me quitter des yeux.

— Vous pouvez entrer, maintenant ! cria-ç-elle. Je me dis qu'elle m'avait bien eu. Il entra par la porte ide devant, un pistolet à la main. C'était Chester.

CHAPITRE XXVIII

Bertha pivota sur ses talons et le vit. Les deux pistolets partirent ensemble. Une balle transperça une fourrure, accrochée au mur, tout près de la tête de Chester. Bertha poussa un cri. Son pistolet lui sauta de la main et tomba dans le foyer de la cheminée. Elle étreignit son poignet brisé, bascula sur le côté, resta un instant en équilibre, puis s'affala bizarrement et roula dans le feu.

Je restai figé.

Elle hurla. Ses vêtements avaient pris feu. Son hurlement se fit de plus en plus aigu, puis cessa soudain. Chester traversa la pièce comme un bolide, tout en fourrant son pistolet dans la poche, les yeux écarquillés, le regard vide. Il l'empoigna par son kimono, l'arracha du foyer et se mit à lui taper le dos pour éteindre les flammes. Il me cria : « Attention, Al ! » et se jeta au sol, à côté de Bertha qui brûlait toujours.

Le pistolet tombé dans les flammes éclata comme une bombe. Des fragments de métal jaillirent dans tous les sens.

Une fenêtre vola en éclats. L'air sentait la cordite. Je retrouvai mes sens. J'ôtai ma veste, la jetai sut Bertha et me mis à mon tour à la taper des deux mains. Les flammes s'éteignirent. Je récupérai ma veste. Bertha, inerte, ressemblait à un cochon mort. Je la pris par le menton et lui tournai la tête de profil pour lui permettre de respirer. Elle avait de profondes brûlures aux épaules et les cheveux, sur sa nuque, étaient calcinés. La bouche grande ouverte, elle ronflait, assommée par la douleur.

Chester murmura :

— Il faut appeler un médecin.

Il était assis sur le plancher, les jambes croisées, soutenant sa tête. Du sang lui coulait entre les doigts. Un éclat de métal lui avait éraflé la joue. Il semblait sur le point de tourner de l'œil. Sa voix s'éleva de nouveau, aiguë, hystérique :

— J'ai expédié les flics au Canyon. C'était plus fort que moi... Et moi, je vous ai suivi.

— J'en suis bien content, dis-je en l'aidant à se relever.

— Où est Johnny ?

— Quelque part par là. Je l'ai entendu.

— Je ne pouvais pas entrer plus tôt. Il y avait un type dehors, près de la fenêtre. Je l'ai assommé, mais j'ai dû attendre qu'elle se tourne de l'autre côté. J'ai entendu tout ce qu'elle a dit.

— Qui était le type, dehors ?

— Je ne le connais pas.

Je traversai la cuisine en courant. Trop tard.

Le grand coffre, sur la véranda, était ouvert. Hymie m'entendit arriver. Il pivota brusquement. Il était paralysé de frayeur et roulait des yeux blancs. A la main, il tenait un pistolet mais ne le braquait pas sur moi. Il serrait Johnny de son bras gauche. L'enfant, bâillonné avec un bas de femme, avait les mains liées dans le dos. Le canon du pistolet était pointé sur son ventre.

— Hymie, posez-le à terre, dis-je. Vous allez l'étouffer. Je n'ai rien à vous reprocher. Vous pouvez filer si vous voulez.

Pendant un instant, nous nous fîmes face, puis il cria d'une voix rauque :

— Je l'emmène. Il protégera mon départ...

Les yeux du garçonnet paraissaient presque calmes.

— Sois gentil, Johnny, dis-je. Ne cherche pas à te sauver ni à crier. Je te ramènerai à la maison tout à l'heure.

J'entendis Chester derrière moi. J'attendis. L'enfant fit un signe de tête. Hymie dit, d'une voix étouffée :

— Si vous essayez de me suivre, je le descends. Je vous entendrai si vous me suivez. J'entendrai tout. Et maintenant, je me tire.

Il partit lentement à reculons, contourna le bungalow et se perdit dans les ténèbres.

Le silence se fit.

— Non, Chester ! M'écriai-je en le retenant par le bras. Il ne faut pas prendre de risques...

— Je ne peux pas rester ici, pendant que...

Je passai devant lui pour rentrer dans le bungalow. J'éteignis les lumières et on ne vit plus que la lueur des flammes. Bertha, affalée sur le sol, continuait à ronfler. Je dis :

— Il a déjà tué Barry Kevin. Il n'a plus rien à perdre. Il pourrait presser sur la détente sous l'effet de la terreur...

Je traversai la pièce, m'aplatis contre le mur, près de la porte d'entrée. Chester ne bougea pas. J'attendis. Le silence se prolongea, puis il y eut un craquement, quand Hymie foula les broussailles.

— On y va ! Criai-je.

Nous sortîmes sur la véranda et je fermai la porte.

Hymie dégringolait la pente boisée, droit devant nous, en direction de la mer. Avec le bruit qu'il faisait, il y avait une chance qu'il ne nous entende pas. C'était mon seul espoir. J'empoignai le bras de Chester et lui dis :

— Prenez à droite. Faites vite. Arrêtez-vous quand il s'arrête. Nous nous rabattons sur lui au bas de la côte.

Je lui donnai une poussée et partis à gauche.

Je marchais de côté comme un crabe. Les branches me griffaient. J'entendais Hymie devant moi, mais plus à droite. Il avait de l'avance, mais il n'allait pas très vite, à cause de Johnny, et je gagnais du terrain. Il s'arrêta, je m'arrêtai.

Je pensai d'abord qu'il était parvenu au chemin, mais compris aussitôt qu'il n'aurait pu faire si vite. Puis j'eus l'idée qu'il torturait Johnny, qu'il le tuait peut-être, et j'eus envie de me lancer, mais je dominaï mon impulsion. Les craquements reprirent.

Je courus, tombai, me relevai, repartis. J'arrivai enfin à sa hauteur, puis le dépassai et débouchai sur la route. Une automobile luisait vaguement dans les ténèbres, quelque part à ma gauche. Ce n'était ni la mienne, ni celle de Chester. Hymie devait passer devant moi pour y parvenir. Je me cachai sous les arbres pour surveiller le chemin. Il y déboucha, serrant l'enfant dans ses bras.

Il s'arrêta un instant et entendit les pas de Chester. Alors, il quitta le chemin et s'engagea sur le sable, sans lâcher l'enfant. Je ne le voyais plus et ne pouvais apercevoir Chester.

Chester avait fait l'idiot... Il ne s'était pas éloigné suffisamment de la route de Hymie et arrivait par la même brèche que le tueur. Je lui criai :

— Chester ! Il se planque sur la plage. Faites gaffe !

Les pas et les craquements se rapprochaient, lentement, régulièrement, à grand bruit. Autant s'annoncer à son de trompettes !

— Chester ! Criai-je encore.

Il allait déboucher dans l'axe même de Hymie.

— Chester !

Les pas s'arrêtèrent, puis reprirent.

— Chester ! Attention !

Une silhouette sortit de sous le couvert des arbres.

Le pistolet de Hymie cracha une flamme.

Je sautai sur la route, puis sur le sable, et fonçai. La silhouette se profila sur le fond sombre et se mit à exécuter une étrange danse titubante. C'était Bertha. Les bras au ciel, elle hurlait : « Aaaaaaaah », en une plainte interminable, pendant que je coûtai.

— Aaaaaaaaah. Aaaaaaaaah. Aaaaaaaaah.

Puis elle tomba. Hymie s'était relevé et se sauvait à reculons vers la mer, serrant sous son bras gauche la gorge de Johnny, traînant le corps de l'enfant sur le sable.

Il m'aperçut.

J'entendis une détonation, sentis le choc et eus l'impression que mon bras gauche s'enflammait. Je poursuivis Hymie dans l'eau. Il tira encore une fois et la balle me siffla aux oreilles. Je m'arrêtai. Puis, du côté opposé, un autre pistolet cracha une flamme orangée, et Hymie se figea. Inconsciemment, je me mis à reculer.

Il lâcha d'abord le pistolet. Puis il mit l'enfant debout, d'un geste

presque tendre, fit trois pas en arrière, s'arrêta de nouveau et s'agenouilla lentement dans l'océan. L'eau lui monta à la ceinture, puis à la poitrine, puis à la bouche. Enfin, il disparut et je ne le vis pas remonter.

Je me tâtai le bras. Mes genoux se dérobèrent et je me retrouvai assis, mais le gosse n'était pas tombé. Je le regardais sortir de l'eau.

Il se débrouillait très bien. Malgré ses mains liées, il ne trébucha qu'une seule fois. Chester arrivait le long de la plage, du côté opposé, le pistolet toujours au poing. Il s'arrêta à l'écart. L'enfant était maintenant complètement hors de l'eau.

Chester lui dit :

— Johnny, va près de ton papa, fiston. Va voir ton papa.

L'enfant s'avança vers moi. Je me rappelle lui avoir délié les mains et lui avoir ôté son bâillon. Puis je m'évanouis.

Au commissariat de police, un médecin me pansa le bras. La balle n'avait traversé que le muscle, et l'os était à peine éraflé. Le lendemain matin, il n'y paraîtrait plus. On ramena les deux cadavres. Entre-temps, Fay était venue chercher Johnny. Je passai le reste de la nuit à répondre à des questions. Chester resta avec moi.

Les flics furent plutôt gentils. Au début, ce fut surtout à cause de Johnny qui les avait tous conquis. Je me recommandai de Holst, et ils se montrèrent encore plus gentils et très respectueux. Je fus prudent dans mes déclarations. Chester également. Il était tout à fait à la hauteur. Il y avait là quelques-uns de ses copains Pistoleros. Des tireurs d'élite. Après la scène de la plage, ils avaient droit à toute mon admiration.

Des ordres furent donnés pour faire rechercher Gloria Mason.

CHAPITRE XXIX

Il faisait beau. Le soleil entrait par la fenêtre du bureau de Holst, glissait sur son vilain crâne trop lisse et faisait voltiger la poussière d'innombrables manuscrits. Il expectora dans le crachoir, alluma un cigare et m'adressa à travers la fumée un sourire de crocodile, suave et jovial. La raison de sa bonne humeur m'échappait complètement. N'allait-il pas être assailli par les flics dès que Gloria Mason serait retrouvée ?

— Elle vous a coûté cher, Bertha ? Demandai-je.

— Bien trop cher. (Il fit la moue.) Je lui ai fait des cadeaux. J'ai donné du boulot à tous ses clients. Et il y en avait qui étaient de vrais tocards.

— A quel moment a-t-elle commencé à vous pressurer ?

— Deux semaines après la mort de votre femme. Elle m'a montré la seconde page de ses aveux. Ça m'a suffi.

Il se tut un instant, puis reprit :

— Pour ne rien vous cacher, Dufferin, je n'ai pas eu le cœur brisé, lorsque votre femme s'est précipitée du haut de la falaise. Elle n'avait pas un sou de talent. Qu'est-ce que j'en aurais fait ?

— C'est Bertha qui l'a tuée, dis-je.

Il battit des paupières.

— Tiens ?... Vous savez, dans le métier, faut savoir être vache. L'agence Tweedy ne battait que d'une aile et Bertha devait chercher un moyen de remonter la pente. Cette lettre lui a paru providentielle. Elle s'en est d'ailleurs servie très judicieusement. C'est pour ça qu'elle n'osait pas reconnaître qu'elle l'avait perdue.

— Et du coup, pendant un moment, j'ai été complètement paumé, dis-je.

— Vous ? fit-il. Et moi, alors ? Kevin me téléphone pour me dire que c'est lui qui l'a. On décide donc de faire ce film sur Cellini. C'est vous

qui deviez écrire le scénario. Dix millions de frais, pour un navet ! Vous voyez un peu le tableau ? La panique chez les actionnaires et moi sur le pavé ! Je téléphone à Bertha. Elle me dit que c'est de la blague, qu'elle a toujours la lettre en sa possession et, comme Barry Kevin meurt le soir même, je commence à la croire.

— Il a été assassiné, dis-je.

— Je me doutais bien que ce n'était pas une simple coïncidence. Mais pourquoi m'en serai-je inquiété ?

— Elle a chargé son homme de main, Hymie, d'aller reprendre le document. Kevin a été tué au cours de l'opération, mais Bertha n'a pas récupéré le papier. J'ai eu une conversation avec elle, le lendemain matin. Elle croyait que c'était moi qui avais la lettre. Elle a même envoyé deux terreurs pour me la reprendre.

— Je l'ignorais. Je croyais que la situation était inchangée et voilà que, deux jours plus tard, je vous vois arriver. Je vous ai reçu, parce que Kevin m'avait parlé de vous. Je voulais me rendre compte de ce que vous saviez. Eh bien, vous paraissiez tout savoir. Vous m'avez même fait entendre que la lettre était entre vos mains.

— Mais non !

— Je le sais maintenant, mais je n'y voyais pas clair, à ce moment-là. Je vous ai fait suivre et j'ai convoqué Bertha immédiatement.

— Moi, je suis allé immédiatement à son agence, mais elle était sortie. C'était insolite.

— Elle n'a pas pu me montrer la lettre, bien sûr, et elle a dû m'avouer que c'était un autre qui l'avait. Elle prétendait ignorer qui. Mais moi, je croyais le savoir. Le garçon qui vous a filé a appris que vous vous planquiez dans un meublé, sous le nom de Kingston. J'ai envoyé deux types à cette adresse.

— Les mêmes que Bertha ! Ils ont été plutôt surpris.

— J'ai moi-même été surpris en voyant qu'ils ne me rapportaient qu'un seul feuillet de la lettre et que cette lettre vous était adressée. J'en ai conclu que vous étiez trop malin pour vous laisser intimider et je vous ai envoyé mon homme d'affaires. Il est plus astucieux.

— Il ne pouvait plus rien tirer de moi, car, entretemps, Bertha s'en était prise à mon gosse. Vous auriez été tous deux plus malins si vous

m'aviez dit, dès le début, que le maître chanteur était Bertha. Cela nous aurait épargné bien des soucis.

Holst sourit.

— Fausse manœuvre... dit-il. Mais dans ce business, la meilleure façon de se couvrir, c'est de la boucler. Toujours.

— Vous auriez pu sauver la vie de Frascatti, dis-je. Vous auriez pu éviter l'accident dont a été victime Ted Wilson. J'avais raconté à Bertha que Wilson faisait certaines recherches, pour me rendre service. Elle a dû avoir peur qu'il n'apprenne que vous engagiez tous les comédiens qu'elle avait sous contrat.

— Wilson ? Je me rappelle... Un pochard... Je l'ai balancé. (Holst jeta son cigare dans le crachoir et en alluma un autre. Apparemment il n'aimait en fumer que les deux premiers centimètres.) Je suis toujours prêt à vous acheter des scénarios, catégorie B, dit-il aimablement. Dix mille dollars. Un contrat de six mois avec option. Soixante-quinze dollars par semaine.

— Vos tarifs ont baissé.

— Maintenant, il n'y a plus de contrainte, dit-il.

— Eh bien, les dix mille dollars et le contrat, vous pouvez vous les mettre où je pense, dis-je.

— Vous manquez une belle occasion !

— Non, dis-je.

— Comme vous voudrez. (Il souffla sa fumée, l'air satisfait.) Bon. On ne parle plus de contrat et on n'a plus rien à se dire. Notre entretien a été fort intéressant, mais le travail n'attend pas... Alors, bonsoir !

Je me levai.

— Simple curiosité, dis-je, pourquoi avez-vous tué Greto, compte non tenu de votre tempérament impulsif ?

— Votre curiosité est justifiée, dit-il, mais il n'est pas de mon intérêt de vous répondre.

— Ce doit être une histoire qui date du temps de Chicago ? Un chantage ?

— Allez, filez, Dufferin ! Je ne voudrais pas vous faire vider, avec votre bras en écharpe et, de plus, je suis de bonne humeur, ce matin.

— Qu'avez-vous fait de la première page de la lettre ?

— Je l'ai brûlée.

— Encore un geste inutile ! Dis-je. C'était un faux. Tout comme la liste de distribution que Barry Kevin m'avait remise.

— Fabriqué par Gloria Mason ? Une bien mignonne fillette et très futée, fit Holst.

— Vous changerez d'avis quand la police l'aura retrouvée.

— Qu'est-ce que j'ai à craindre de la police ? demanda-t-il d'un ton bonasse. Les flics ont ramassé la réceptionniste de Bertha, du côté de Compostella Canyon ; elle leur a dit qu'elle faisait un tour, pour prendre le frais... Et elle avait un permis de port d'arme. Ils l'ont gardée un jour, mais ils ont dû la relâcher.

— Sur votre intervention ?

Il ne répondit pas, mais demanda :

— Pourquoi voulez-vous qu'ils embêtent Gloria Mason ?

— Pour récupérer l'original de la lettre.

Il éclata de rire :

— Asseyez-vous une minute.

Il appuya sur un bouton. Je restai debout. La porte s'ouvrit derrière moi et j'entendis la voix de Bannion : « Oui, monsieur », puis la porte se referma. Cinq minutes s'écoulèrent. Holst soufflait des ronds de fumée qui ressemblaient à des champignons de bombe atomique.

Elle entra en compagnie de Bannion. Elle avait une robe d'époque et un maquillage de scène. Ses yeux brillaient comme si elle eût vu les cieux s'ouvrir. Elle s'assit avec désinvolture sur le coin du bureau de Holst et lui sourit, mais ne m'accorda pas un regard. Il l'examinait, comme un éleveur évaluant une génisse.

— Alors, mon chou ? fit-il.

— C'est épataant, monsieur Holst !

— Comment ça a marché, Bannion ?

— Eh bien, pas mal, monsieur. Oui, monsieur, il faudra qu'elle travaille un peu sa voix, mais pour cela, monsieur, nous avons des spécialistes.

— Gloria, fis-je.

Elle tourna la tête :

— Salut !

— Où est la lettre ?

— Quelle lettre ?

— La lettre pour laquelle vous m'aviez demandé un coup de main. La lettre pour laquelle vous avez cherché à me séduire. La lettre qui m'a valu des coups de téléphone incessants.

Elle battit des cils, qui étaient faux et très longs, et fit un grand sourire :

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda-t-elle.

— Vous n'êtes vraiment pas au courant, mon chou ?

— Pas du tout.

— Ça y est, dis-je ; vous avez traité ensemble !

— Traité ? fit Holst. Qu'est-ce que cela veut dire ? On m'informe que cette mignonne se trouve dans les parages et qu'elle a du talent à revendre. Notre firme cherche des acteurs doués. Les talents nouveaux, c'est le sang de l'industrie cinématographique. Je lui envoie donc un de nos dénicheurs de vedettes et, pour commencer, la gosse décroche un petit rôle, mais...

— Vous l'avez vendue quel prix, cette lettre, Gloria'demandai-je.

— J'ai de l'argent, répondit-elle fièrement, je n'ai pas besoin de mégoter.

— Vous toucherez deux cent cinquante dollars par semaine pendant six mois, dis-je, et ensuite, un coup de pied au derrière, et vous vous retrouverez sur le trottoir !

— J'ai du talent, je ne risque rien.

— Attendez que la police en juge, de votre talent !

— Mais les flics sont tout à fait charmants. (Elle recommença son petit jeu de cils, dont elle semblait très fière.) J'ai eu affaire avec un policier, à la frontière. Il a été adorable...

Je regardai Holst. Il souriait de nouveau. Je lui demandai :

— Comment a-t-elle réussi à se dépatouiller dans l'affaire Frascatti ?

— Elle n'a rien à voir là-dedans, Dufferin. C'est un règlement de comptes entre voyous de deuxième zone. A propos d'une boîte de nuit... Elle ne le voyait plus, d'ailleurs, depuis longtemps.

— Et la lettre ?

Je vis dans ses petits yeux une lueur froide, mais satisfaite.

— Brûlée, dit-il. Il n'y a jamais eu de lettre. C'est un bobard. On va tous oublier ces divagations. Parce que si jamais vous en parlez en public, je vous coule, Dufferin ! Que ce soit à Hollywood, à New York ou au bout du monde. Je vous attaquerai en diffamation et vous serez ruiné jusqu'à la fin de vos jours. C'est clair ?

— Comme du cristal. (Je me tournai vers Bannion et dis :) Répondez-moi sincèrement. A-t-elle le moindre talent ?

Il regarda Holst, puis répondit :

— Eh bien, non, pour être franc, elle est lamentable.

— Voilà qui me console de bien des choses, dis-je.

Là-dessus, je sortis, traversai le bureau de réception et me retrouvai à l'air pur. Je respirai profondément.

Le soleil était éclatant. Le brouillard s'était dissipé, les oiseaux chantaient, il y avait dans l'air une odeur de verdure. Je longuai le couloir, franchis la porte du fond, eus droit au sourire, aimable du portier et aux regards envieux des gens qui faisaient la queue. Je m'en allai vers ma voiture.

Karen Kevin était là, en train de parler avec Johnny. Elle tourna vers moi son visage amer et s'efforça de sourire :

— Quel gentil petit garçon, dit-elle.

— Oui, on s'entend bien.

— J'ai téléphoné chez votre sœur. Elle m'a dit que vous étiez ici. Je cherche Gloria.

— Elle est là...

_ Au studio ? Monsieur Dufferin, vous n'auriez pas dû lui mettre toutes ces folies en tête...

_ Elle a réussi, dis-je. Elle a obtenu un contrat. Elle est en passe de devenir une vedette de première grandeur.

_ C'est vrai ? (Le front de M^{me} Kevin s'éclaira lentement. Elle parut sortir d'un rêve.) Bien sûr, Gloria est terriblement douée, je n'en ai jamais douté. Mais elle est si jeune, si innocente. Elle est incapable de défendre ses intérêts. Je devrais peut-être la retrouver, pour voir si tout va bien ?

— Bonne idée, dis-je. Vous n'avez qu'à vous adresser au type du guichet...

Elle opina vaguement. Déjà elle m'avait oublié. Vivement elle s'approcha du guichet sans prendre son tour et se mit à parlementer à voix basse. Bientôt, le ton s'éleva. Elle discutait ferme.

Je pris le volant.

Nous traversâmes Hollywood. J'étais encore intimidé, mais l'enfant me souriait et bavardait avec l'entrain de son âge. Il me demanda :

— Où on va, papa ?

— A la maison, faire les valises, dis-je. Et ensuite au Mexique pour quelques semaines. On va pêcher, nager... Ça te va ?

— Tu parles ! fit-il. Eh bien, je vais t'aider à faire les valises, à cause de ton bras.

Il tint parole, traînant les petites valises, suant et grognant comme un déménageur. Fay et Chester nous souhaitèrent bon voyage sur la véranda et je découvris combien les gosses peuvent être déconcertants. Je dus dire à Johnny de se retourner pour faire un signe d'adieu. Il le fit, mais rapidement. Chester, lui, agita la main jusqu'à la dernière seconde. Je pouvais le voir dans le rétroviseur.

Tout le long de la route, les panneaux publicitaires annonçaient :

l'industrie du cinema en plein essor... les films toujours meilleurs...

FIN